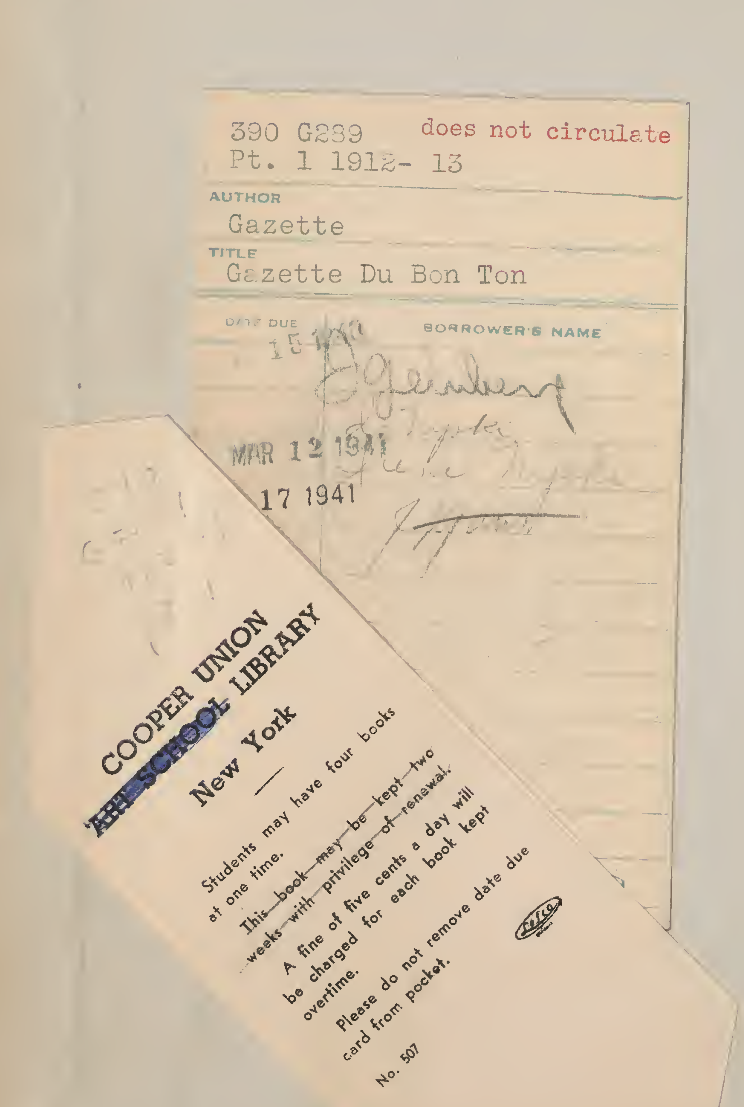


GAZETTE
DU
BON TON

ARTS MODES
&
FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur.

1912 - 1913

Tome I



Paris

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS

13, Rue Lafayette.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER SEMESTRE

(Novembre 1912 à Avril 1913)



TABLE DES ARTICLES

✣✣



TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTES

✣ ✣ ✣



GAZETTE

DU

BON TON

Paris



HOTEL WESTMINSTER

13, rue de la Paix

Hôtel de famille de tout 1er rang

Directeur L. GANDOLFO



Paris

Paris

HOTEL ASTORIA

Champs-Élysées

Confort, tranquillité

Prix modérés.

Strasbourg

Grand Hôtel Ville de Paris

Hôtel de famille de 1er ordre

E. HAMPELE, propriétaire et directeur

...n-...elwald

Hôtel Baer

Hôtel de 1er ordre

Venise

:: Excelsior :: Palace Hôtel

Ouvert d'Avril à fin Octobre

Tir au pigeon - Grand Kursaal - Casino

...er-laken



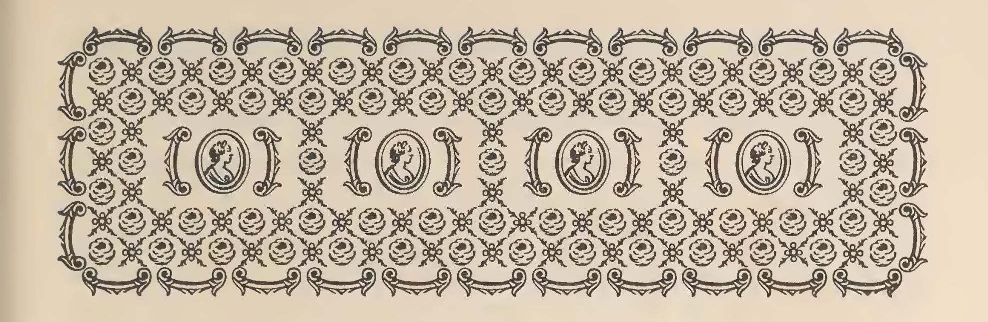
Interlaken



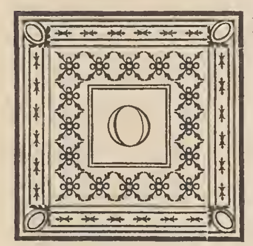
Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine, PARIS



LE BON TON



N a nommé cette revue la *Gazette du Bon Ton.*

Pour être de bon ton, il ne suffit pas d'être élégant. On est élégant de cent façons et même avec scandale : le bon ton est le même pour tous. L'élégance change : le bon ton ne varie pas ; elle suit la mode, il suit le goût. Le bon ton n'est point gourmé, et cependant il aime la réserve. Il n'est point fade, et cependant il est discret. Il n'est point tapageur, et cependant il est libre. Une grâce innée lui sert de talisman : guidé par elle, tout lui est permis, et il ne saurait cesser d'être charmant sans cesser d'être lui-même. Il a l'air tout simple, et cette simplicité est raffinée. Il faut des siècles pour le former, comme il faut seize quartiers pour créer un visage noble. Ingénieux dans ses inventions, il n'aime pas qu'on les remarque ; il a le sentiment du gracieux et du beau, mais l'horreur de l'ostentation ; il est spirituel : spirituel dans le dessin, comme dans le vif agen-

cement des couleurs; et c'est parce qu'il est spirituel qu'il paraît aisé.

La *Gazette du Bon Ton* a l'ambition de renouveler la tradition charmante et illustre des recueils de modes d'antan. Quand en 1768 Grimm annonça à ses correspondants le premier journal de modes, il écrivit: « La France possède un journal du *Goût* ». Pour un artiste délicat qui aime la forme humaine, le décor, les étoffes, et la grâce variée de l'univers, est-il un dessein plus tentant?

Il trouverait de dignes prédécesseurs. Antoine Watteau dessina une suite de figures de Modes; le charmant Gravelot en 1744 en donna une à l'éditeur Bowles. A partir de 1778, les éditeurs Esnault et Rapilly publièrent par cahiers de six planches, la *Galerie des Modes*: des artistes délicieux, comme François Watteau, Leclerc, et Gabriel de Saint-Aubin y collaboraient. Aussitôt un voisin de ces éditeurs, Basset inventa un recueil concurrent: la « Collection d'Habillements Modernes et Gallants », où il détournait un des meilleurs dessinateurs de ses rivaux, Desrais.

Mais le premier journal de modes, dans la forme où nous l'entendons, fut le *Cabinet des Modes* fondé en 1785 par Lebrun-Tossa, et qui devint l'année suivante le « Magasin des Modes »: planches d'après Desrais et Defraine, variétés philosophiques, anecdotes, productions littéraires, comparaisons entre les Modes françaises et anglaises, part faite aux bijoux et aux meubles. Le succès fut vif, si nous l'estimons aux contrefaçons: il s'en faisait à Weimar et à Liége; des journaux pareils se créaient à Londres, à Florence, à

Leipzig, à Haarlem et à Prague, toute l'Europe était attentive aux Modes, et déjà le rédacteur du *Magasin* voyait là les promesses de la paix universelle : « Nous cherchions, dit-il, à faire naître cette harmonie, cet air de ressemblance que plusieurs philosophes de notre nation ont paru désirer entre tous les peuples de la terre, et nous pensions que nous parviendrions à leur faire adopter à tous les mêmes mœurs, les mêmes usages, peut-être le même langage, après leur avoir fait adopter les mêmes habits..... ». Voilà la philosophie la plus haute qui se puisse composer avec du taffetas.

Des recueils de modes qui vinrent ensuite, le *Journal des Dames* est le plus célèbre, puisqu'il dura de 1797 au milieu du XIXe siècle, annexant peu à peu tous les autres : en 1799 la direction en fut prise par Pierre La Mésangère, ancien prêtre et professeur de philosophie au collège de La Flèche, arbitre des élégances. De 1813 à 1817, les planches furent dessinées par Horace Vernet.

Pour charmants qu'ils sont, ces recueils, continués maintenant, sembleraient bien vieillots. Un temps nouveau, avec des moyens nouveaux, veut des feuilles nouvelles. Et cependant, aujourd'hui, comme à la fin du XVIIIe siècle, le public entier est attentif aux Modes. Les peintres collaborent avec les couturiers. La parure de la femme est un plaisir de l'œil qu'on ne juge pas inférieur aux autres arts, et les toilettes de ce temps amuseront encore nos petits neveux. La Mode masculine elle-même se renouvelle et s'affine.

La *Gazette du Bon Ton* sera l'expression de cet art. Comme La Mésangère publiait la suite délicieuse de ses

Merveilleuses et de ses Incroyables, chaque numéro donnera une suite d'aquarelles, qui seront de deux sortes. Les unes seront des idées de toilettes inventées par des artistes : la Gazette demande des inventions de parures à Bakst, à Barbier, à Bernard Boutet de Monvel, à Brissaud, à Brunelleschi, à Carlègle, à Caro-Delvaille, à Drésa, à Abel Faivre, à Gosé, à Iribe, à A. de La Gandara, à Lepape, à Maggie, à Ch. Martin, à A. Marty, à Taquoy, à un artiste aussi illustre que Maurice Boutet de Monvel; et ces peintres charmants modèleront pour elles des silhouettes, qui seront les vrais Génies des saisons et des années.

D'autres aquarelles représenteront des toilettes inventées au contraire par les couturiers, et réalisées par eux; mais ces aquarelles seront de la main des mêmes artistes; elles seront les portraits de ces toilettes, interprétés par des peintres. Ainsi sera plus étroite l'alliance indispensable entre tous ceux qui parent de couleurs ou d'étoffes la beauté de la femme.

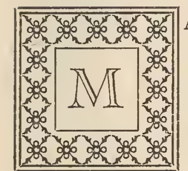
Des chroniques, des articles sur tous les objets de la parure et de la frivolité achèveront la gazette. Le théâtre y sera décrit, quand accordant le texte, le décor et les costumes, il sera lui-même par cette unité une école du goût. On voudrait recueillir dans ces pages cette grâce du temps présent éparse au Bois, à la comédie, aux courses, aux thés, à un dîner, à une fête, et la prenant toute vive à l'esprit même de ceux qui la créent, en conserver ici la fraîcheur.

Henri BIDOU.



LETTRE A UNE PROVINCIALE

Vicence, 5 Octobre 1912.



A chère Amie, le mois dernier, dans cette petite gare où le vent soufflait si rudement, vous m'avez dit : « Nous allons passer près d'une année sans nous revoir ; jurez-moi, au moment où nous nous quittons, de m'écrire chaque mois. Je vais mener ici une vie de recluse : c'est par vous que je veux apprendre ce que l'on fait à Paris. Engagez-vous à être un correspondant fidèle : vous m'enverrez régulièrement une lettre ; vous n'y parlerez pas de choses trop sérieuses, mais robes et spectacles, amours et plaisirs, fêtes, futilités. » Triste de me séparer de vous, Agathe, j'ai promis, et, pour la première fois, aujourd'hui, je viens tenir ma promesse.



Toutefois, ce n'est pas de Paris que je vous écris, mais de Vicence, qui le vaut bien. J'y suis depuis une semaine, et compte y rester huit jours encore. C'est, dans un paysage gras et heureux comme ceux des tableaux du Giorgione, une ville remplie de palais magnifiques. Palladio, architecte amoureux de porti-

ques et de colonnades, est né à Vicence, qu'il a toute ornée de ses belles inventions. Pour être parfaitement content, il faudrait porter, dans cette ville si peu moderne, la culotte courte et les bas de soie. Comme je serais heureux, si, lorsque je déguste mon moka devant la basilique palladienne, le soleil pouvait dessiner de moi une ombre où je distinguerais, sous les trois pointes du tricorne, les marteaux réguliers et la queue bouclée d'une élégante perruque!

Mais vous m'allez dire, Agathe au fin visage, que je remplis bien mal mon office, et qu'une lettre où je vous parle de Palladio et d'une perruque à boucles n'est point la lettre que vous désiriez recevoir de moi.

Hélas, les belles dames qui vont passer à Venise les deux semaines de la « Saison » ne s'arrêtent guère à Vicence. Comment donc vous parler de leurs derniers fastes et potins? Je vous entends : j'eusse dû me rendre sur la lagune, au lieu de me morfondre dans le désert de ces vieux palais. Quoi, vraiment, Agathe! vous eussiez exigé cela de moi? Venise, de la mi-septembre au début d'octobre! Mais n'est-ce point un véritable enfer? Ah! que le ciel où vole le Lion ailé me préserve de jamais poser les pieds sur les dalles de la Place Saint-Marc à l'époque où l'on y rencontre, plus nombreux que les célèbres pigeons, toutes les « figures bien pari-

siennes » dont, à Paris, on s'écarte si volontiers ! Mais où vous êtes et où je suis, dans vos bruyères et dans mes ruines, ne voyons-nous pas tout cela ? Voici la belle Aglaure, grande et souple, toute blanche dans ses mousselines, et dont le nez grec est perdu dans une rose penchée ; voici Bélise, monumentale et tonitruante, qui manque de faire chavirer sa gondole, toutes les fois qu'elle débarque à la Luna ; voici le ravissant Amphrise, qui danse en marchant, et sourit à tous, même au *rampino* crasseux; voici Parména et Olive, toujours inséparables, l'une poudrée comme un bonbon, l'autre ridée comme l'un des « Quatre Mendiants » ; voici l'aimable Brunissende qui va chanter, la nuit, au-delà de la Giudecca, sur une barque où elle a fait mettre un piano aigrelet; voici Rufin qui promène son grand-duc; voici Pantalis qui tient son « Bædecker » par la main et qui le suit comme un petit enfant; voici Lucinde, qui, faisant avec ses souvenirs une crase hardie, vante à tout venant « Giorgiotto », son peintre préféré ; voici la sournoise Douceline, qui « chauffe » le petit Gambarin de telle sorte que nous verrons peut-être enfin Mérope, mère de Douceline, éclater d'aise et de chaleur, dans la sacristie de Saint-Philippe, au printemps prochain ;





voici Belle-Poule suivie de Galymatias : Belle-Poule fait le boniment, puis Galymatias commence, et l'on voudrait aussitôt qu'il ne continue pas; voici votre amie la comtesse Floche; voici peut-être la délicieuse Avertie...

Ah! Si j'étais certain qu'Avertie fût à Venise, je quitterais sans doute Vicence! Mais Avertie ne peut pas être à Venise avec « la horde ». Elle attendra, pour y venir, que les sauterelles aient été s'abattre à Biarritz ou ailleurs. Alors Venise appartiendra de nouveau aux gens qui l'aiment.

L'automne sur sa fin y mûrira paresseusement les dernières roses; on trouvera facilement des tables chez Florian pour regarder passer les vénitiennes en châle et en cheveux; on fera des découvertes chez les marchands de curiosités; et, au restaurant Vapore, enfin accessible, on dégustera les délicats scampi et les odorantes truffes blanches, avant de regagner sans entrain Paris, d'où je vous enverrai le mois prochain, Agathe, hélas! une lettre aussi garnie de nouvelles qu'une robe l'était de volants à l'époque, où, tout près d'ici, M. de Chateaubriand représentait la France, au congrès de la Sainte-Alliance, en 1822.



Votre fidèle et respectueux ami,

Jean-Louis VAUDOYER.

MÉMOIRES D'UNE ZIBELINE

Je marche cette année de surprise en surprise. Le 1er juillet, on nous a remontées des caves ; je croyais que c'était pour le petit battage annuel : point. On nous a emballées en hâte, et le lendemain, je me suis éveillée à Deauville. Je n'avais jamais vu la mer; c'est amusant. Et ce qu'on rencontre de figures de connaissance! Au passage on faisait un petit signe d'amitié aux chinchillas de Mlle Dorgère, aux hermines de Gabrielle Dorziat, au skungs de Mme Sorel. Deauville doit être très au Nord et je pense que les hivers y sont rigoureux et précoces car j'y ai eu très froid, bien plus froid que dans mon pays natal. Avec cela, surmenée du matin au soir. Je comptais prendre quelque repos au retour, mais depuis hier je suis chez le couturier de madame, et ce que j'y peux voir n'est fait ni pour me délasser ni pour me réjouir. Il se passe d'étranges choses, et mes amies et moi en verrons de dures cette saison.

Hier, ma maîtresse est venue; on nous a étalées sur des fauteuils : elle nous regardait sans tendresse, M. Alfred, son vendeur, nous maniait d'un doigt dédaigneux, et voici l'étrange conversation que j'entendis :

— Ce qu'il vous faut, Madame? Mais quelque

chose de nouveau ; de l'ours ou du phoque, ou bien encore du singe : en voici un de toute beauté. Que diriez-vous de ceci ? Non, ce n'est pas une martre, c'est une civette, — et de cette étole en blaireau ? Je vous proposerais bien, mais c'est peut-être un peu fantaisiste, du chien, du chien de berger. Regardez ce poil rude : est-ce assez chic ?

(Moi, je trouve ça très laid, Madame aussi, je crois). Elle lui a dit :

— Que me conseillez-vous comme grand manteau ?

— Une fourrure banale, sans valeur, par exemple de l'hermine, de la loutre, avec col et bordure en phoque ; ou bien des renards blancs garnis de chèvre blanche.

J. COY

— On va reporter de la chèvre de Mongolie ?

— De la chèvre ordinaire, Madame. Mais le grand succès, ce sera ça !

Alors, il lui a montré une chose surprenante ; une espèce de peau beige tachetée de noir. Je n'avais jamais vu cette bête-là dans nos contrées. Il appelle ça une panthère ; c'est, je crois, une fourrure des pays chauds.

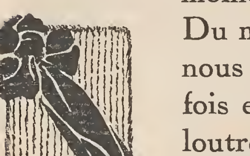
Madame, qui est de goûts plutôt conservateurs, a choisi un manteau de loutre garni tout autour d'une large bande d'astrakan

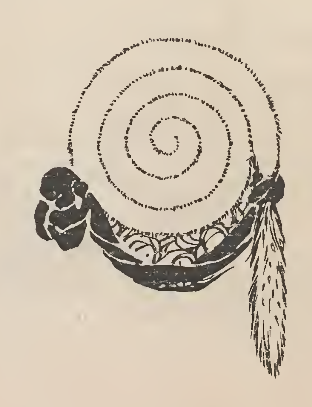
frisé, formant col et parements sur lequel est posée une bande de boutons plats de satin noir. C'est très large du haut, très serré vers le bas. Elle aura l'air ainsi d'un gros bouquet ficelé, mais comme elle est très mince et très gentille, ça lui ira bien. Pendant ce temps, nous ne disions rien. Elle nous a regardées tristement :

— Et de tout ça, que puis- je faire ?

— Mais des garnitures, des manchons ! Cette année on mettra de la fourrure partout, même sur les robes de bal. Dans votre manteau d'hermine, nous trouverons de quoi éclaircir un costume de soie souple, vert émeraude par exemple. Je viens de faire une robe de velours cerise avec bas de dentelle d'or, bordée de zibeline. Puis nous combinerons; l'alliance de deux fourrures sera de plus en plus recherchée. Les manchons plats, plats comme des portefeuilles, auront des formes délicieuses : carrées, rondes, triangulaires, trapézoïdes, en limaçon, mais toujours deux fourrures, par bandes alternées : loutre, petit gris; ou encore hermine et taupe...

Croyez-vous ! Une simple taupe coudoyant une hermine ! Enfin... Nous n'aurons plus l'air de rien. On nous détaille par petits bouts, nous n'avons plus forme animale. Ainsi, tenez, on supprime la queue aux hermines, et le moindre renard en a sept ou huit ! Du moins, une chose me console : nous nous retrouverons quelquefois en famille. On ne verra plus une toque de loutre avec une étole de chinchilla : tout l'un ou tout l'autre. Mais dans quel état, mon Dieu ! Plus d'yeux, plus de dents. Nous ne serons que de pauvres choses écorchées sans entrailles ni regard. Nous nous enroulerons autour du cou des femmes, telles que nous pendions sur le dos des trappeurs. Moi, je suis si petite... on ne me fera pas grand mal. Il paraît qu'on me mettra sur un chapeau. Au moins, de là-haut, je verrai, et si — il en est question — on nous pique par ci par là d'une fleur, ce sera parmi cette tristesse et ce froid, comme une illusion de printemps.





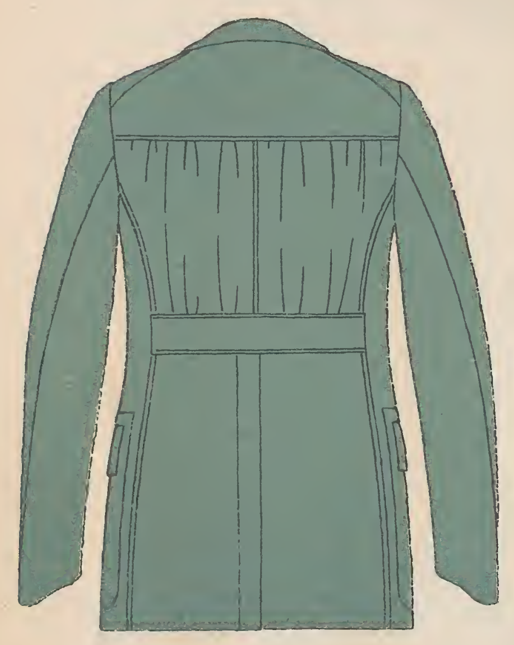


CHASSE A TIR

VOUS souvient-il, mon cher Astolphe, de la battue splendide que nous offrit l'an dernier M. le baron de Meizerman? Nous reçûmes, si j'ai bonne mémoire, nos invitations à pareille époque et ce fut somptueux. Il y avait parmi l'assistance S. A. I. la grande Duchesse Mélanie, M. le duc de Trébizonde, le vidame de Bréhat, bref un échantillon de tout ce que la France et l'Europe comptent de plus illustre ou de plus habile. Enfin quelle profusion magnifique de lièvres et de faisans! Surtout quels faisans! En effet si chez les oiseaux la mode consiste généralement à voler, ceux du baron échappent à la règle et s'abstiennent de jamais quitter le sol. Je les vois encore, arrivant sur nous en bataillons serrés, marchant tous au pas et si nombreux que brusquement la couleur des chaumes disparut à nos yeux. Un seul manifesta quelue indépendance et se heurtant à l'affût de S. A. I., fit mine, tant la presse était grande, de vouloir prendre son vol. En moins de temps qu'il n'en

faut pour l'écrire, S. A. l'abattit d'un grand coup de feu.

Si je remarquai ce trait d'adresse, j'avoue d'ailleurs que ce fut par hasard, chacun de nous à ce moment n'ayant



pas eu trop de ses deux yeux et de son fusil pour tenir tête aux assauts répétés que nous livrait la basse-cour de M. de Meizerman.

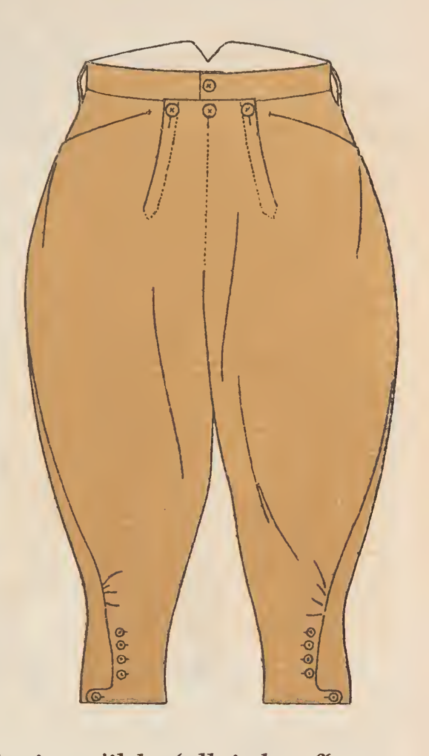
La lutte fut chaude et le carnage épouvantable ; mais en fin de compte la victoire nous resta et le soir, dans la cour du château, le nombre des victimes exhibées fut tel que jamais nous n'en vîmes et sans doute n'en verrons l'équivalent.

Spectacle inoubliable, journée charmante et soirée non moins réussie. Mais ce à quoi j'en reviens toujours, mon cher Astolphe, c'est au décor, à la mise en scène.

Vous souvenez-vous seulement de la tenue des gardes, bleue de France et chamois ; surtout avez-vous encore dans l'œil certains des costumes qu'inauguraient les invités? Quelle admirable variété de couleurs et de coupes! Car enfin si l'on chasse pour tirer des oiseaux, l'on chasse également pour s'habiller en chasseur, avouons-le, et convenons que là comme ailleurs il importe de donner les marques d'une fantaisie de bon aloi.

Tel fut après le dîner notre grand sujet d'entretien chez

M. de Meizerman. On nous avait apporté liqueurs et cigares et l'un et l'autre, commodément assis dans deux des fauteuils de la bibliothèque, nous abordâmes ce chapitre de la mode. Après des considérations d'ordre général, nous en vînmes promptement à tomber d'accord sur ce point qu'à la chasse le seul vêtement possible était la blouse Norfolk. Mon Dieu, la chose allait de soi; mais encore fallait-il savoir si ladite blouse exige dans le dos un ou deux plis, et si les soufflets ne sont point de meilleur ton que les plis. Des goûts et des couleurs, j'optai pour les plis; vous donnâtes la préférence aux soufflets; mais nous convînmes que de toute manière la ceinture devait se porter haut, très haut. Ainsi le veut la fashion; taille courte et jambes à n'en plus finir.



Pour la culotte nous fûmes d'avis qu'il la fallait bouffante, toutefois point trop large et serrée au genou suivant la mode des culottes de cheval. A la culotte nous joignîmes des bas de laine, aux bas de laine des souliers jaunes — point de bottines — et sur ces souliers nous disposâmes de petites guêtres en peau de taupe à la manière de celles que portent nos joueurs de golf. Restait le choix des tissus et quel embarras charmant fut donc le nôtre au milieu de

l'abondance actuelle de homespuns de toutes nuances!

En vérité je crois que c'est à ce moment même que donnant libre cours à nos aimables rêveries, ou peut-être vaincus par la fatigue du jour, nous ne pûmes résister aux attraits d'un léger somme. Visions souriantes, projets enivrants! Poursuivant nos chimères, je m'imaginai donc posséder à moi seul de quoi vêtir plusieurs générations de sportsmen, que de richesses! J'avais des complets pour le soleil et pour la pluie, pour les matinées brumeuses et pour les ciels orageux. J'en avais de gris et de verts, de bruns, de bleus, de beiges; j'avais des complets du temps jadis et tels qu'en portaient nos arrières grands-pères, lorsqu'ils s'en allaient tirer la perdrix, coiffés d'un haut de forme en paille, avec la poire à poudre et le fusil à pierre. Enfin j'avais des guêtres, tout un lot de guêtres dont même quelques-unes en fer blanc spécialement destinées aux chasses présidentielles. Car, mon cher, vous l'avouerai-je? je me voyais en rêve m'encanaillant chez M. Fallières et chaque fois que le bonhomme m'envoyait du plomb dans les jambes, ce qu'il ne manquait point de faire à tout instant, mes guêtres se mettaient à résonner de la façon la plus irrespectueuse. A ce tintamarre j'ouvris les yeux et de loin j'entendis la voix de M. le duc de Trébizonde qui disait: « Lorsque l'an dernier je partis en Écosse pour chasser le grouse... » Oh! bonheur, j'étais bien toujours chez le baron de Meizerman.

Roger Boutet de Monvel.





Chapeaux d'hiver

De longtemps, paraît-il, de tout l'hiver, du moins, qui se prépare, nous voici condamnés à ne plus voir s'orner de fleurs les coiffures des femmes.

C'était une des rares traditions qui se fussent conservées depuis le jour immémorial où, sous les arbres émerveillés du Paradis terrestre, Ève eut l'idée charmante, se voulant plus belle, de mêler à ses cheveux des corolles et des feuillages, et, comme elle contenait en elle toute la beauté et toute la coquetterie et tout l'instinct de plaire de toutes les femmes à naître, je suis sûr qu'elle sut aussitôt les disposer, les arranger de manière à ressembler tour à tour aux joueuses de flûte du *Banquet,* à la *Primavera* de Botticelli, aux promeneuses des *Fêtes galantes* et à cette petite fille d'Abel Faivre, que l'on voit sourire, dans la vitrine des marchands d'estam-

pes, sous son mignon chapeau de roses rouges et qui souvent m'a fait songer, je ne sais pourquoi, à l'amie de la Bérénice, de Maurice Barrès, que l'on avait surnommée Bougie Rose.

Et je suis sûr aussi qu'Ève, lorsque la bise fut venue et avant même qu'elle fût venue, car étant femme elle aimait la nouveauté et se lassait vite de ses propres caprices, imagina de se façonner des chapeaux du goût de ceux que vont porter les Parisiennes du vingtième siècle, cet hiver.

D'aucuns déjà, parmi les hommes, les trouvent laids, ces chapeaux ; ce qui signifie seulement que la femme qu'ils aiment ne s'en est pas encore parée et que vous les entendrez d'ici peu les proclamer les plus délicieux du monde.

Seraient-ils donc, par hasard, plus étranges ou plus étonnants que d'autres ? Non point ; tout autant, voilà tout.

Certains affectent la forme du béret de nos étudiants et de nos chasseurs alpins ; d'autres rappellent celle du feutre replié qu'affectionnait Louis XI ; d'autres celle des pittoresques coiffures qu'arborent les personnages de certains primitifs italiens ou que l'on voit se bomber, dans les miniatures de la Perse et de l'Inde, sur la tête des héros de légendes. Ils sont faits ou recouverts de velours ou de

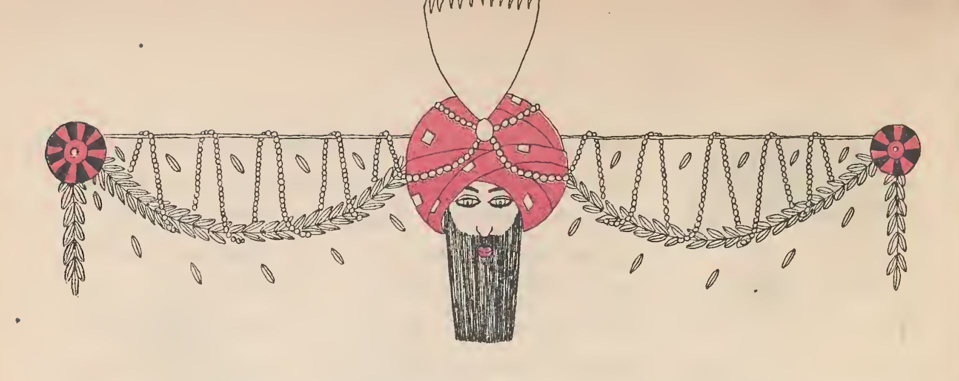


satin d'un seul ton brillant et franc, ou de velours et de fourrure, ou de fourrure seulement, mais de plusieurs fourrures mélangées, singe et loutre, civette et karakul, otarie et astrakan, que sais-je? et toujours des aigrettes, contrariées ou non, les parent et leur donnent l'envol et cet air décidé, un peu militaire, très « réveil de l'énergie française », qu'aiment à voir de plus en plus aux choses qu'elles portent les Françaises d'aujourd'hui. Tout cela demeure bien encore un peu... beaucoup oriental, persan surtout, russo-persan serait peut-être plus exact, mais tout cela, en somme, risque de ne pas être déplaisant du tout, et n'empêchera pas qu'un peintre fasse du portrait d'une femme ainsi coiffée un chef-d'œuvre, pas plus que tout cela n'empêchera une femme ainsi coiffée de plaire et d'être aimée; ce dernier point acquis, qu'importe le reste!



Gabriel MOUREY.





SOYONS DE BONNE COMPAGNIE

J'ÉCRIVAIS récemment avec quelque mélancolie que toutes les belles traditions s'éteignaient en France et que nous avions de moins en moins le souci des belles manières, de l'élégance et du bon ton. Je suis heureux de reconnaître aujourd'hui que je m'étais montré pessimiste. On raille un peu moins ces idées de l'autre monde, de celui d'autrefois, du vrai et du meilleur enfin..... on se préoccupe du bon ton puisque voici la gazette de ses fidèles, gazette qui veut être à la fois la conseillère des néophytes et des profanes, et résumer les annales des moindres gestes du « smart set » — à la bonne heure! une telle tentative aurait été téméraire il y a cinq ou six ans, elle est désormais opportune.

La saison d'hiver s'est terminée par une série de fêtes admirables, savamment préparées où tout s'est harmonisé pour la plus grande joie des yeux et de l'esprit : costumes, couleur, musique et parfums. Les salons rivalisèrent de faste et d'ingéniosité; ils firent appel aux décorateurs et aux poètes et l'on a pu se croire, un moment, revenu aux époques charmantes où les réceptions ne s'improvisaient point. Pendant plusieurs mois tailleurs et couturiers se sont

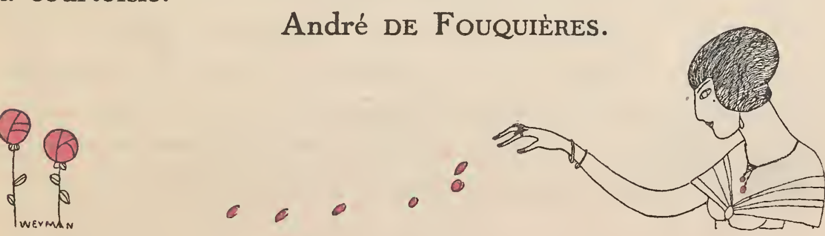
ingéniés à composer des merveilles, les tapissiers ont visité les musées, les coiffeurs ont feuilleté les albums vétustes où se fanaient les visages délicats de nos jolies aïeules.

Nous avons subi même à Biarritz la crise orientale ; la Baronne Pigeard a donné une fête persane en sa villa mauresque, le Maharajah de Kapurthala avait arboré ce soir là un costume d'une richesse inouïe ; hélas ! ce ne fut qu'une vision car le Prince se promenait le lendemain sur la plage en flanelle blanche.

A vrai dire, la génération nouvelle a voulu « bouder le monde », comptant ainsi s'attribuer une attitude originale. Cette fugue n'a pas duré plus longtemps que cette mode ridicule adoptée par certains adolescents et qui consistait à paraître indifférents, détachés, lointains et dédaigneux. Cette affectation de la froideur touchait à l'impolitesse et nombre d'esprits chagrins ont pensé que les rites les plus précieux de la galanterie ne seraient pas transmis à nos fils. L'outrance ne va pas avec la distinction. — Et La Bruyère l'a dit : « Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter ».

Je m'efforcerai dans les chroniques qui suivront cette présente introduction de narrer le fait saillant ou caractéristique de la vie mondaine et d'enseigner ce que nos grand'mères appelaient le savoir vivre et qui n'est en somme que l'une des plus précieuses vertus françaises : la courtoisie.

André DE FOUQUIÈRES.





LE GOUT AU THÉATRE

Nous ne voulons pas, dans ces notes théâtrales, porter des jugements catégoriques sur la qualité intrinsèque des œuvres. Les remarques rapides que publiera cette revue seront rédigées d'un point de vue peut-être nouveau, en ce sens que, pour l'appréciation d'un spectacle, elles tiendront compte, avant tout, de la combinaison des divers éléments qui le constituent.

Voici ce que j'entends :

A la sortie d'un spectacle, nous emportons, bonne ou mauvaise, une impression. Cela, avant que notre sens critique ait trouvé le temps de s'exercer. Il advient fréquemment que notre premier mouvement, le rideau tombé, soit de contrainte ou de malaise et, qu'à la réflexion, analysant les motifs qui déterminent notre mauvaise humeur, nous soyons incapables de la justifier. Souvent, au contraire, notre satisfaction, si nous cherchons à en préciser les motifs, ne nous semble pas plus légitime, et nous retrouvons maint détail qui nous inclinerait plutôt à la sévérité.

Il y a donc souvent mésentente entre notre sensibilité et notre intelligence. Or, comment définir le goût, sinon l'accord de ces deux facultés? Mais nous ne prenons conscience de notre goût que lorsque intelligence et sensibilité s'équilibrent parfaitement. Et à ce moment précis s'éclaire notre satisfaction — ou, plus fréquemment notre gêne : celle-ci provient de ce qu'en nous quelque chose a été blessé — elle provient de ce que les divers modes d'expression destinés à agir, les uns sur notre raison et les autres sur nos sens, n'étaient pas ordonnés ou fondus de façon harmonieuse.

On n'a pas oublié les représentations au Châtelet de l'*Hélène de Sparte,* d'Émile Verhaeren. Le poème que j'avais lu me séduisait par la beauté de son inspiration, sa poésie sinueuse et robuste à la fois. Je l'imaginais dit sobrement dans un décor aux lignes simples. La musique de M. Déodat de Séverac, pleine et colorée, parfaitement orchestrée, semblait devoir rythmer quelque œuvre de terroir à jouer en plein air. Le décor et les costumes de Bakst, où se mariaient si étrangement les couleurs brutales, suggéraient un conte d'Orient. On a pu juger la disparate. Et là, le contraste était si évident, si immédiatement perceptible, que la réflexion n'était pas utile pour expliquer notre étonnement.

Il n'en est pas toujours ainsi. Les désaccords si frappants que nous fournit une récente expérience sont parfois beaucoup plus malaisés à saisir, à établir. Et ce n'est souvent que longtemps après la représentation, qu'une comparaison fortuite nous donne une brusque révélation de notre mécontentement.

SALOME

A.E.M

Or, c'est là précisément ce que nous voulons faire ici : rechercher en quoi notre goût est blessé par une *Hélène de Sparte,* en quoi il était satisfait par la *Pelléas et Mélisande,* de MM. Debussy, Maeterlinck, Jusseaume et Carré, où tout était si exactement assemblé et fondu, que l'ensemble participait de chacun des éléments du spectacle et que, l'œuvre totale, en retour, ajoutait à la beauté du moindre détail.

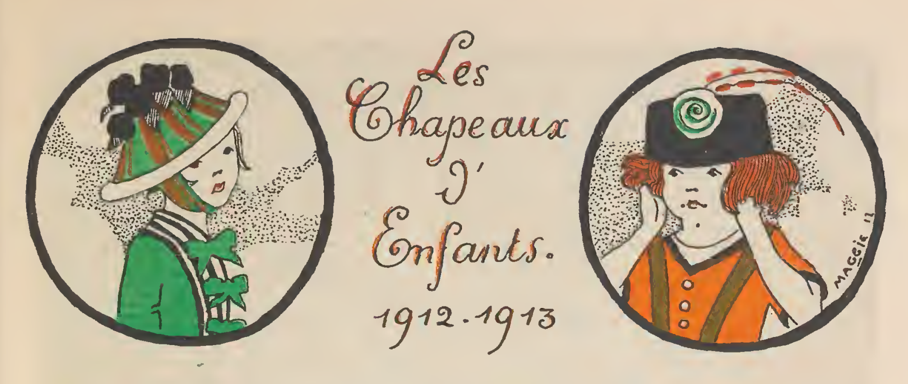
Quand on voit au Vaudeville M. Sacha Guitry dans *la Prise de Berg op Zoom* on ne sait exactement si le plaisir éprouvé vient du charme des interprètes ou de l'esprit du dialogue. L'harmonie est parfaite. L'œuvre semble vécue et non jouée. Le spectateur croit assister à une exquise improvisation.

C'est d'ailleurs cette impression de divertissement improvisé qui donne toute sa saveur à la reprise du *Malade Imaginaire.* Et il faut louer M. Antoine qui, sans diminuer la vigueur moliéresque, nous a rendu toute la fantaisie du comédien-auteur.

René Blum



La coiffure et la manche d'un berger dansant.



Les Chapeaux d'Enfants. 1912-1913

Tous les styles : mille modèles empruntés à tous les âges, à tous les pays. C'est Conynck voisinant avec Watteau, Romney avec Bertall ; c'est l'Écolier de Chardin jouant aux Tuileries avec les Petites Filles Modèles. Un chapeau d'enfant doit être gai comme un joujou. Les ballets russes nous ont légué les rutilants bonnets de peau peinte, les rubans historiés, les fourrures givrées de nacre. Tel minois ébouriffé s'en accommode mieux que d'une forme classique. Telle face ingrate s'y égaie d'esprit. L'humour y trouve son compte... et l'ambition maternelle. D'ailleurs le joufflu placide coiffé de la barrette de Pétrouchka, et Fanchon devenue Infante, n'ont-ils pas l'insouciance adorable et la grâce de l'enfance pour porter les modes et les justifier?





MANTILLE EN TAUPE

Modèle Max Auspitz



UN AMEUBLEMENT ÉLÉGANT

Chez Sormani, où l'on trouve toutes choses anciennes et modernes pour embellir, orner et décorer les demeures.

TROIS IDÉES



DE COIFFURES NOUVELLES

SI j'étais femme — et plût à Dieu que je le fusse! — si j'étais femme et que le soir quand les violons commencent leur vacarme, je faisais mon entrée dans le restaurant à la mode, j'aimerais à me garnir le chef d'une de ces coiffures charmantes. Blonde, je choisirais une toque noire de panne frappée, garnie par devant d'une touffe en poils de skungs. Brune, j'adopterais un turban d'or qu'embellirait une aigrette blanche. Rousse enfin, je donnerais la préférence à quelque bonnet en soie jaune, bordé de plumes de cygne et muni cette fois d'une aigrette verte. Si j'étais jolie femme, j'aurais également des bijoux, j'aurais des chevaux magnifiques, des... mais si j'étais jolie femme, je crois vraiment que cela n'en finirait plus.

Modèles Marcelle Demay.

POUR LA PROMENADE



Petite Jaquette de charmeuse capucine, sur une jupe drapée de velours chiffon. Le col et les parements sont en Skungs.

Modèle Zimmermann.



UNE TOILETTE DE SOIRÉE

QUI donc prétendait que la Fantaisie serait reine toujours au pays de la Mode? M. Buzenet, artiste d'un goût sûr et charmant, vient de détrôner la Fantaisie. Oh! sans coup d'État. Il a seulement conclu un accord entre la robe et le manteau.

Voyez cette toilette de soirée. Le manteau, — c'est une simple cape — épouse d'abord la ligne des épaules, puis presque exclusivement par sa forme se rattache au mouvement de la robe à traîne. Pas d'autre artifice, et celui-ci est discret, qu'un plissé onduleux, vers le bas. Le buste est drapé strictement, la silhouette mince, modelée en souplesse, s'allonge plutôt qu'elle ne s'évase avec la traîne de la robe. Résultat: une ligne d'ensemble, développée sans heurts.

Ce manteau s'ouvre à peu près comme une corolle, sur une robe qui est un calice.

Le résultat obtenu par M. Buzenet prouve qu'il y a une architecture du costume, dont aucun élément ne peut et ne doit être employé au hasard.



LES DESSOUS A LA MODE

La mode actuelle impose des dessous légers.

Sur la chemise courte, en fin tissu de soie, une combinaison de soie également, à mailles serrées.

Chemise et combinaisons ne sont retenues sur l'épaule que par des faveurs étroites.

C'est chez Lemaître, qu'il convient de choisir ces frivolités. Il vend aussi les seuls bas de soie élégants.

EXPLICATION DES PLANCHES



Pl. I. *Ce Manteau pour l'hiver est entièrement de loutre garni de drap d'or et bordé de renard blanc.*

Pl. II. *L'Etoffe dont est faite cette robe de dîner de Cheruit, est une moire cerise, doublée de satin rose. La Taille est très haute et serrée par une large ceinture de satin bleu Dubarry.*

Pl. III. *Robe de dîner de Dœuillet. La Jupe est faite d'un enroulement d'étoffe lamée noire et or retombant en draperie de chaque côté. La dentelle d'or du corsage est voilée de tulle blanc brodé de diamants et incrusté de tulle noir. Une rangée de diamants borde les manches.*

Pl. IV. *Costumes "Norfolk" en "homespun". La veste du chasseur est à soufflets, celle de sa compagne est à plis.*

Pl. V. *Petit costume tailleur élégant pour la promenade, en drap chamois, bordé de zibeline. Le chapeau et le manchon sont assortis.*

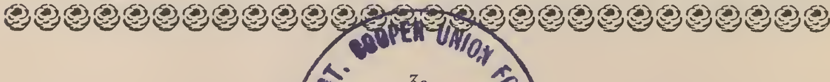
Pl. VI. *Robe de Doucet pour l'après-midi, en satin ancien avec effet de double jupe. Un "Watteau" part de l'encolure et flotte jusqu'à la cheville.*

Pl. VII. *Manteau de Paquin pour le Théâtre, en moire vieux rose et velours noir orné de broderies japonaises. Le col de skungs descend jusqu'à la taille.*

Pl. VIII. *Robe de dîner de Paul Poiret, en velours mou blanc recouvert d'une tunique de tulle noir brodée de fleurs polychromes.*

Pl. IX. *La tunique de cette robe du soir de Redfern est de blonde sur un fourreau drapé, en charmeuse tourterelle. Le dos est "rattrapé" par une écharpe de tulle noir. Un rang de brillants souligne le décolleté. Roses de chine à la taille.*

Pl. X. *Toilette du soir de Worth, en damas blanc et argent bordé de zibeline. Un nœud en chiffon turquoise est attaché à la taille et tombe en un pan jusqu'à la cheville.*







GILLES

Grand manteau pour l'hiver



L'UTILE RECOMMANDATION

Robe de dîner, de Cheruit



LA CARESSE A LA ROSE

Robe de dîner, de Dœuillet



BATTUE D'AUTOMNE

Costumes pour la chasse à tir



AU REVOIR !

Costume Tailleur pour la promenade



LES GANTS JAUNES

Robe d'après-midi, de Doucet



A LA COMÉDIE

Manteau de Théâtre, par Paquin



LASSITUDE

Robe de dîner, de Paul Poiret



LE CACHEMIRE VERT

Robe du soir, de Redfern



LE RENDEZ-VOUS DANS LE PARC

Grande Robe de soirée, de Worth




Eau
de Jeunesse
Jane Hading
38 rue du Mont-Thabor. Paris


Les Couturiers recommandent
POUYANE
Le Médecin de la Robe
16, AVENUE DE L'ALMA


Crême 10f
Poudre 10f
Lotion Grecque 20f
LYTÉE'S GENUINE SKIN FOODS
AFTER ANTIQUE FORMULAS
372 Rue St Honoré
PARIS
LYTÉE
Fx.Lx

MAX-AUSPITZ

Fourreur

374, Rue Saint-Honoré

JAMES & C°

Ladies Hosier

50, Avenue des Champs-Élysées

SORMANI

Objets de goût

134, Boulevard Haussmann

FISCHER

Jumelles Flammarion

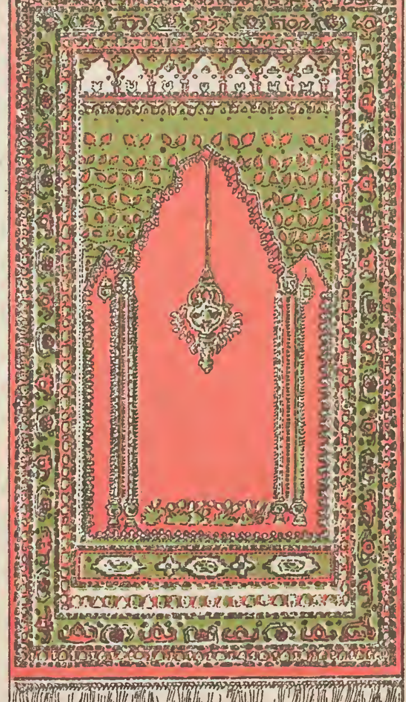
12, Boulevard des Capucines

Jules DÉSUMEUR

*, O. I.



27, Rue de Cléry — 1, Rue de Mulhouse



Hors-Concours et Membre du Jury
aux Expositions
Londres 1908, Bruxelles 1910
Turin 1911, Roubaix 1911
Londres 1912

Tél. 131-16

Le Grand Chic



Une

Carrosserie Rothschild



MAISON J. ROTHSCHILD & FILS

RHEIMS & AUSCHER

131 & 133, Avenue de Malakoff.





Chez MERCIER Frères

100, Rue du Faubourg-Saint-Antoine — PARIS

LETTRE A UNE PROVINCIALE

Paris, 8 décembre 1912.

BIEN-CHÈRE Agathe, je vous écris dans une pièce où l'odeur du camphre n'a pas encore tout à fait disparu et se mélange mélancoliquement à l'odeur amère des chrysanthèmes. Les meubles, qui, il y a quelques jours, étaient rassemblés au milieu de la chambre sous une grande toile grise, ont repris maintenant leur place habituelle. Voici, à côté de la petite table peinte, le fauteuil dans lequel vous vous êtes assise lors de votre venue à Paris, l'autre printemps. Il faisait alors un temps doux et gracieux; les fenêtres étaient ouvertes. Aujourd'hui, rien de pareil n'égaierait votre présence. Le soleil est tout emmitouflé de brumes. Aussi, pour mieux accueillir votre précieux fantôme, je vais m'agenouiller devant la che-



minée, et faire crépiter en votre honneur la première flambée.

Je pense que vous n'usez jamais de cette affreuse trappe, invention misérable, sorte de rideau de fer tiré sur la belle danse des flammes, et qu'on lève toujours trop tard, lorsque le spectacle est commencé. Je dédaignerai cette tôle brutale, sonore comme le tonnerre de Calchas, et me servirai, pour attiser le feu naissant, du soufflet de nos grand'mères, petit accordéon pointu, qui répète tout bas aux bûches une haletante chanson de vent et d'air, rappelant ainsi au chêne et à l'orme les brises de l'ancienne forêt.

Devant ma cheminée étroite et peu profonde, je songe à l'âtre magnifique de votre salon des champs. Laissez-moi copier, pour vous l'offrir, cette phrase que le marquis de Mirabeau écrivait dans l'une de ses lettres à la fois si robustes et si fines : « Le feu tordu au retour, ayant le fagot pour base, des souches pour façade et des copeaux pour fronton, dissipe l'humidité, et, sauf respect, vaut mieux que le soleil. » Ce feu-là, c'est le vôtre ; ce n'est pas le mien. Ma gouvernante entasse sans art journaux, margotins et bûches. D'ailleurs, elle ne comprend pas mon goût pour ce mode de chauffage. Et elle est étonnée que le radiateur installé par le propriétaire ne me suffise pas. Le radiateur ! monstre de fonte qui



siffle et grommelle, rivé par ses tuyaux à la muraille et habillé de ripolin : connaissez-vous rien, chère Agathe, qui donne aussi peu envie de rester chez soi? Pour ma part je préférerais la rue, certains soirs d'hiver, à un intérieur où l'on n'aurait pas, pour oublier la bise, d'autre secours que le radiateur. Lire les journaux du soir, au coin de son feu, en pantoufles, avant d'aller dîner en ville, c'est, vers six heures, une occupation nécessaire et délicieuse. Parfois, laissant en plan la « dernière heure » ou le *leader* (comme ils disent) consacré aux graves questions de politique étrangère, on se penche vers les chenets, et, les pincettes à la main, on rétablit le bûcher miniature sur lequel on tentait de brûler et de détruire, comme un condamné, cet ennemi, hélas, toujours renaissant : le Spleen d'Hiver. Puis, on quitte à regret l'hospitalière chaleur, pour aller trouver dans un salon la chaleur entêtante et captive que distribuent sournoisement les radiateurs dissimulés.

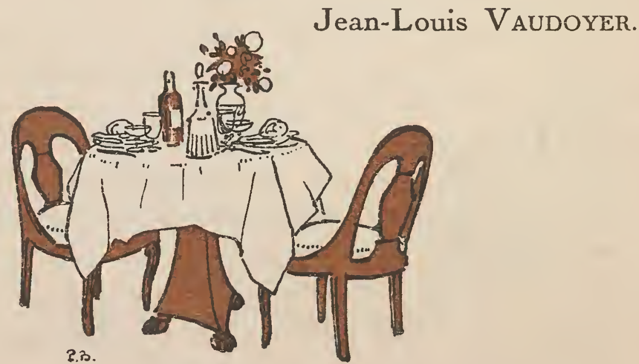
Souvent, pour m'occuper, pour me venger aussi, je tourne les clefs de ces appareils sauvagement civilisés. Ainsi tout le monde bientôt grelotte-t-il, les femmes demandent leurs fourrures et, moi, je propose d'allumer du feu. Mais, depuis que les cheminées ne servent plus à ce pour quoi elles ont été faites, la plupart des locataires les ont converti en armoires ou en commodes, et l'on hésite, le plus souvent, à consumer, même pour sauver de la bronchite ses amis les plus chers, les vêtements d'été et les

chapeaux de paille que l'on réfugie, l'hiver, sous les trappes.

Il ne reste plus, alors, qu'à quitter la Sibérie de luxe qu'est devenue le salon des X... ou des Z... On rentre chez soi, et, si l'on ne rentre pas seul, n'est-ce point une des meilleures heures de l'existence que celle où, dans une chambre close et ténébreuse, naît la douce chaleur et la mouvante clarté d'un feu de bois et de pommes de pin? Presque contre la cheminée, au pied du lit, se dresse une petite table ornée d'un succulent *médianoche*. N'aimez-vous pas ce mot désuet? Au centre de la table, sur un réchaud de vermeil usé, fume un consommé de velours fauve; un perdreau froid, une salade confite, quelque compote faite avec une vieille recette forment le menu de cet intime repas nocturne, que l'on arrose, si vous le voulez bien, avec une bouteille de ce vin délicieux et rare que je dois à votre munificence : le Monbazillac, Agathe, que l'on fait dans votre domaine, lorsque le raisin, ayant atteint l'état de « pourriture noble » et gorgé de soleil, rend son âme odorante et sucrée, l'âme même de l'été défunt.

Ah! que n'êtes-vous là, Agathe! nous trinquerions ensemble, à la fin de ce beau *médianoche!* Que n'êtes-vous là!...

Jean-Louis VAUDOYER.







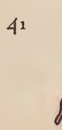


NOUVEAUX AJUSTEMENTS POUR LES SPORTS D'HIVER

I

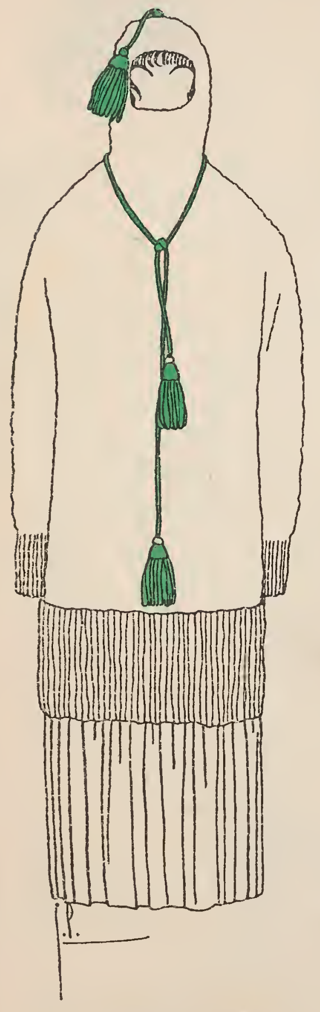
QUELQUES Parisiennes ont découvert les sports de neige. Déjà elles allaient, chaque année, à Davos, à Saint-Moritz, à Grindelwald, contempler le tableau inattendu des sommets endormis sous leur parure d'hiver. Mais à peine osaient-elles se risquer hors de leurs zibelines pour imiter les audacieuses Anglaises, les Allemandes intrépides qui, en simple chandail et en jupe courte, s'envolaient, les skis au pieds, sur les longues pentes blanches... Mais voici que nous possédons des stations françaises : la Savoie lutte avec l'Engadine, les Vosges combattent les vallées Oberlandaises, et Paris s'émeut. Dès que Paris s'en mêle, vous comprenez que tout change... Les grands couturiers ont déclaré que les sports d'hiver *pouvaient* être à la mode. Alors, on va se ruer vers Chamonix ou le Revard, on va inaugurer des robes nouvelles, des maillots étourdissants et des coiffures adorables. On s'est demandé ingénument si le ski était un sport « pour les femmes ». Puisqu'il est prétexte à toilettes, il ne saurait y avoir de doute.

Remarquez-le, aucun exercice n'est plus gracieux que celui-ci. Et comme le sweater blanc révèle exactement la





poitrine harmonieuse et la taille flexible, comme la jupe enfantine ne cache point la jambe musclée et la cheville délicate, aucun costume n'est plus plaisant. Et quelle séduction se dégage des attitudes! Les reins se cambrent pendant la glissade, et les chutes mêmes ont leur charme. Le tapis immaculé qui couvre les champs disparus et unit les forêts poudrées aux cimes glaciaires, atténue les chocs. Sur le sol et dans l'espace, nulle poussière ne vient ternir la blancheur du col souple et les gros gants tricotés. Aussi bien, l'humidité n'existe pas dans ces parages évocateurs des Contes d'Andersen, et le froid sec qu'un soleil ardent détruit n'altère point les jolis visages.



Il se dégage des décors une joie vive, saine, communicative, et nos Parisiennes, en luge, en bob, en ski, ont l'aspect d'écolières espiègles.

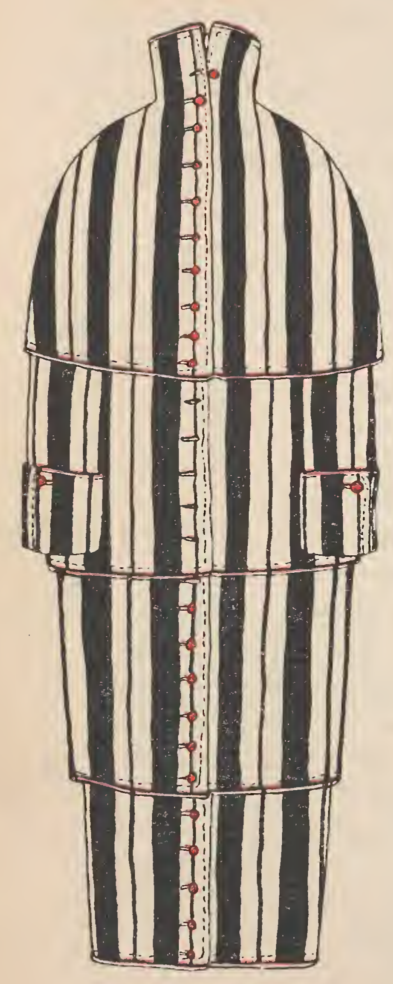
La tenue de la skieuse n'est véritablement élégante que dans le cadre qui lui convient. Quand la Parisienne essaiera dans sa chambre coquette ou dans son boudoir encombré de bibelots, les souliers à forte semelle, elle éprouvera quelque inquiétude. Là-bas, au contraire, ces chaussures carrées ajoutent au chic, lui

prêtent l'originalité d'un travestissement. (Et rien de plus aimable que la villageoise de comédie ou la hollandaise d'opérette chaussée de sabots.) La jupe, je l'ai dit, doit être courte et ne pas dépasser les genoux. Le maillot cintré descend presque au bas de cette jupe. Pas de corset surtout, pas d'armature, pas de baleines, ni de lacets serrés. L'esthétique d'un corps se révèle aussi simplement que sur les plages. Celles qui redoutent l'abandon des supercheries ne doivent pas devenir des skieuses. — Elle le deviendront toutes.



Il y a aussi — grave problème! — la couleur du costume. L'an dernier le rouge et le vert ont fait fureur. Les teintes vives prennent sur la neige une valeur singulière. J'ai vu aussi des jupes rayées noir et rouge, ou quadrillées, vert sur blanc. Mais le blanc domine. La flanelle blanche, la laine blanche. Et les chapeaux seuls ont provoqué des inventions délicieuses. Il y a le bonnet simple, enfoncé jusqu'au front, un bonnet de grosse laine pelucheuse avec ou sans pompon, qui se rabat sur les oreilles ou sur les épaules et, laissant un espace pour le nez, les yeux et la bouche, se transforme en passe-montagne; il y a des capelines comme en portent les babies, capelines de velours

aux tons crus, bordées de fourrures et nouées sous le cou par un gros nœud de soie; il y a les chapes pointues et celles dont le bout semblable aux voiles qui terminaient les hennins des châtelaines moyenâgeuses se replie autour de la gorge comme un foulard ou comme une écharpe. Le jupon est prohibé : la culotte de soie on de jersey le remplace. Les gants sont épais, serrés au poignet par un élastique, ou remontant jusqu'au coude.



Mesdames, ne prenez pas des skis trop longs. Vous devez pouvoir aisément en toucher la pointe lorsque vous les dressez près de vous. Et, maintenant, équipées, costumées, gracieuses, alertes et sveltes, courez, glissez sur la poussière blanche, sur de minces lattes de bois, sur les traîneaux primitifs, goûtez sans effort le délire de la vitesse, gagnez les cols glacés d'où la vue s'étend sur un monde magique, et lancez-vous hardiment vers les abîmes ouatés, dans l'air vif et transparent, dans le silence et la lumière.





II

Il y a, dans les grands centres hivernaux, deux types distincts de sportsmen : celui qui sait s'habiller et celui qui pratique les exercices de plein air : le ski, le bobsleigh, le skeleton. Le premier est très répandu ; il fréquente la pâtisserie à cinq heures et bavarde avec les dames. Comme il porte des chandails merveilleusement adaptés à sa taille et dont les revers, au cou et aux poignets, changent de couleur suivant la teinte du ciel ou des nuages, il est fort consulté par les profanes. C'est l'arbitre des élégances sportives. Il vous indiquera le jour où vous devrez avoir un col ouvert avec négligence ou replié avec coquetterie, il n'hésitera pas sur la forme du pantalon bouffant ni sur la longueur des bandes molletières. Pour la coiffure, il n'a pas son pareil et, si vous l'imitez, vous enfouirez vos oreilles sous une casquette norvégienne ou sous un bonnet de laine, suivant que la bise sera indulgente ou vive. Il n'aime pas beaucoup le ski dont la pratique exige des efforts (disgracieux, pense-t-il), il méprise le bob, jeu de butor, mais il affectionne la luge raisonnable, et on le voit quelquefois traîner derrière soi, au bout d'une ficelle, ce

petit traîneau-bijou. Il se rend souvent à la patinoire, chausse ses patins mais les munit d'un engin qui les maintient en équilibre, puis prend le thé et fume des cigarettes blondes en regardant évoluer les virtuoses.

Le vrai skieur possède une élégance spéciale et qui dégage, si je puis dire, de la puissance. On sent que chaque partie du costume, soigneusement choisie, a son utilité. Les bottes Laupar ou Begsom sont faites pour s'adapter aux attaches du ski, les hautes bottes de laine, ou les moufles montantes le préserveront de la neige et du froid. S'il revient quelque soir avec la peau brûlée, le passe-montagne descendu jusqu'au menton, la culotte de *loden* marquée de bosses à l'endroit des genoux et le tour des yeux cerné de blanc par les lunettes, c'est qu'il a parcouru dans la journée les plaines poudreuses interminables et touché quelque glacier pour pénétrer jusqu'au cœur d'un monde magique. A l'heure de ce retour, l'élégant sportsman est en smoking dans le hall de l'hôtel. C'est à peine s'il tourne la tête pour regarder passer son rival — et sourire.

Georges CASELLA.







LA MODE ET LE BON TON



« Il y a dans la maigreur une indécence qui la rend charmante », a écrit Baudelaire, et nous pensons si bien ainsi aujourd'hui, que lorsque nos arrière-petits-enfants loin de nous, verront

Se pencher les défuntes années
Sur les balcons du ciel en robes surannées,

elles leur paraîtront si délicieusement menues et mièvres, nos robes d'à présent, qu'on les croira robes de poupées bien plus encore que de femmes, parce que depuis la chlamyde de Chrysis jamais on n'employa si peu de voile pour couvrir le corps d'une femme et que, de plus, cette femme, épouse ou amante de l'homme de 1913, ne saurait être que diaphane et souple jusqu'à l'invraisemblance.

Que de science, par exemple, pour marcher avec grâce dans ce vêtement de forme florentine en velours noir et profusion de putois, dont s'enveloppe la fine madame Gentien à l'heure du thé. Et son petit chapeau campé sur l'œil par des grosses perles invraisemblables, quelle sûreté de soi il faut avoir pour le porter sous la gifle d'une lumière crue ! Mais les femmes sont toujours sûres d'elles, ce qui, pour l'observateur, est un divertissement charmant : sur une vingtaine, quatre à peine ont réussi, mais ne s'en doutent même pas et promènent à nos yeux divertis des élégances inattendues.

Porter ce qui est à la mode... quelle audace ! Combien peu de femmes doivent l'oser ? Ce qui est mieux, c'est de porter toutes les modes, c'est-à-dire celle qui va à cette fine et mièvre Gisèle aux mouvement lents, à la demarche hésitante ; c'est encore ce qui va à la longue et souple Ninette dont le regard sombre paraît encore plus sombre sous la draperie de ses cheveux, faite, semble-t-il, de satin noir. Et Suzanne, si petite et si blonde, coiffée haut, pourrait-elle, sans erreur, s'envelopppper du manteau traînant à mille plis de toge, dont se drape l'étrange et énigmatique Diane ?

En vous habillant pour vous, rien que pour vous, vous aurez cette étrange attirance qui fit de Sarah en sa jeunesse le triomphe de l'élégance et de la grâce, que nous avons retrouvée ensuite dans des femmes telles que la comtesse Greffulhe, la marquise de Dion, Mme Henri Letellier, la jeune princesse de Brancovan, la marquise Casati, la duchesse de Chaulnes, Mme Charles Max et d'autres encore que nous admirons tous.

Mlle d'Hinnisdal, croisée ces jours-ci, était si personnelle et si peu *tout le monde*, coiffée de sa toque blanche dont les aigrettes disposées en jets d'eau couleur d'or mettaient un rayonnement de lumière autour de sa silhouette très persane ; elle aussi est de ces femmes qui recherchent le couturier fantaisiste et le joaillier artiste.

Difficilement je crois, nous nous déshabituerons des bandelettes et des enroulements asiatiques et égyptiens qu'affectionne une autre grande prêtresse de l'élégance : la marquise de Brantes.

Quelques autres femmes, d'un modernisme assez curieux puisqu'il puise dans le "suranné", donnent une note d'élégance différente et typique, comme Mme Marghiloman, dont la robe "Tissot" portée cette semaine à une représentation de "l'Habit Vert" ne pouvait passer inaperçue, faite d'un tissu noir, mat et profond, savante coquetterie d'un effet certain pour l'éclat des épaules et du teint.

Plus traditionnelle, mais dans une note qui va à sa beauté calme, Lady Yvelin Guiness s'est montrée un de ces derniers soirs dans un enroulement de velours rubis tout uni, qui avait un charme *passé de mode* plein de saveur. Elle est de celles qui portent aux oreilles les longues boucles de brillants effleurant les épaules, et cela lui va parce qu'elle a un cou flexible et long comme la comtesse Etienne de Beaumont qui depuis longtemps a repris à la Castiglione cette mode typique.

L'Égypte et le Japon influent surtout pour la forme de nos robes du soir actuellement, mais qui sait si vers la fin de l'hiver, certaine robe à volants, robe d'ingénue faite de soie pâle et piquée de nœuds de velours noir, ne tentera pas notre goût, enfin las d'étrangetés ?... Et le mantelet de 1875 pourrait bien réapparaître plein d'abandon charmant sur des tailles plus souples que celles d'alors... Avec le mantelet, le *saute-en-barque* qui se laisse pressentir déjà dans la veste créée cette semaine même, vous verrez... En tout cas toujours nos pieds menus ressembleront à des oiseaux des îles, le jour comme le soir, et ce sera adorable sous l'écourté de plus en plus accentué des jupes, qui consacreront au souvenir de la traîne, une manière de petite loque de soie ou de drap comme oubliée dans la coupe et traînant à terre...

L'impertinence exquise de nos coiffures actuelles persistera longtemps encore. Nos chapeaux continueront de dégager ainsi tout un côté de la figure auquel l'autre côté semble bouder, dissimulé sous ses bords tombants à l'excès. Celui-ci, de chapeau, ne craignez pas de le porter, il est infiniment seyant, quelles que soient les étapes que vous traversiez, parce qu'il dissimule si bien la mélancolie du sourire! Les femmes l'aiment tant, qu'il semble avoir gagné du terrain depuis un an, et que même en belles toilettes elles s'en parent, fait de brillante soie ou de breishwantz fusant d'aigrettes ; elles ont pour lui toutes les tendresses, oubliant leurs amours d'antan, le grand chapeau! Fi, qu'il est laid et désuet, ce grand couvre-chef tendu de velours et empanaché, qui nous fait sourire lorsqu'il passe. Aujourd'hui notre manchon sera très gros et notre sac petit; notre mouchoir très grand; nous ne porterons plus de col, ô cela jamais; nos voiles seront à dessins et très enveloppants à moins que nous n'en ayons pas du tout pour laisser mieux voir un teint chaud, coloré comme celui de Dalila auquel prétendent les plus coquettes. Des langueurs et des vapeurs, nous en ignorerons jusqu'au nom, comme de l'amour peut-être aussi, si suivant l'opinion d'Ovide : « Toute femme qui aime doit être pâle, c'est la seule couleur qui lui convienne. »

Le Bon Ton.



POUR LA NUIT

Le matin, en se levant, nos aïeules ramenaient les mèches folles de leur chevelure sous le linon, la batiste et la dentelle d'un bonnet de nuit. Je les imagine fort bien, avec la nuance bleu de roi, fleur de pêcher, aurore ou vert jaune pousse d'un nœud de ruban, un peu aplati par le poids de la tête et la tiédeur de l'oreiller. On se demande comment ce dicton a pu s'introduire dans le langage : triste comme un bonnet de nuit! Évidemment, il n'était question là que d'un bonnet d'homme, de vieil homme, un bonnet de coton.



Ces coiffes avaient leur raison d'être, dictée

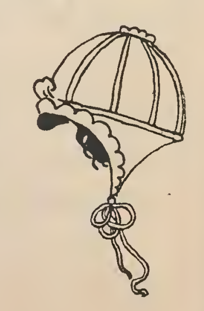
par la nécessité. Il faisait froid dans ces pièces, où ni calorifère, ni « chauffage central » n'entretenaient une température égale.

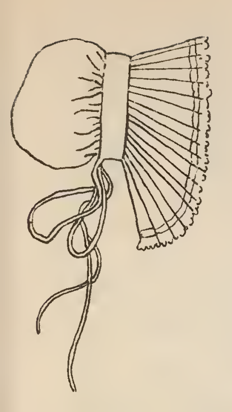


Cependant, l'habitude de porter un bonnet, délaissée par les caméristes les plus rurales, les portières les plus caduques mêmes, revient à la mode. Certes, les appartements sont clos et constamment chauffés, aussi le gracieux et léger petit bonnet n'est-il plus indispensable, mais fait de rien, improvisé. La fantaisie peut avec lui se donner libre cours ; mais ce qu'on n'avoue point, c'est que les bonnets ne sont créés, au fond, que pour Celui qui, soir, matin, ou « entre soir et matin » pourra surprendre à l'improviste ou en apparence à l'improviste, la jeune personne. C'est pour Lui qu'elle veut joindre, à l'éclat naturel de ses cheveux, le piquant d'un ton de ruban bien choisi, d'un *chou* adroitement piqué près de l'oreille, d'un volant de mousseline, dont la dimension varie avec l'office qu'on attend de lui.

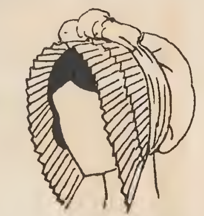


La construction du visage est-elle un peu fortement charpentée ? Vite d'amples garnitures au bonnet l'amenuisent aussitôt. Veut-on conserver, la finesse d'une tête petite : la coiffe





emprisonne étroitement les cheveux et gante le crâne. A-t-on apprécié l'espèce de piment qu'une nuance ajoute à l'intensité du regard, à la carnation : vite un nœud de cette nuance, une rosette, des *comètes* légères ou bien, avec audace, un serre-tête de soie, qui fait penser à quelque fringant toréador.



Certaines dames, disons quelques-unes seulement, ne se contentent point des cheveux dont la nature les gratifia. Je sais bien que leur nombre est infime et que *toutes* les femmes, en réalité, possèdent d'admirables toisons et dédaignent l'adjonction de tout postiche; mais admettons que leur nombre soit plus grand qu'il n'est. Le cheveu... ajouté risque de causer la nuit bien des désagréments, bien des surprises... Les épingles blessent; il faut les ôter. Comment retenir alors les suppléants? Faudrait-il être hanté de la préoccupation qu'ils vont choir, rouler dans le lit, glisser parmi les draps? Les laisser au cabinet de toilette, soit... Mais le volume de la tête n'en apparaîtra-t-il pas bien diminué? Même à des physionomistes peu clairvoyants?







Le bonnet arrange tout. Soit qu'il retienne boucles et nattes, dont les racines prirent sur d'autres têtes, soit qu'il se substitue à elles par son volume et donne le change...

Vive le bonnet! Celles qui ne portent pas de cheveux postiches et n'ont aucune imperfection à dissimuler grâce à lui, devraient l'employer encore, — ne serait-ce que pour pouvoir faire, au moment opportun, le joli geste de le lancer par-dessus les moulins!

Albert FLAMENT

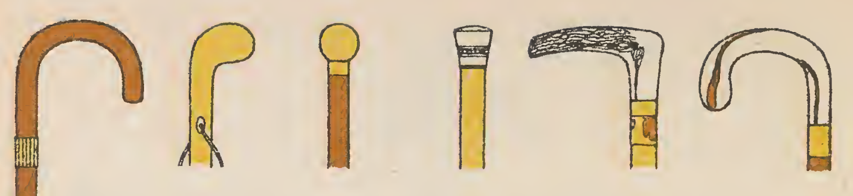




LE PARAPLUIE

Les savants nous affirment qu'il remonte aux époques les plus reculées. Sans doute ont-ils raison. Mais moi j'ai beau faire, je ne puis imaginer le premier parapluie avant Cadet Roussel et Monsieur Dumollet. Je le vois de même entre les mains du marquis de Fierdonjon, lorsque ce dernier revint de Coblentz, l'épée en verouil et le nez au vent. Et je le vois aussi, compagnon et soutien de l'infortuné George Brummell, quand exilé loin des clubs de Saint-James, le beau déchu s'en allait à pas mélancoliques le long des rues étroites de la vieille ville de Calais. Enfin et surtout je le range en première ligne au nombre des attributs de Joseph Prudhomme. Joseph Prudhomme eut un ventre, des favoris, une paire de lunettes; mais en même temps, mais d'abord il eut un parapluie.

Ah! le beau, le digne, l'honnête parapluie! tantôt en chêne et tantôt en palissandre, d'abord en gros de



Naples ou de Tours, puis en taffetas marron, vert-myrte ou bleu foncé, parapluie tout d'une pièce avec son manche en forme de massue, son cordon solide qu'ornaient deux gros glands de cuir et son chapeau d'acier, lequel recouvrait à leur jonction l'extrémité des baleines.

On te retrouve encore parfois dans certains greniers de campagne et l'on s'émerveille de ta longueur, de ton poids, de tes dimensions fabuleuses. Instrument d'usage quotidien, tu sus en ton beau temps servir également avec honneur le noble et le roturier. Tu fréquentas les réunions de village comme les promenades à la mode, tu te paras au besoin de nuances glorieuses, du rose, du rouge-vif, du vert-pomme et du jaune éclatant. Dans la suite, il est vrai, tu renonças par degrés à ce rôle décoratif et te bornas à des fonctions purement utilitaires, de préférence même tu te confinas dans certaines classes de la société, mon Dieu, autant le dire tout de suite, dans les classes moyennes. Tu devins l'emblème du roi-citoyen, l'étendard du juste-milieu, l'indice de la





prévoyance et de l'économie, le symbole d'une carrière paisible et médiocre. Bref, si je ne me trompe, tu t'égaras tant soit peu dans la bourgeoisie.

Et pourtant même alors, parapluie de Joseph Prudhomme, tu sus conserver je ne sais quoi de solide et de solennel, propre malgré tout à nous imposer le respect. Tu persistas à peser un kilo cinq cents, à te vendre quarante, jusqu'à soixante francs, à demeurer scrupuleusement fidèle aux destins d'une même famille, abritant tour à tour le grand-père, le père et les petits enfants.

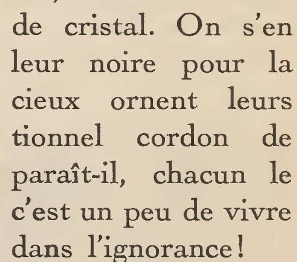
Ah! malheureux, quand on songe où tu en es aujourd'hui! Quel changement, quelle chute, quelle disgrâce irrémédiable! D'abord la jeunesse élégante ne veut plus de toi, et d'autre part les petites gens chez lesquels tu fréquentais, ont trouvé moyen de te réduire à leur taille. Mais regarde-toi, infortuné; prends au moins conscience des métamorphoses dont tu as été victime! A quoi ressemble ce manche fait de pièces et de

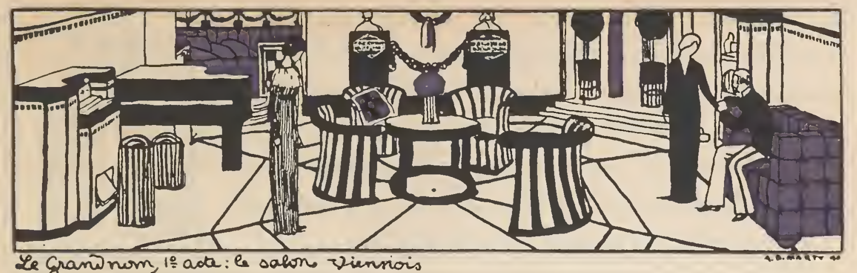


morceaux, ces baleines qui ne sont pas des baleines, cette soie qui n'est plus que du coton! Au surplus, je te le demande qu'est-ce qu'un parapluie qui se vend six francs, cinq francs, trois francs quatre-vingt-quinze!

Roger BOUTET DE MONVEL.

P. S. Un dernier mot, je me suis trompé. Une âme charitable me prévient à temps que le parapluie de nos pères renaît et s'impose à nouveau. Qu'on ne vienne donc plus nous parler sans cesse du « pépin aiguille ». Les gens avertis en exhibent au contraire de fort épais, avec de gros manches bruts et de gros bouts. Les hommes adoptent de préférence un bois clair tout uni, les femmes une pomme de lapis ou de cristal. On s'en tient encore à la couleur noire pour la soie; mais des audacieux ornent leurs poignées du traditionnel cordon de cuir et tout cela, paraît-il, chacun le sait déjà. Ce que c'est un peu de vivre loin du monde et dans l'ignorance!




Le Grand nom, 1er acte : le salon Viennois

LE GOUT AU THÉATRE

On est certain, avant d'écouter une comédie de M. Paul Hervieu, qu'on éprouvera un plaisir d'une qualité très particulière. Le souci de l'expression de sentiments recherchés dans l'étude de conflits sobrement dramatiques donne au théâtre de cet écrivain une vigueur à quoi ne saurait résister le spectateur, même prévenu. Il n'est pas d'œuvre moins vulgaire que celui de M. Hervieu qui, à toutes les situations sait donner une noblesse et un style qui les rehaussent, les marquent d'une très ferme personnalité.

Peut-être même l'auteur de *Bagatelle* pousse-t-il trop loin cette volonté d'imprégner toujours de sa propre pensée celle de ses héros, de prêter son talent aux individus les plus médiocres nécessaires à l'action. L'art de l'auteur consiste à amplifier sa pensée à mesure que le drame se précise, jusqu'au moment ou celui-ci atteint à son intensité. C'est à cet instant que l'écrivain doit se substituer à ses personnages et prendre la parole en leur nom. Le poète de théâtre le plus lyrique sait être familier quand les nécessités de l'exposition

commandent. Ce n'est que lorsque naît la lutte des sentiments que l'on peut s'abandonner à l'inspiration. Le public doit être dupe. Ce mécanisme, si l'on peut dire, reste invisible même pour l'écrivain qui est guidé à son insu. Cet art de graduation est inné chez l'homme de théâtre.


Denise Mussay dans le Grand Nom

C'est là d'ailleurs la seule restriction que l'on puisse faire à son plaisir. En écoutant une pièce de M. Paul Hervieu où l'auteur a voulu raviver cette grâce qui nous avait fait tant aimer *Peints par eux-mêmes* et les premiers romans, on ne peut reprocher que ce sentiment de gêne dû à une étroite probité, probité qui, disons-le, a ses avantages et rend à l'art littéraire ce qu'elle prend au métier dramatique.

Secondée par des interprètes de la qualité de M[mes] Bartet et Cerny, *Bagatelle* est une œuvre tout à fait digne de notre premier théâtre, mais il faut s'étonner de la pauvreté et de la sécheresse d'une mise en scène désuète, qui ne doit rien aux perfectionnements que tâchent de réaliser depuis quelques années, maints artistes novateurs et originaux.

(le Grand nom)

Au théâtre de la Renaissance, M. Tarride a encadré de décors, de tableaux et d'accessoires ingénieusement choisis, de meubles nouveaux créés par M. Groult, une pièce adroite mais qui manque par



Eve Lavallière dans l'Habit Vert

trop d'audace. L'*Idée de Françoise*, de M. Paul Gavault, est un divertissement aimable, qui sans jamais choquer le goût parvient rarement à le satisfaire.

Le souci du cadre, de son adaptation à l'œuvre, constituent la préoccupation dominante de M. Jacques Rouché. Mais le théâtre des Arts, en montant le *Grand Nom*, n'a point, cette fois-ci, demandé à M. André Marty une création. En exagérant le style munichois, en accusant les imperfections de cet art pesant, le spirituel dessinateur a fait plutôt travail de critique ; ce qui s'accordait fort bien avec une pièce, où deux adroits vaudevillistes ont traité un sujet impliquant une belle étude psychologique. L'intention parodique, si apparente pourtant, de M. André Marty n'a pas été comprise, mais il faut espérer que l'on s'accoutumera à un mode de démonstration qui peut être très efficace et, en heurtant notre goût, lui rendre sa véritable direction.

Le public qui n'aime point à se laisser dominer par les écrivains, accorde toujours sa faveur à ceux qui le satisfont, tout en feignant de le rudoyer quelque peu. Et cette inclination explique le succès persistant de MM. de Flers et de Caillavet. Ces deux auteurs, qui sont gens de talent,



Berthe Cerny dans Bagatelle.

excellent à broder sur un tissu banal des scènes brillantes semées de traits pris à l'actualité. Leur intrigue admirablement équilibrée, leur verve savamment dosée laissent au spectateur cette impression de sécurité qu'il demande avant tout, qui lui fournit l'illusion de l'œuvre d'art. Ainsi l'apprenti mélomane venu pour s'efforcer de saisir les beautés secrètes d'une symphonie difficile, pâme d'aise quand, sous le contrôle d'une étiquette sévère, il entend une valse lente au rythme facile. Son instinct qui le guide vers le factice, sa volonté soucieuse d'art pur se trouvent également satisfaits. Il froncerait le sourcil en écoutant la valse lente au music-hall, mais quand il la savoure dans un grand concert sa réputation est à l'abri. Cette superstition n'est pas étrangère à l'accueil fait à l'*Habit Vert*, joué par des artistes qui s'adaptent parfaitement à leur rôle, qui ont l'habitude d'un brillant dialogue dont ils savent faire scintiller le moindre éclat.


Jeanne Granier dans l'Habit Vert

La concordance parfaite entre les divers éléments dramatiques, qui contribue au triomphe de l'*Habit Vert*, manque au *Diable Ermite*. La pièce de M. Lucien Besnard est d'un charmant tour d'esprit, mais elle hésite entre deux genres. En la dédoublant, son auteur eût obtenu un joli marivaudage et une œuvre plaisante, qui eussent l'une et l'autre parfaitement réussi. Telle qu'elle est, elle ne manquera pas de satisfaire les délicats de qui l'approbation doit être plus sensible à M. Besnard qu'un succès bruyant.

René BLUM.

DEUX COSTUMES POUR LES SPORTS D'HIVER



L'un des sweaters, à damier vert et blanc, est de pur cachemire; l'autre, rouge, est en tissu de soie à mailles serrées. Les toques sont assorties et le cache-nez est tricoté en laine des Pyrénées.

Modèles James et Cᵒ.



Grand Manteau d'hermine garni d'un col de zibeline

Modèle Max-Auspitz.



OBJETS DE GOUT

C'est chez Sormani que se rencontrent les élégantes et élégants préoccupés du choix d'une garniture de toilette ou d'un joli cadeau sortant de la banalité.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. *Robe du soir en moire cerise. Le corsage est en tulle perlé. Le col et les manches du manteau de velours vert broché sont de renard gris, doublées d'hermine.*

Pl. II. *Il porte le sweater blanc de laine d'Écosse, les knickerbockers de loden ras et les hautes jambières en même étoffe plus claire. — Elle est vêtue d'une jaquette de laine foulée et doublée de poil de chameau, la jupe est en Irish-tweed.*



Pl. III. *Robe de dîner de Dœuillet en satin rose chair entièrement recouverte d'un fourreau de petites perles de jais. La ceinture bleu porcelaine se termine par un motif de diamants.*



Pl. IV. *Robe de soirée de Doucet en satin noir bordé de skungs et recouverte d'une tunique drapée de Malines. Le manteau de velours noir est doublé d'une soie à ramages. Le col et les manches sont en renard blanc.*



Pl. V. *La robe de visite de Paquin est en drap de soie noir. La jaquette en natté de soie jaspé de métal et rebrodé de roses d'Ispahan est bordée de skungs.*



Pl. VI. *Manteau de théâtre de Paul Poiret en drap de soie jaune auréolin garni de skungs. Les emmanchures et l'agrafe sont de broderies du même ton qui laissent apercevoir la doublure de satin vert bleu.*



Pl. VII. *Cette robe de dîner de Redfern est faite d'une tunique drapée en crêpe japonais broché de chrysantèmes sur un fourreau de charmeuse vert lumière.*

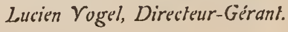


Pl. VIII. *Robe d'après-midi de Worth en moire taupe bordé de skungs noir ainsi que la jaquette « Moscowite » dont le col est d'Irlande et la ceinture de soie bleue Gentiane.*



Pl. IX. *Robe du soir de Chéruit en satin souple blanc et en drap d'or garnie d'un panier de tulle noir sur une fausse jupe en grosses perles de jais. Le corsage est de soie ancienne brochée d'or.*

Pl. X. *Costumes de promenade pour enfants. Claude est vêtu d'une pelisse de velours à brandebourgs garnie de castor; la douillette de sa sœur est de drap bordé de vizon. Leurs coiffures sont assorties.*



Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



LA FEMME AU PARAVENT

Toilette de cour



A CHAMONIX

Costume d'homme et de femme pour les Sports d'hiver



FAITES ENTRER !

Robe de dîner de Dœuillet



LE SOIR TOMBE...

Robe du soir de Doucet





LA BELLE AUX MOINEAUX

Robe de Visite de Paquin



SERAIS-JE EN AVANCE?

Manteau de théâtre de Paul Poiret



LA CAGE VIDE

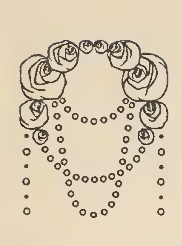
Robe de dîner de Redfern



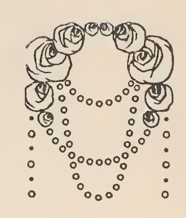


ENTRE CHIEN ET LOUPS

Robe de ville de Worth




Parfum Jane Hading
aux
:: ROSES ::
D'ORIENT
38
Rue du
Mont-Thabor
PARIS



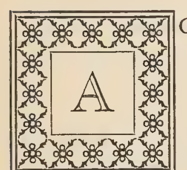

LA
1re MARQUE
DU MONDE
JUMELLES
FLAMMARION
A PRISMES
construites sous le Patronage
DE L'ILLUSTRE ASTRONO
Dépôt de la Fabrique :
Maison FISCHER
12, Boulevard des Capucines
PARIS

JAMES & C° Ladies Hosier *50, Avenue des Champs-Élysées*	SORMANI Objets de goût *134, Boulevard Haussmann*
MERCIER Frères Ameublements *16, Rue du Faubourg-Saint-Antoine*	POUYANNE Teinturier *16, Avenue de l'Alma*
Jules DÉSUMEUR ✻, O. I. Tapis d'Art *27, Rue de Cléry — 1, Rue de Mulhouse*	ZIMMERMANN Robes *10, Rue des Pyramides*
LEMAITRE Bonneterie élégante *67, Boulevard Haussmann*	MAX-AUSPITZ Fourreur *374, Rue Saint-Honoré*



LETTRE A UNE PROVINCIALE

22 Décembre 1912.

GATHE, mon amie! sans doute êtes-vous déjà accoutumée à l'hiver et courez-vous les champs avec une intrépide allégresse, les joues couleur de fuchsia et le nez glacé. Je vous vois, sur la lisière de cette forêt où les mûres abondent en septembre, et où, maintenant seules, les dernières prunelles, houssées de givre, brillent comme de modestes petits joyaux, oubliés par l'automne défunt.

Dans la Maison-de-Thé chaude et parfumée d'où je vous écris, Agathe, je songe au goûter que vous faites sous l'hospitalière lampe à huile, entre votre chatte Gérémia et vos deux chiens Sperelli et Galandot; je songe à vos costumes de *homespun* et de *donegal,* qui ont les teintes de l'écorce et du plum-cake, à votre petit chapeau de feutre fauve où brille un éclatant bouquet fait de plumes variées: geai et faisan, perdrix du

Japon, canard cingalais. Et peut-être regrettez-vous, à cette heure, ce thé si élégant et si peuplé, où les femmes sentent si bon et sont si bien habillées, qu'elles ont toutes l'air, d'abord, d'être très jolies.

Combien j'aime cette mode, qui semble vouloir durer, et qui conseille aux femmes de vivre du matin au soir le cou nu! Vous souvenez-vous de cette époque, où, encore jeune fille, vous portiez, des épaules au menton, des cols hermétiques et intraitables? Il y avait dedans de véritables baleines destinées à les soutenir, et qui laissaient toujours des marques sur votre peau charmante. Impardonnable cruauté! Aujourd'hui les femmes montrent leur cou et un coin de cette délicate partie qui n'est pas encore la gorge, mais qui l'annonce si discrètement. Pour encadrer ce vivant trésor, souvent enguirlandé de perles, des couturières et des lingères combinent des cols et des revers aux formes simples mais inattendues, parfois inspirées par des costumes militaires et révolutionnaires, ce qui donne à la plus pacifique d'entre vous l'aspect de cette Théroigne, « amante du carnage », dont vous connaissez l'histoire faite d'héroïsme et de crapulerie.



Mais à ces cols pleins d'une négligence rusée je préfère encore, pour entourer ce diurne décolletage, la marge épaisse et lustrée d'une belle fourrure. Quel luxe, dont la poésie est voluptueuse, dans le spectacle d'une chair douce et éclatante, entrevue par l'hiatus d'un manteau de zibeline ou de renard! Et l'imagination ne peut point ne pas rêver à l'aimable, facile accueil que



doit réserver, au secret de ces pelleteries tièdes, la plus belle au plus amoureux.

...Abandonnons, Agathe, de semblables perspectives. Avez-vous reçu le divin dessin de Prud'hon que j'ai pu avoir pour vous à la vente Rouart, comme vous me l'aviez demandé. Quoi de plus mélancolique que ces ventes où l'on voit s'effriter des collections, qui, comme celle-ci, sont déjà en elles-mêmes des chefs-d'œuvre? Rien, dans la collection Henri Rouart, n'était acheté par engouement ou vanité. Aussi y avait-il entre ces innombrables œuvres une harmonie profonde et mystérieuse, de véritables liens d'amour, maintenant rompus et détruits. Dans l'hôtel de la rue de Monceau, les tableaux, des corniches aux plinthes, couvraient les murs. Ah! tout cela était arrangé sans artifice: se penchant vers un coin sombre, on y découvrait un Corot d'Italie, une petite toile sincère et discrète où le vert robuste des yeuses faisait au ciel le plus pur comme une coupe de bronze. J'ai suivi ces tristes jours de vente, et vraiment, Agathe, j'avais le cœur serré. Vous me montrerez, parfois, n'est-ce pas, votre Prud'hon couleur de lune et d'ombre, dont je

dirais qu'il vous ressemble si le costume de cette déesse était plus complet.

A propos de costumes, — et je vous jure que je ne cherchais pas cette transition — j'ai été l'autre jour passer une heure dans un endroit clos et protégé, où douze dames et jeunes filles étaient habillées, bien que nulle plage ne fût proche, d'un noir maillot de bain. C'était au cours de gymnastique rhythmique que professe M. Jean d'Udine. Imaginez, Agathe, que le parquet soit soudainement devenu un vaste tableau noir posé horizontalement. Sur ce tableau-parquet, M. d'Udine fait évoluer ses élèves comme les éléments d'une géométrie vivante, capable, à ce que j'ai vu, de réaliser les plus gracieux problèmes, Je suis bien certain que vous vous passionneriez pour cet intelligent et subtil exercice.

Allons, adieu, vous qui me manquez tant! Je vous envoie, pour vous distraire et pour vous enivrer, le bel album de musique que vient de publier Reynaldo Hahn. Par lui, vous irez à Versailles et à Constantinople, et, si vous jouez quelque soir cette *Danse de l'amour et de l'ennui* qui se trouve à la page 49, songez à votre ami, qui, loin de vous, pense à vous,

Jean-Louis VAUDOYER.





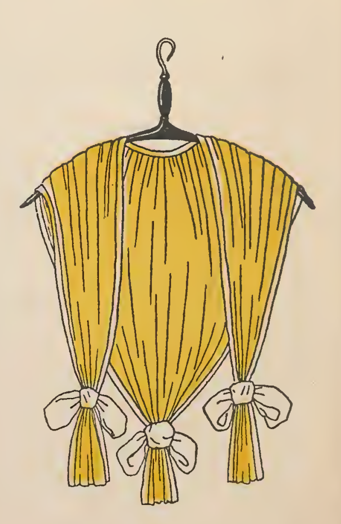
DÉSHABILLÉS...

UNE simple rose dans les cheveux, désirait Gautier pour les dames. Voilà bien de ces romantiques! Et la décence? Je dirais même : Et le plaisir? — Habillez-vous le plus possible avec des choses très compliquées à dégrafer : ce n'est que plus agréable à enlever. Voilà le conseil sage du raffiné. Je vous en prie, Mesdames, écoutez-le. Et pénétrez-vous bien de ce principe que moins on voit plus on devine, et que plus on devine, plus on se pique. C'était l'esthétique de Mallarmé. Elle était redoutable quand il s'agissait de poésie, mais sa vraie application, c'est la toilette.



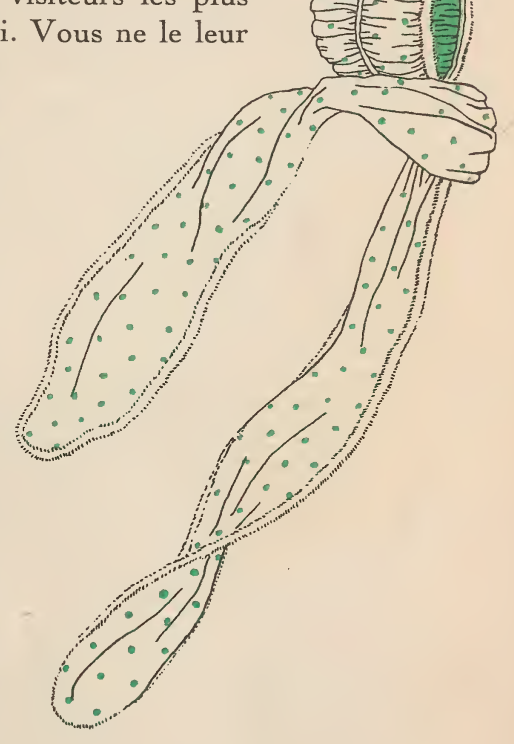
Aussi bien laissez deviner le plus de choses : il ne vous en coûtera rien, peut-être, de ne pas tenir vos promesses, mais il y aura bien du plaisir pour qui vous savez, si elles sont fondées. C'est dans le déshabillé que la réserve a le plus de charme. Vous le soignerez donc.

Faites-vous grasse matinée? J'y consens. On vous porte votre chocolat, bien battu, dans votre lit. Serez-vous décoiffée, paraîtrez-vous les cheveux en désordre, avec des frisons rebelles à vos tempes ou sur la nuque? Non point. En attendant que vienne M. Fernand, le coiffeur, nouez une étoffe légère autour de votre tête: mousseline blanche, gaze argentée, madras teint des plus fraîches couleurs. Serrez bien, et de sorte que seule dépasse la pointe rose de l'oreille; et sur le front, ramenez la draperie en bandeaux croisés; assurez le nœud d'une agrafe : cornaline, turquoise ou camée. Vous voilà sultane. Rien de mieux porté. — L'aigrette a son prix aussi. Mais au



lit, ce n'est point commode. — Coiffée de la sorte, vous pourrez faire ruelle : c'était un usage de chez nous, autrefois; et charmant!

Je sais que vos chemises sont d'un linge fin et ravissant. Mais combien indiscret! Est-il fait d'ailleurs pour donner de l'admiration à vos fournisseurs? Ce sont, vous le savez, vos visiteurs les plus coutumiers, entre onze et midi. Vous ne le leur montrerez donc point. Et, en outre, à vous promener, toute uniement vêtue de baptiste, fut-elle accompagnée des plus folles dentelles, si vous êtes vive et tentée par les soins du ménage — cela s'est vu — vous risqueriez l'indiscrétion des courants d'air. Ne serait-ce que pour glisser de votre lit dans votre bain, à plus forte raison pour sortir de celui-là, passez un saut du lit *ad hoc*. Rien de plus laid que le tissu éponge. Bannissez-le. Pourquoi pas du papier buvard? Vous préférerez quelque vêtement large et souple, et mol et chaud. Vous avez dans le choix très vaste qui s'offre à votre goût toutes les illusions bienheureuses d'un beau voyage matinal en orient. La Chine a des étoffes multicolores mais déjà beaucoup portées; le Japon, des kimonos qui sont commodes; la



gandourah tunisienne a ses mérites; le péplum, bien qu'athénien, n'est guère recommandable : il laisse le bras nu. C'est flatteur, mais dans nos climats, cela enrhume. Il est entendu que ces divers vêtements ne sauraient être découpés que dans des étoffes très flottantes, et de couleurs vives. Laissez le rose aux jeunes filles, et le bleu tendre à leurs mamans. Pour vous, remettez à des peintres — vous en comptez dans vos amis — le soin de vous trouver les coloris les plus rares, les nuances les plus hardies : citron, vert cyprès, taupe, bleu de roi, outremer, rouge étrusque. Auriez-vous peur de la couleur? Gardez seulement pour vous le soin d'appareiller à la nuance de vos pensées celle de votre déshabillé matinal.

— De quelle couleur est mon cœur, aujourd'hui? Fumée? Gris souris? Ciel de Londres? — N'hésitez pas : vous voilà ciel de Londres jusqu'à deux heures. Chacun dans votre entourage saura à quoi s'en tenir. — « Madame à son « ciel de Londres » aujourd'hui. Prenons garde à ne point trop claquer les portes... » — Vous voyez : c'est tout bénéfice. Êtes-vous gaie? Vous voilà revêtue d'un jaune éclatant. « C'est beau, le jaune! » dit un jour le peintre Van Gogh. Sur quoi, pour bien marquer l'éclosion d'une pensée à ce point définitive, désespérant de jamais trouver mieux, il prit un rasoir et se coupa l'oreille. — Pensez à Van Gogh, quand vous aurez sujet d'être mélancolique.

Je vous vois, tel autre matin, ni gaie, ni triste, mais

dans les dispositions de cœur d'une jeune fille au lendemain de son premier bal? Vite ce négligé charmant de vigogne blanche à parements et col de cygne. — Tous les espoirs vous sont permis...

La Perse vous tenterait-elle? Aimeriez-vous porter culotte? Dans la rue, cela est voyant; mais chez soi, chez vous, madame, essayez-en : je vous vois très bien dans un de ces pantalons très bouffants qui s'évanouissent à la cheville, et laissent voir dans sa mule étroite un pied menu, une attache exquise. Pâle, le pantalon; et la tunique, courte, plissée, à taille haute, avec des basques, d'un ton qui tranche. Il va de soi que le jour où vous porterez ces culottes, vous ne sauriez admettre sous aucun prétexte que Monsieur votre époux ou votre jeune frère se montre devant vous autrement qu'en robe.

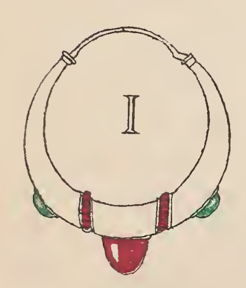
Vous voilà, Madame, avertie, je pense. Vous hésitez? Mille étoffes se prêteront à vos fantaisies : les pelucheuses et les satinées, les tapageuses et les discrètes — marmottes, charmeuses, zénanas, ratines, soies peintes. Fortuny en a fait d'exquises. Déshabillez-vous avec fantaisie. Le saut du lit, le petit lever, le petit coucher l'exigent : la grâce aussi.

Émile Henriot.

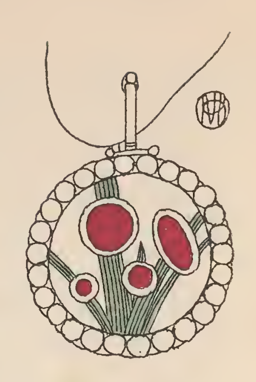




LES PENDANTS D'OREILLES



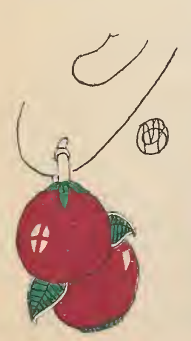
Il paraîtrait, à en croire les personnes bien informées, que la mode des pendants d'oreilles ne doit pas tarder à renaître. Cette importante nouvelle, en même temps qu'elle fera la joie des femmes qui possèdent de jolies oreilles, fera le désespoir de celles que la nature n'a point à cet égard favorisées de particulière façon : ce qui n'empêchera point, d'ailleurs, ces dernières de faire comme les premières, c'est-à-dire tout comme si elles étaient aussi bien douées qu'elles et de ne pas hésiter une minute à adopter un objet de parure dont le premier avantage... ou le premier inconvénient est sans doute, de même que tous les autres objets de parure, d'attirer les



regards sur la partie du corps qu'il est destiné à orner. Eh quoi! combien de femmes porteraient des bagues si n'en portaient que celles qui ont des mains impeccables!

Quoi qu'il en soit, accueillons avec faveur et sans étonnement le retour des pendants d'oreilles; ce qui eût été étonnant, c'est qu'un objet de parure tel que celui-ci — dont l'origine se perd dans les ténèbres de la plus lointaine préhistoire, car l'on ne risque rien à affirmer que le pendant d'oreilles est aussi vieux que l'oreille elle-même — ait pu disparaître pour jamais de l'arsenal où les filles d'Ève, bien plus respectueuses que l'on ne croit des traditions, conservent soigneusement toutes les armes de séduction qu'ont inventées pour elles les hommes au cours des siècles, et qu'elles ont aussi inventées elles-mêmes, afin de paraître plus belles et d'être plus irrésistibles.

Donc, nous allons revoir se suspendre et se balancer au lobe des mignonnes oreilles de nos beautés, les boucles et les pendants de pierreries, les anneaux et les glands de diamants et de perles, qui mettent sur la matité du cou et dans l'or ou l'ébène des cheveux un étincellement. Est-il bijou qui prête à plus de fantaisie, qui laisse un champ plus libre à l'imagination des artistes, et quand ils ne feraient que s'inspirer, pour les moderniser et les approprier au goût de l'heure présente, des créations de leurs devanciers égyptiens ou étrusques, assyriens ou grecs, byzantins ou renaissants, phéniciens ou romains, peut-on douter qu'il ne façonnent d'ex-



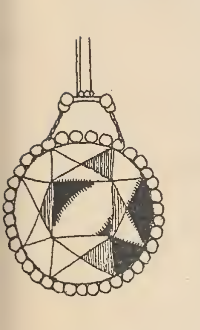
quises choses parfaitement conçues en vue de donner un charme de plus à la manière d'être belles des femmes d'aujourd'hui, car on sait bien que chaque époque a sa façon de concevoir et d'orner la beauté des femmes. Nous reverrons donc, renouvelés des temps lointains ou des époques relativement récentes, les pendants d'oreilles qui firent la joie de nos immémoriales aïeules et de nos grand'mères, de celles qui souriaient à la lumière alors que Pénélope brodait et de celles qui acclamaient à son retour d'Égypte « le Corse aux cheveux plats », de celles qui sur la place de Sainte-Marie-des-Fleurs, dans les atours où se survivent à nos yeux émerveillés les femmes de Botticelli et de Filippo Lippi, assistaient au triomphe de "la Bella Simonetta", et de celles dont Gavarni dessinait les toilettes sous le régne de Louis-Philippe le Magnifique... et ce sera charmant.

Vous rappelez-vous ces pendants d'oreilles en ors, de couleurs et topazes, en or estampé et gravé, aux ornements en cannetille et en graineti, et ceux, en corail taillé, sculpté dans le genre des camées, et ceux formés de camées, suspendus par des chaînettes, que l'on portait sous la Restauration? N'avez-vous jamais retrouvé dans quelque vieux coffret à bijoux recouvert de velours bleu de roi et agrémenté de ferrures niellées, de ces pendants d'oreilles représentant des hottes de fruits, des amphores se balançant accrochées par leurs anses à des barrettes transversales qui ont la forme d'haltères, ou encore de petits paniers dans lesquels de gentilles cocottes couvent leurs œufs, ou encore un colibri la queue en l'air, les ailes ouvertes, en train de se poser sur un





cercle de pierres précieuses, ou encore une clochette d'or au bout d'une chaîne... ou des motifs égyptiens, grecs, étrusques en jade et en or, ou deux seaux de fruits retenus par une corde à leur poulie, ou des sirènes d'émail à la queue desquelles des perles se suspendent, ou toutes de joaillerie, nœuds de rubans, treillis, volutes fleuries, grappes de raisin ou de gros anneaux d'or encerclant des perles de corail mobiles, ou des disques volumineux aux pendeloques en longues gouttes d'or mat et filigrane, ou des paons de diamants rouant dans l'orbe d'un perchoir circulaire de diamants, ou des médaillons d'émaux peints montés dans des feuilles de lauriers Louis XVI... que sais-je encore? tout ce que la fantaisie humaine peut inventer et approprier à une destination particulière... sans parler de ces pendants d'oreilles de deuil, en jais, qui furent si longtemps à la mode et ne peuvent manquer de l'être encore, à cause de leur éclat ténébreux et à cause, aussi, qu'ils font si finement valoir, en les rendant plus mates, les carnations sur lesquelles ils mettent leur note sombre aux étranges et mystérieux reflets... Soyez sûrs que nous allons revoir tout cela, et que personne ne songera à s'en plaindre.



Ne sera-ce point plaisant, en effet, que les femmes de ce début du XXe siècle se donnent un peu, de temps en temps et tour à tour, les airs de leurs aînées qui posèrent pour Ingres et pour Ricard, pour Winterhalter et pour Cabanel, pour Delaunay et pour Stevens, pour Dubufe et pour Hébert. Oui, ce sera charmant.



Et puis je le répète, les artistes, les artisans manquent-ils, au métier sûr, à l'esprit d'invention fécond, qui sauront renouveler les formes et les motifs de jadis et de naguère ; un Lalique, un Vever, un Linzeler, un Iribe, un Fouquet, un Follot, l'auteur lui-même des jolis croquis qui illustrent ce texte, ne sommes-nous pas certains qu'ils vont composer, avec les éléments infiniment divers, avec les matériaux précieux dont ils disposent, émaux, pierres de couleur, perles, diamants, les délicieux bijoux du chatoiement desquels les oreilles des « belles écouteuses » s'embelliront en écoutant les plus récentes pièces de piano ou les *Chansons de Bilitis* d'un Debussy ou la musique silencieuse des aveux qui sont à peine des soupirs...

Gabriel MOUREY.



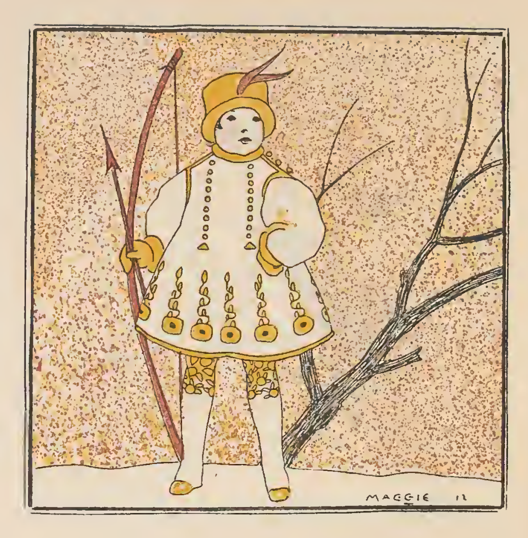


LES MANTEAUX D'ENFANTS



Si vous quittiez vos rugueuses Cévennes, chère marraine, pour les allées du Pré-Catelan, j'imagine vos éclats à la vue de votre filleul : « Qui est cet enfant coiffé comme un sauvage, et vêtu en tout d'une casaque? L'étoffe a manqué pour lui faire un jupon? » — C'est votre Jacquou, marraine, mis non pas en sauvage, rassurez-vous, mais en petit boïard. Son bonnet et sa confortable pelissse lui viennent en droite ligne du lointain Zakopane. Ils sont de fourrure et drap blancs, passementés en couleurs pimpantes; sous le court vêtement, les guêtres montent au-dessus du genou et s'ornent de broderies pareilles. C'est là le dernier cri. Mais n'allez pas croire, marraine, que la fantaisie nous égare : jamais nos enfants ne furent mis plus à l'aise, jamais mieux servie leur ardeur bougillonne. Les jupes écourtées les laissent courir à leur guise. La mode n'exige plus qu'ils gercent leurs jambes nues au vent d'hiver. Voici

revenir les solides jambières et les fins bas de laines.



Plus de cols engonçant dont les agrafes torturent, — ils s'évasent en « roulés » qui dégagent la nuque, ou se cassent en revers couchés sous des brandebourgs. Plus de pèlerines ! mais de larges emmanchures où nos épaules sont libres. Plus de parapluies, surtout! Que l'eau du ciel tombe sur nos têtes !... Nous avons des imperméables à capuchons. Et des poches! nous voulons des poches.



— A moins, disent les petites filles, que vous nous donniez des sacoches à longues franges...

— « Mais le plus joli de tout, » m'explique Aliette, « c'est un bracelet-montre! » et sa cousine d'ajouter rêveusement: « J'en aurai un aussi, quand Papa sera riche... lundi peut-être? »

Persil.

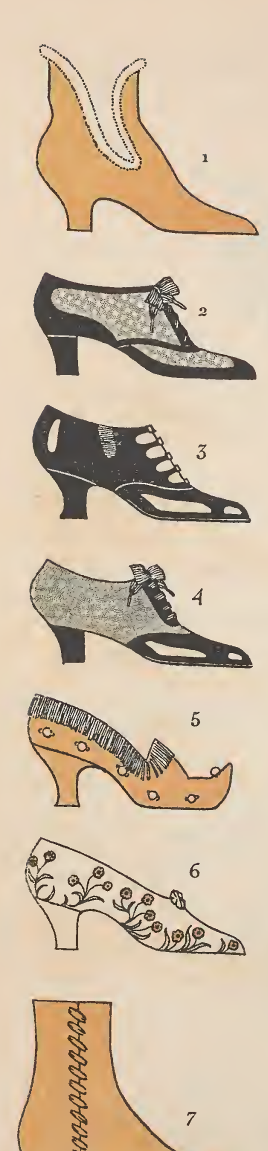


PROPOS DE BOTTES

PENSÉE : « C'est tenir le bon bout pour juger du monde que de l'envisager par le bas. »

L'usage de se chausser étant de nos jours universellement répandu, ceux d'entre nous qui y renoncent encourent notre dédain ou notre pitié, car c'est un des symptômes du dénuement. Le plus ou le moins de chaussure, pour cette raison, présenta de tout temps le signe de distinction, de démarcation des castes et le luxe dans cet engin de toilette fut souvent la préoccupation des tyrans, désireux d'en réserver la jouissance à une seule élite à l'exclusion du gros de leurs sujets.

Aujourd'hui que les édits royaux sont remplacés en plusieurs cas par l'ordre naturel des choses et que les distinctions subsistent parmi les hommes, la chaussure est demeurée l'étalon de la valeur sociale. Un nivellement pourtant s'est manifesté dans la chaussure contemporaine, imposé par l'expansion industrielle transatlantique; nous n'avons pas à nous en plaindre : en effet, nos bottiers modernes, gagnés par une émulation louable, afin de rétablir



une inégalité nécessaire se sont surpassés et ont conduit jusqu'à la perfection leur art si délicat, le variant à l'infini pour la joie des connaisseurs et l'usage des privilégiés.

La guêtre rapportée, quadrillée, beige ou blanche tendrait à l'emporter, ce me semble, sur les tiges fantaisistes, de couleur, cela est plus hivernal et donne l'impression de confort; certes, la finesse des attaches en souffre, mais le pied féminin n'y perd point en petitesse, il est d'ailleurs cambré et loin du sol grâce au talon bottier qui le surélève de plusieurs pouces.

Si nouvelles que soient les modes ici décrites, elles ne laissent point parfois de se réclamer de l'histoire; à ce propos, remarquons l'importance actuelle de la boucle sur la chaussure, c'est au règne de Louis XIII et de Louis XIV que nous le devons. Pour les élégantes en visite, le simple soulier verni à barrette ou à boucle est devenu, par une transition rétrospective heureuse, le véritable soulier du grand siècle, à bouts carrés, à patte en spatule

N₀ 1. Confortable de velours beige garni d'hermine. — N° 2. Souliers d'après-midi, pour tailleur, en chevreau gris tressé et chevreau vernis noir. — N° 3. Souliers d'après-midi, pour visites, à barettes garnies de boucles de strass. — N° 4. Souliers vernis, pour tailleur habillé, à lacets, quartiers de couleurs. — N° 5. Babouches orientales pour robe d'intérieur ou costume. — N° 6. Souliers d après-midi habillé de linon brode de fleurettes de soie. — N° 7. Bottes d'après-midi de grosse soie puce.

engagée dans la boucle d'argent. — Quoi de plus charmant que votre peton ainsi majestueusement vêtu, mais n'oubliez pas, Madame, sitôt chez vous, de vous débarrasser de cette pompe; c'est l'escarpin, quand nous allons vous voir, que nous voulons découvrir au bas de votre robe, faites qu'il soit en satin et reluise discrètement, ses talons seront à votre fantaisie ou selon l'harmonie de votre boudoir, rouges, or, argent ou mauves. — Le soir, si vous le voulez bien, vous assortirez vos souliers de brocart Louis XIII, à bouts pointus, à votre robe, à moins que vous ne préfériez dorer votre pied comme une idole,... il en est digne, ou le vêtir de Chantilly noir sur fond de satin blanc.

Loin de moi l'idée de pousser à la dépense mes jolies contemporaines, toutefois je soumettrai ceci encore à leur tentation : les souliers de Venise en cuir pyrogravé pour le spectacle ou encore, l'antique cothurne ressuscité, ayant fait peau neuve, peau mate et souple, de teinte assortie aux toilettes de ses maîtres.



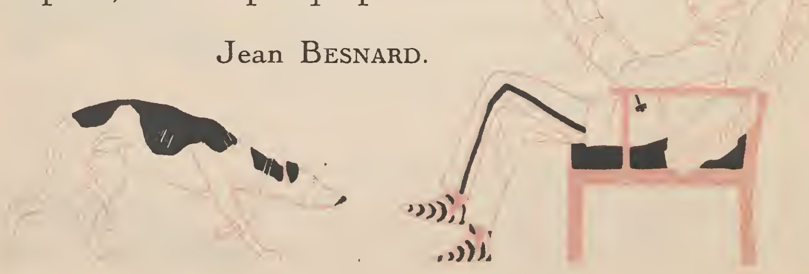
N° 8. Souliers cothurnes du soir avec boucles et talons de fantaisie. — N° 9. Souliers cothurnes d'après-midi très habillé, demi-quartiers de fantaisie. — N° 10. Souliers vernis pour l'habit. — N° 11. Escarpins de bal pour hommes. — N° 12. Mules pour hommes (pyjama). — N° 13. Bottines pour hommes, claque vernie, tige de drap gris, garants jaunes. — N° 14. Bottines vernies à boutons tige de drap ou d'antilope.

Nous autres hommes, chargés de vous conduire, Madame, partout où ces merveilles seront admirées, vous devez trouver bien terne notre chaussure, la mode ne nous laisse pas comme à vous une liberté sans limite, mais vous avez remarqué sûrement que la sobriété était notre lot très humble, celle-ci admet l'impeccabilité de la coupe et l'élégance de la ligne, et c'est sans jalousie que nous nous arrêtons là de rivaliser avec vous.

Pour la journée cependant, nous avons de commun la bottine à guêtre boutonnée ou lacée et aussi la guêtre libre sur le soulier bas, mais le soir, est-ce par délicatesse? Nous résistons à toute fantaisie, vous laissant libre ce champ-là, et réduits à l'escarpin, c'est sur ce dernier que nous avons porté notre étude; il est aujourd'hui parfait, très décolleté sur la chaussette de soie noire ou... blanche, cambré joliment sans exagération.

Chez nous, dans l'intimité de nos tapis épais, de nos livres et de nos chibouques, nous prenons une revanche, nos mules de repos sont de couleur, même, quelques-uns d'entre nous en possèdent, c'est la minorité, je dois le dire, faites de deux pattes de tigre dont on a au préalable arraché les griffes. — Mais tout cela Madame, vous ne le verrez point, ce serait presque pécher.

Jean BESNARD.





CHASSE A COURRE

JE n'ai point de bibliothèque : à quoi bon encombrer de livres une pièce que tout autre décor embellirait d'une manière plus satisfaisante pour l'imagination, et surtout quand il existe un ouvrage qui tient si bien lieu de tous les autres ? Cet ouvrage, vous l'avez deviné, c'est le *Dictionnaire* de Littré. Il est magistral. Non seulement il renferme la matière de toute notre littérature, mais il en résume encore les mérites grâce à la fantaisie romanesque de ses développements, non moins qu'à la poétique inexactitude de ses définitions.

Ah ! Monsieur, quel poète, ce M. Littré ! Songe-t-il, par exemple, à la chasse à courre ? C'est pour la situer dans l'histoire, et tantôt elle est à ses yeux un acte utile, et tantôt une fête mystérieuse pour laquelle on revêt cet « habit de chasse » qu'il définit : « un costume porté par les chasseurs qui accompagnent le roi, l'empereur, les princes, les grands seigneurs »... Eh bien, Monsieur, en réalité les piqueurs chassent pour gagner leurs gages et les maîtres pour faire

leur devoir: en sorte que ce n'est qu'un homme peu averti qui pourrait prendre au sérieux le cerf et les chiens. Vous moquez-vous, de penser que c'est en vue de mettre hallali je ne sais quel prétentieux dix cors, voire un impertinent daguet, que nous nous imposons des temps de trot et de galop répétés, en pleine forêt, sans compter deux voyages en chemin de fer? Nous avons un dessein moins futile que celui-là, grâce à Dieu. Nous chassons parce qu'il est de bon ton de demander à X..., quand on le croise dans l'allée des Poteaux : « Vous verra-t-on demain en Hallate, cher ami? », ou de confier au théâtre, à Mme de B... : « Ce pauvre prince est bien affecté, il me le disait encore tout à l'heure, *à la chasse.* » Voilà de ces propos qui vous sentent leur élégant d'une lieue. Il vous faudra donc chasser à courre, et votre femme aussi.

Là! là! ne vous effrayez point: je sais qu'à part le golf vous n'aimez point les sports, et que vous maudissez mille fois celui qui a mis à la mode, depuis peu, ces exercices fatigants. Naguère la profession de snob était assez douce; aujourd'hui, on ne gagne quelque renom mondain qu'à la sueur de son front. Mais la chasse à courre est une cérémonie, non pas un sport. Pourvu que vous y pressiez entre des bottes convenables le cheval qu'il faut, peu importera que l'on ne vous y voie pas à la queue des chiens, croyez-moi. Quant à Madame votre femme, si, par hasard, elle ne paraît à cheval qu'au rendez-vous,

et le reste du temps en voiture, personne n'y trouvera à redire, du moment qu'elle sera montée, vêtue et coiffée congrûment...

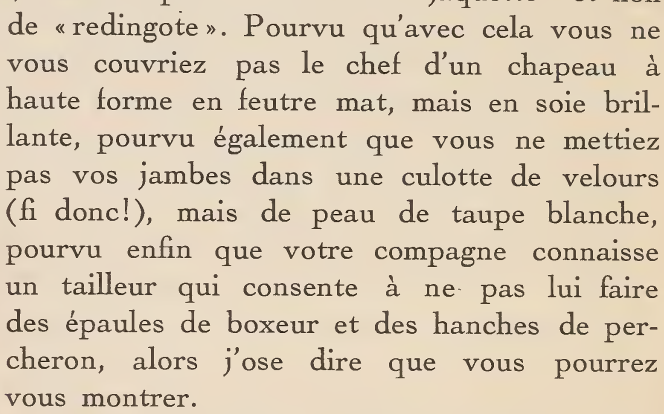
Ainsi, Monsieur, choisissez avec soin votre monture, et celle de votre charmante compagne. Vous avez évidemment meilleur genre que ces cerveaux brûlés qui suivent une chasse en galopant à tombeau ouvert, au risque de laisser croire qu'ils s'amusent. Rendez-vous donc chez le marchand qui fournit, tout faits si j'ose dire, des irlandais magnifiques et de tout repos, lesquels trottent comme des machines, galopent comme des rocking-chairs, et s'arrêtent dès qu'on leur en formule le désir. Il n'est pas plus malaisé d'acheter un cheval de chasse aux environs du Rond-Point des Champs-Elysées qu'un peloton de fil au Bon-Marché. Le prix, seul, diffère.

Mais le cheval n'est pas tout : encore faut-il l'habit. Faites-vous partie de l'équipage? avez-vous le « bouton »? Voilà qui vous dispensera de bien des perplexités : jamais un bon tailleur n'a manqué un uniforme. (Prenez le mien)... Ah! un mot pourtant : conseillez (énergiquement) à votre femme d'enfoncer solidement son lampion sur sa tête, et si elle prétend faire bouffer ses cheveux, n'hésitez pas à réclamer le divorce.

Êtes-vous « invité », au contraire? En ce cas, j'aime à penser que vous ne vous couvrirez pas d'une lugubre tunique noire, et que vous laisserez à d'autres le soin de

déshonorer la forêt par ce costume de croque-mort. Hélas! il faut avouer pourtant que l'on ne peut plus guère risquer le rouge avec décence. A cette heure, la tunique rouge ne se porte plus, sauf erreur, que dans les albums de Crafty. Les traditions se perdent; c'est triste à dire; mais qu'y puis-je?

Vous aurez donc une tunique bleu foncé, marron, voire vert bouteille, mais coupée en forme de « jaquette » et non de « redingote ». Pourvu qu'avec cela vous ne vous couvriez pas le chef d'un chapeau à haute forme en feutre mat, mais en soie brillante, pourvu également que vous ne mettiez pas vos jambes dans une culotte de velours (fi donc!), mais de peau de taupe blanche, pourvu enfin que votre compagne connaisse un tailleur qui consente à ne pas lui faire des épaules de boxeur et des hanches de percheron, alors j'ose dire que vous pourrez vous montrer.



A une condition encore, toutefois, — et je ne vous cacherai pas qu'elle est capitale, — à condition que vous ayez des mollets de coq. Rien, Monsieur, rien au monde ne saurait être plus indécent que de faire pendre le long des panneaux d'une selle anglaise des jambes pacifiques et bourgeoises. Ainsi fait, vous irez au rendez-vous causer un peu des chasses de Pau, et vous retournerez à la gare aussitôt prendre le train de Paris. C'est cela, Monsieur, qui s'appelle chasser.

Jacques BOULENGER.



LE GOUT AU THÉATRE

Aux premières scènes d'une pièce de M. Henry Bataille, on ressent comme une sourde irritation. Les caractères sont pauvrement observés, les personnages mis en présence manquent de vérité. Mais on est peu à peu séduit par la richesse de l'intuition psychologique. De conflits arbitraires, opposant des héros d'une humanité excessive ou inférieure, se dégagent de saisissantes impressions, souvent une rare beauté. Dans *les Flambeaux*, cette beauté est peut-être plus apparente encore que dans les œuvres précédentes, l'homme de métier ayant laissé la parole au poète et au penseur. Mais notre tâche n'est pas d'étudier un conflit qui prêterait à de longs développements. Qu'il nous suffise de constater que, malgré les exceptionnels mérites de chacun de ses interprètes, le drame de M. Henry Bataille n'est pas présenté avec toute la perfection souhaitable. Seule, Mme Suzanne Després répond à la sensibilité de l'auteur. Les dons dramatiques de MM. Le Bargy, Huguenet, Jean Coquelin, de Mlle Yvonne de Bray, ne sauraient



s'accorder. Ces quatre artistes sont des représentants parfaits de quatre écoles différentes et, quel que soit l'attrait de l'affiche, on serait tenté de préférer une interprétation moins éclatante, plus harmonieuse.

La mise en scène des *Flambeaux* est très soignée, d'un goût très sûr. Mais n'a-t-on pas poussé trop loin le souci de l'exactitude ? Il ne faut pas exagérer les théories dont M. Antoine fut le promoteur (et dont il a donné la juste mesure), surtout quand il s'agit de fournir un cadre au théâtre idéologique. Le détail trop minutieux, à moins qu'il ne passe aperçu, n'a pour effet que de détourner l'esprit du spectateur.

La recherche de la moindre nuance et des plus petits rapports n'a pas été étrangère à la surprise que nous a causée la représentation de *Kismet*. Ce conte oriental d'une philosophie un peu naïve ne trouve pas chez nous la faveur qu'on lui témoigne à l'étranger. Il en serait sans doute autrement si le metteur en scène s'était soucié d'offrir des images moins recherchées, mais plus frappantes, d'un ensemble plus simplement évocateur. On comprend que l'homme de goût parfait qu'est M. Lucien Guitry se soit laissé tenter par le faste et la minutie. Mais il a paru oublier qu'une pièce ne se voit pas de la scène, mais de la salle.

L'abondance, la diversité, plus qu'une excessive préoccupation des rapports, nuisent au *Faust* de M. Vedel. Le spectacle diminue l'œuvre. Les thèmes qu'enrichit l'orchestre, l'heureuse disposition décorative, les innombrables costumes de M. Desfontaines, nous ont ravis, mais que devient la pensée gœthienne? Cette adaptation est une critique, une mise au point du livret de MM. Jules Barbier et Michel Carré. En outre, on peut regretter l'indécision de M. Antoine. Le directeur de l'Odéon n'a pas su fixer ses préférences artistiques et nous a conduits de Rembrandt à Delacroix et à Bœcklin, de Schumann à Berlioz et à Florent Schmidt.

Desfontaines (Mefisto)

Après avoir critiqué le luxe déployé par MM. Hertz et Coquelin, Antoine et Lucien Guitry, on ne saurait trop louer la simplicité dont fit preuve M. Lugné-Poë. Devant de simples rideaux de fond, se déroulent les scènes du mystère de M. Paul Claudel et c'est sans le secours d'aucun artifice que nous a émus la pure poèsie de *l'Annonce faite à Marie*. Ce drame primitif et beau fait penser à la cathédrale que rêve Pierre de Craon. Ce poème est dit sans affectation, avec un souci du rythme qui ne donne jamais l'impression de la monotonie. Sachons gré à l'Œuvre qui a laissé une grande part à la suggestion. Ainsi fut procurée au spectateur la joie d'avoir ajouté de lui même à une manifestation d'art.

Joube (Faust)

René BLUM.

LA MODE ET LE BON TON



Le matin au bois. — Fi des simplicités matinales. On fait à présent, sa promenade hygiénique, de onze heures à une heure, habillée comme pour l'après-midi : vêtements de fourrures et de velours, chapeaux aigrettés, et joues *enluminées!*

Plus de voile de dentelle blanche pour dissimuler les fatigues de veilles prolongées ; on est rose et éclatante de jeunesse, les lèvres pourpres, entr'ouvertes sur des dents de neige, et, les mèches, dites folles, ennuageant les tempes et les joues, sous le minuscule chapeau posé de travers avec un petit air qu'il faut coquin. O ça absolument, nous y tenons.

La mode du déjeuner au restaurant, renouvelée des habitudes anglaises et américaines, s'est installée à Paris. Parmi tant de courses et d'essayages, deux femmes seules, peuvent à présent, luncher au Grill-Room du Ritz ou du Chatham sans que personne y trouve à redire.

De là cet entraînement à s'habiller dès le matin.

Toby-chien ou Fleur de Plumeau trotte en boule aux côtés de sa pimpante maîtresse, idéalement habillé lui aussi. S'il fait froid, il se réchauffe d'un manteau bleu, de coupe irréprochable, à grand col d'hermine; s'il fait chaud, il se vêt d'un simple nœud de ruban clair, au bas de la nuque.

Au restaurant, il prend place sur une chaise, une vraie, comme vous et moi, et l'après-midi, à l'heure des essayages, il passera, pour la centième fois, dans les bras des vendeuses et des mannequins extasiés, dont les propos inattendus, pourraient bien lui donner l'idée de continuer la série des Dialogues de Bêtes...!

Qui n'a pas son chien?

Toute femme chic a le sien. Comme le chapeau de travers, c'est indispensable.

Au théâtre. — Les femmes sont, dans la salle, aussi fardées que les comédiennes sur la scène; sérieuse faute de goût, à laquelle il est indispensable de remédier si l'on ne veut pas entendre, d'ici peu, médire du tact des Parisiennes. On aurait du reste raison, attendu que s'il est exquis d'avoir des yeux trop faits et démesurément agrandis sur un visage de jeunesse, il est burlesque et sinistre, de promener un éclat de carmin sur des joues fléchissantes et sous des yeux gonflés.

On se décollète à outrance, ce qui logiquement, est, ou merveilleusement joli, ou susceptible d'amener des nausées chez celui qui regarde. Mais, lorsqu'on a devant soi un dos bien en chair, finement traversé d'une séparation *juste comme il faut*, c'est, on doit l'avouer, le sujet de distractions fréquentes à l'endroit de la pièce qui se joue. Par malheur, les femmes ne montrent plus leur nuque! Ou du moins, elles ne la montrent plus, dégagée sous le casque audacieux des cheveux relevés. Elles l'encombrent d'une abondance de mèches amoncelées et croisées en tous sens, qui sont supportables, lorsque c'est la propre chevelure de la femme, mais bien laides, lorsque tout ce qu'on nous montre est postiche.

Dites-moi, si les deux petites nattes se croisant autour de la tête de la jolie Mme Goloubew, ne sont pas cent fois plus seyantes, dans leur mièvre enroulement, que toutes les appliques X... ou Z...? Et, ce qu'une femme peut être jolie ainsi, avec sa tête bien à elle!

Comme il faut que rien ne soit traditionnel dans nos modes d'à présent, on en arrive à supprimer presque totalement le corsage, dans le dos, tant le décolleté est osé, mais par devant, c'est autre chose... On superpose des tulles, en biais, en travers, n'importe comment, pourvu qu'ils effleurent le menton. Parions qu'avec cette toquade nouvelle, il sera bientôt nécessaire de rééditer la fameuse légende d'Abel Faivre, lorsqu'on s'adressera à une femme forte: " Le devant? c'est là où il y a la broche?" Et encore, sommes-nous sûrs qu'il y aura une broche.?

— Je vous dis cela parce que j'ai vu l'autre soir, quelques semaines avant son deuil, Mme Georges Kahn qui portait un esclavage de perles retombant dans le dos, sur deux rangées, et qu'ici encore, le convenu était en déroute. Après tout, c'était ravissant, d'autant que, de dix en dix, les perles étaient semées d'un brillant taillé en anneau, et quelle qualité d'anneau!

Les écharpes de couleurs tranchantes, barrant le buste comme un grand cordon étranger, ont cessé de vivre; on leur préfère le tulle blanc vaporeux, seyant, et qui, ne riez pas, tient si chaud! Il retombe et enveloppe à demi le bras, que tant de femmes montrent avec toute la pureté de sa ligne, libre de la gaine de Suède.

La main n'a que deux ou trois bagues, mais faites de gemmes rares et volumineuses, auxquelles riposte l'émail impertinent des ongles. Et tout cela est si joli, lorsqu'une femme accomplit le double mouvement des bras, pour porter la lorgnette à ses yeux; c'est si savant et si provocant à la fois.

Le bouquet de fleurs naturelles au corsage, a été remplacé depuis peu par une fleur géante, en velours de couleur vive, qui serait ravissante vue sur une seule femme, mais qui lasse nos yeux, quand nous la voyons sur toutes les femmes... c'est trop. Croyez-moi, reportez des fleurs fraîches, toutes les fleurs, suivant le jour et votre fantaisie : c'est le cas de faire de l'imprévu comme la demoiselle aux formes idéales, flirteuse à l'excès, qui se montra, certain soir mémorable, le corsage... fleuri de deux colombes se béquetant. " Toujours des fleurs, c'est monotone, dit-elle à un danseur qui s'extasiait sur son idée, j'ai voulu changer et voilà. "

Changeons aussi, en nous chaussant de Chantilly sur transparent de drap d'or ou de satin blanc, même au fond d'une baignoire ; en conservant presque tout le temps de la représentation, un manteau somptueux, tel que nous les réservions pour les sorties de l'Opéra, dans le temps. Changeons, en emportant notre lorgnette dans un petit sac de marocain blanc, chiffré de diamants, et non plus au fond d'un grand sac.

Changeons, en mangeant force bonbons glacés, en quittant notre loge ou notre fauteuil, pendant l'entr'acte, afin d'aller faire " causette " dans la loge à côté ou en face, et, lorsque nous attendrons la voiture, sur la porte du théâtre, n'oublions jamais ce que Napoléon disait à son armée d'Égypte... Au lieu de quarante siècles, changeons encore, et songeons que quarante têtes nous contemplent, voilà tout!

Le Bon Ton.



Robe et coiffure du soir

Modèle Zimmerman

POUR LES SPORTS D'HIVER



Costume en laine Shetland rayée de soie. La toque et le cache-nez sont de feutre et de laine assortie.

Modèle James et Cᵒ,
Champs-Élysées.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. *Ce manteau de théâtre en velours frappé et rebrodé est garni de zibeline et fermé d'une seule grande agrafe.*

⚜

Pl. II. *La matinée en crêpe de Chine est garnie de fleurs de laine; ainsi que le casaquin de drap fin serti de cygne.*

⚜

Pl. III. *Tenue d'équipage en drap jaune Condé avec les velours amarante. — De gauche à droite : Tailleur de velours à brandebourgs garni d'Opossum. — Grande houppelande en Kasey doublé de Tartan. — Jaquette anglaise courte de drap rouge sur un gilet de fantaisie; culotte de peau blanche. — Amazone à redingote en « côte de cheval »; sur le bras, le carrick à trois pèlerines.*

⚜

Pl. IV. *Robe de dîner de Doucet en moire rebrodée de bouquets de fleurs bleu et or; la jupe est relevée d'un chou de mousseline. Une ceinture de mousseline se termine par un gland d'or.*

⚜

Pl. V. *Robe du soir de Paquin, en mousseline de soie Saturne avec une draperie de Bengaline brodée et filigranée d'or.*

⚜

Pl. VI. *Tailleur de Paul Poiret en drap vert sourd garni de lisérés vert Véronèse, de ganse de velours noir et de boutons d'acier brillant. La jaquette est froncée à la taille par un roulotté de velours formant martingale. Le col est de loutre.*

⚜

Pl. VII. *Le manteau de Redfern est en velours moiré garni de renard noir. La robe en charmeuse ourlée de renard blanc est fermée par une large ceinture Japonaise en satin.*

⚜

Pl. VIII. — *Cette robe du soir de Worth comporte un fourreau drapé de damas Persan lamé d'or et d'argent. Le corsage est une résille de perles, les manches deux ailes de mousseline taupe.*

⚜

Pl. IX. *Tailleur de Cheruit en ratine avec effet de double jupe. La jaquette garnie de zibeline est un petit habit fort court fermant seulement à la taille et au cou.*

⚜

Pl. X. — *L'un des tailleurs de Dœuillet est de serge, fort simple, et a les poches placées à la taille qui est haute; l'autre en crépon de laine a une jaquette longue à grandes basques.*

⚜ ⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



LA COMÉDIE EST TERMINÉE

Manteau pour le théâtre



AVANT LE LAISSER-COURRE



SOYEZ DISCRET !

Robe du soir de Doucet



PÉNÉLOPE

Robe d'intérieur



LE MIROIR ANCIEN

Robe du soir de Paquin



Georges Lepape 13

L'EMBARRAS DU CHOIX

Costume tailleur de Paul Poiret



BLANC ET NOIR

Robe et manteau de théâtre de Redfern



LA COQUETTE SURPRISE

Robe du soir de Worth





MA VOITURE !

Robe de ville de Cheruit



LES PREMIERS SOUPÇONS

Costumes trotteurs de Dœuillet



LA
1re MARQUE
DU MONDE
JUMELLES
FLAMMARION
A PRISMES
construites sous le Patronage
DE L'ILLUSTRE ASTRONOME
Dépôt de la Fabrique :
Maison FISCHER
12, Boulevard des Capucines PARIS



Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg-Saint-Antoine, PARIS



LETTRE A UNE PROVINCIALE

Paris, Janvier 1913



N'EST-CE pas, chère Agathe, vous connaissez Elsa? Voyons, souvenez-vous d'elle! Sa corpulence, ses solides corsets, ses pieds de coureur et son grand rire. Vous savez qu'Elsa a décidé "qu'on était sur terre pour s'amuser" et qu'elle s'applique à ce sport difficile avec une conscience éperdue. Elsa est à l'affût de tous les plaisirs; elle les guette et ruse pour les saisir comme une grosse araignée fait pour les mouches (ou contre les mouches), au milieu de sa toile. Le pauvre plaisir n'en mène pas large, une fois qu'il est la proie de cette inexorable! Où ne l'a-t-elle pas conduit, ce dieu capricieux et fragile, étroitement ligotté, et si triste qu'il semblait porter son propre deuil! Parfois, j'ai du suivre Elsa et sa victime. Et d'autres, avec moi, assistaient à ces funèbres réjouissances. Lorsque nous n'en pouvions plus, succombant à la fatigue et à l'ennui, le cœur et les yeux remplis d'un morne désespoir, Elsa, au moment où nous prenions congé d'elle, nous réservait son plus frais, son plus courageux sourire, nous menaçant par ces paroles : « à

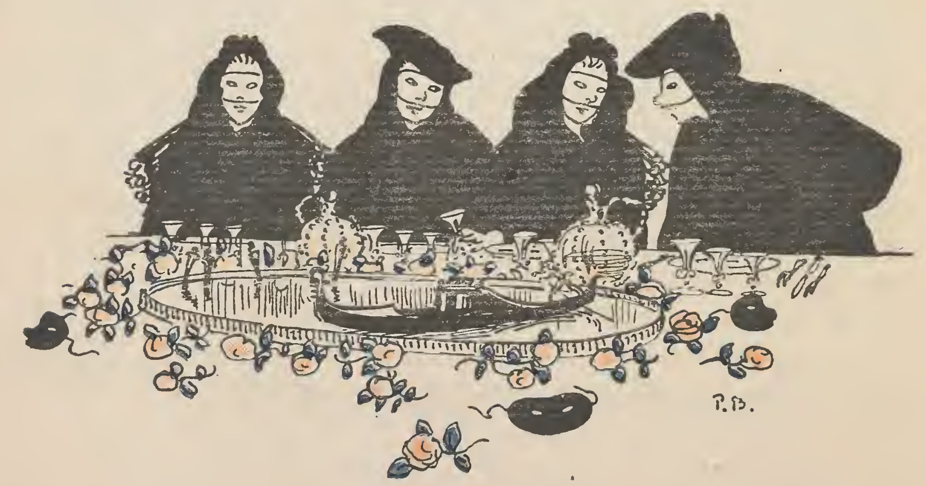


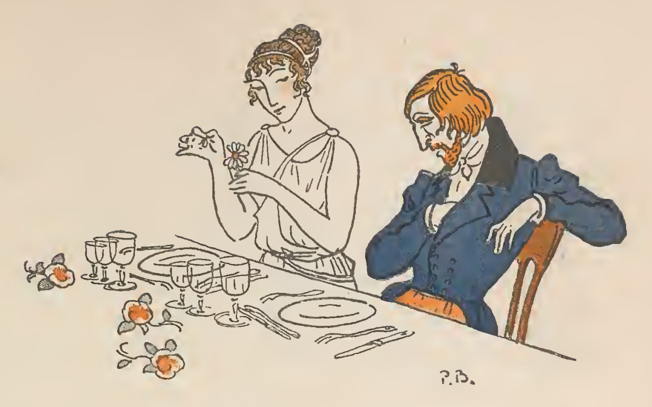


bientôt ! Nous nous amuserons plus encore qu'aujourd'hui ! »

Or, j'ai rencontré Elsa, récemment. Je n'ai pas pu ne pas la rencontrer. C'était dans une petite salle d'exposition où j'admirais, sans savoir qu'Elsa était derrière moi, la vitrine qui contenait les verreries vénitiennes que compose mon ami Henri Farge. Me retournant, nous nous trouvâmes, elle et moi, face à face. Aussitôt elle exprima flatteusement la joie qu'elle éprouvait à me rencontrer, et ajouta : « Ah ! mon ami, vous-qui-faites-des-vers, vous devriez bien me trouver des idées : j'organise une série de dîners de têtes, le mois prochain ! » Et, pour qu'Elsa voulut bien me rendre ma liberté, j'ai promis de lui trouver des idées pour son dîner de têtes !

Malgré les apparences, rien de plus difficile. De guerre lasse, j'allais écrire à Elsa pour m'excuser, lorsqu'elle m'a fait parvenir une petite liste de projets et d'idées, me demandant de choisir parmi ceux-ci et celles-là les plus ingénieux et les plus pittoresques.





Choisissez avec moi, s'il vous plaît, bienfaisante Agathe!

Le papier d'Elsa commence ainsi : « assez de dix-huitième siècle et de moyen-âge ! » Ainsi, ni coiffures à la Belle-Poule, ni hennins effilés sur la tête des dames, et point de perruques à marteaux dont la poudre tombe tristement sur les épaules des "Cavaliers". Elsa ne veut pas non plus voir ses convives déguisés en légumes, en fruits ou en fleurs. Elle trouve cela rebattu. Un chou galant ne se penchera donc pas vers la plus rougissante carotte, et le poireau chevelu ne risquera pas de se noyer dans les mobiles regards du bouillon. Notre Elsa aimerait assez, il me semble, le dîner blanc et noir, ou le dîner blanc, tout blanc. Faut-il l'encourager? Grands dieux ! Quel embarras ! Entre nous, le dîner de Têtes, je ne l'aime guère : l'habit noir et la robe moderne sont si moroses, sous le masque suranné ou comique et sous la coiffure d'autrefois ! On devrait bien lancer le dîner de bustes. Il est vrai que, l'après-dînée, alors, serait ridicule extrêmement. On a aussi offert à Elsa un dîner chez dame Tartine, un dîner d'animaux, un dîner de jouets, un dîner d'oiseaux. Que sais-je encore? Hélas !



Je crois que je vais l'encourager, sans nulle conviction, à donner le dîner suivant. L'idée ne vient pas de moi, je vous jure, mais elle serait l'occasion,

peut-être, de divertissements imprévus, un peu subtils, il est vrai, pour se prolonger pendant tout un repas.

Chaque convive serait dans l'obligation de se faire la tête d'un célèbre amoureux ou d'une amoureuse célèbre. Puis les couples prendraient place au hasard autour de la table, de telle sorte que Chloë s'assoirait peut-être à côté de Musset et George Sand près de Daphnis... Mais, en l'énonçant ici, je vois combien un pareil jeu serait vain et misérable. Ah! préférons, préférons, Agathe, les bals costumés aux dîners de têtes! Ne serait-ce pas beau, dans un grand décor composé spécialement, de réunir vingt personnages de Véronèse, accompagnés de singes, de chiens et de musiciens; ou encore, sous les arbres d'une tapisserie mélancolique, quelques bergers et quelques bergères, ayant, depuis Watteau, le cœur à la fois souriant et désabusé. Je vois aussi, de la sorte, le dîner Guardi, le dîner Devéria, ou, dans l'intimité absolue, le dîner Giorgione, plein de secrets et de voluptés. Mais, alors, Agathe, exilons Elsa d'une pareille fête; laissons la organiser, d'après Goya, un brouet de sorcières, et venez honorer Giorgione avec moi, dans le luxueux silence d'une nuit de Carnaval, nuit chimérique, où le mystère et la protection du masque vous autoriseront, ô mon Amie, à porter votre plus beau costume, votre costume divin!

Jean-Louis VAUDOYER.



LE CARNAVAL A L'ITALIENNE

Les charmants personnages de la Comédie Italienne sont loin de nous. On ne les connaît plus. Quelques littérateurs amis de la douce poussière leur consacrent encore des sonnets et des plaquettes sur papier spécial, mais le public tient Arlequin en piteuse estime et les élégants ne se soucieraient plus de paraître dans un costume trop usagé à leur gré et que partout a galvaudé le vulgaire.

Depuis qu'il n'y a plus de cour et que l'aristocratie est un milieu, — encore sélectionné, certes, — composé d'éléments recrutés avec un éclectisme jadis moins dispersé, un bal costumé n'a plus les mobiles d'autrefois.

La société n'était pas, cette sorte de cinéma où de nouvelles figures passent sans répit, où des individus, hier inconnus, sont appelés à se faire une place et saisissent tous les prétextes offerts. Un bal est un moyen comme un autre, il faut paraître à tout prix, surpasser en luxe, sinon en goût, les rivaux et rivales, faire parler de soi, et — même en s'y ennuyant affreusement, — s'en servir pour asseoir son crédit. Dans une société restreinte, hiérarchique,

adminis trée selon des rites immuables et dont cha que membre était à sa place, un bal costu mé devenait une récréation. La pompe, les ornements, les habits parés, surchargés, faisaient partie de l'ordinaire de la vie, et l'on était bien aise d'en changer pour un soir et de pouvoir, à l'abri du masque, en simple veste de soie, en collant de tricot, en petit panier et petit collet, se livrer aux fantaisies que le caprice, l'heure et l'humeur suscitaient. On se travestissait et se costumait, non pour paraître plus qu'on était — à quoi bon! — mais se libérer, au contraire, pendant quelques heures, de tout ce qu'on n'était que trop!

Les personnages de la Comédie Italienne, n'évoquaient que le souci de se divertir. Ils symbolisent l'extravagance considérée comme chose naturelle, la fantaisie, la poésie, les passe-temps inutiles et charmants de l'amour, les jeux de la jalousie, les babillages d'une cour puérile. On se prend, on se quitte, on s'oublie; les mots *toujours, éternellement*, ne veulent rien dire. On se rit des honneurs, du savoir et de l'argent. Charmante école! Que ne sommes-nous encore à l'âge où, pour sortir de soi-même,

on ne songeait pas à devenir prince ou rajah, mais où l'on empruntait la batte d'Arlequin, la farine de Pierrot, la bosse de Pulcinella, pour n'être, toute une nuit, rien autre chose *qu'un homme qui veut s'amuser.*

Le domino vénitien, le masque, qui songe encore à s'en affubler : le domino, qui dissimule pareillement les formes de la coquette la plus svelte et du barbon le plus lourd ; le masque, qui permet de tout dire et de tout entendre, qui donne au laid l'enchanteresse illusion de la beauté, au timide, la possibilité d'avoir enfin de l'assurance, à la femme mûre l'impression d'être aigrelette et à la novice le sentiment qu'elle va paraître délurée !

... En se travestissant nos élégants pensent à évoquer fidèlement un personnage d'autrefois ; ils ont été scrupuleux jusque dans les plus inutiles minuties. Ils sont arrivés ainsi à rendre le carnaval ennuyeux, le carnaval dont le mot seul évoquait les rondes et les arabesques les plus gaies, un peu de folie régnant parmi les civilisés, le droit pour celui qui jouit des agréments de la jeunesse, des bienfaits de la vie, d'en jouir sans tenir plus

A.E.M.





compte de ce qu'il est, que de ce que les autres sont. Le rayon de lune éclairant les plis de satin d'une longue traîne qui glisse, les accords des instruments qui font danser les couples, la flamme inquiète des cires, que le courant d'air a chargées d'une collerette épaisse et d'un jabot, la détonation des bouchons arrachés au goulot des bouteilles de Champagne; les grelots de la fête faisaient couler du vif argent dans les veines, rendaient preste le rhumatisant, prodigue l'avare, amoureux l'insensible, volage le casanier, imprudent le modéré, vantard le modeste, bavard l'hermétique et licencieux le timoré.

Nous sommes devenus gourmés, prétentieux, orgueilleux, cupides. Le carnaval n'est même plus l'ombre de lui-même. Il n'est plus... Si je devais donner une fête, au lieu d'aller emprunter aux Orientaux leurs pierreries, au passé ses spectres, j'ouvrirais toutes grandes mes portes à Zerbinette, à Colombine et Arlequin; — puis sans grenadiers, sans Henri III, sans Montespans, sans Agnès Sorel, sans rajahs, sans Chinois, sans éléphants, ni trônes, ni pharaons ressuscités, ni mousquetaires, je donnerais une fête, qui serait peut-être vraiment gaie, — enfin !...

Albert FLAMENT.

LA VISITE IMPRÉVUE

COMME il passait devant la porte ouverte de mon jardin, il s'arrêta. Le vieux cheval qu'il tenait par la bride en fit de même et l'antique carriole oscilla sur ses roues branlantes... Je n'étais guère étonné; on voit tant



d'étranges véhicules et de si singulières gens sur cette route qui longe la Brenta! Venise n'est pas loin et Venise attire bien des étrangers. Celui-là était un bizarre bonhomme, long et maigre, et il ressemblait à un pantin démantibulé. D'où venait-il? Sans doute il était las, car il jetait un regard d'envie sur mon jardin, sur ses belles perspectives, au fond desquelles se dressait ma villa avec son portique à colonnes, sa façade peinte



et ses cheminées en hottes, à la vénitienne. Le pauvre diable, il aurait bien voulu se reposer sous mes ombrages, et son cheval était certainement du même avis!

J'allais appeler pour que l'on donnât à l'homme une fiasque de vin et au cheval une botte de foin, quand l'inconnu me salua familièrement. Puis, il éclata de rire et me cria :

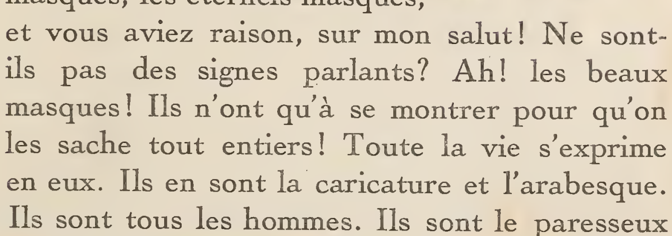
— Eh quoi, signore Ascanio, vous ne me reconnaissez donc point? Il est vrai qu'il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus. A cette époque, vous étiez jeune et moi aussi. Vous ne vous souvenez pas de moi, et cependant j'étais moucheur de chandelles au théâtre San Samuele que vous fréquentiez assidûment. Vous étiez fou de théâtre. Vous siffliez ou vous applaudissiez à outrance, et le tragique et le comique, et le chant et la musique! Vous



étiez héroïque avec le héros, misérable avec la victime, et toujours du parti de l'amoureux. Je vous vois encore, signore Ascanio, sous le tricorne et la baüta, vous démenant comme un démon!

Il rit de nouveau et continua :

— Mais ce que vous préfériez à tout, en bon Vénitien, c'étaient les masques, les chers masques, les éternels masques,

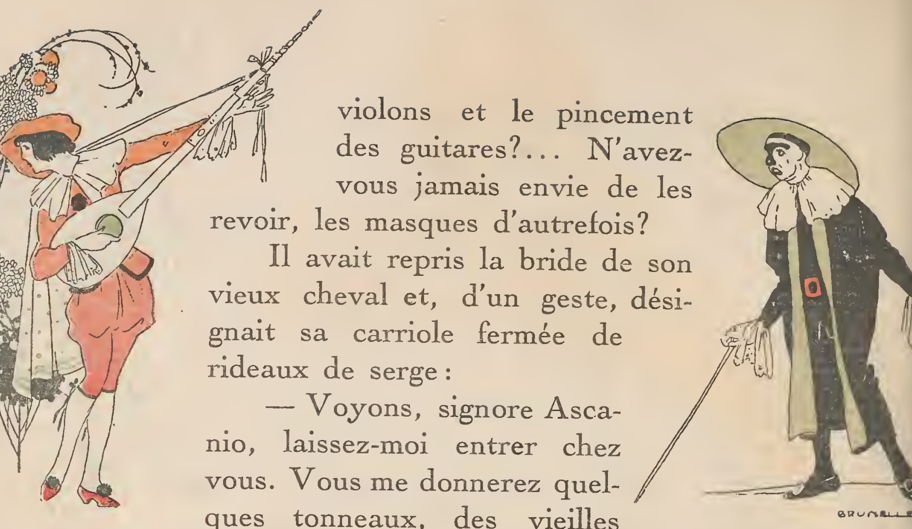


et vous aviez raison, sur mon salut! Ne sont-ils pas des signes parlants? Ah! les beaux masques! Ils n'ont qu'à se montrer pour qu'on les sache tout entiers! Toute la vie s'exprime en eux. Ils en sont la caricature et l'arabesque. Ils sont tous les hommes. Ils sont le paresseux et le gourmand, le lâche et l'orgueilleux, le fanfaron et le rusé. Ils sont Brighella, Pantalon, Truffaldin ou Tartaglia. Et ils sont aussi la jeunesse et l'amour, Mezzettin et Colombine, et le blanc visage de Pierrot vaut le noir museau d'Arlequin!

Il s'était rapproché de la grille et me parlait à travers les barreaux :

— Allons, soyez franc, ne les regrettez-vous pas quelquefois, les beaux masques de la Comédie? Ah! je sais bien que vous êtes un sage et que vous vivez maintenant à l'écart du monde. Vous avez fermé votre porte aux passants de la route, mais, quand vous vous promenez dans vos bosquets n'entendez-vous jamais dans l'écho le flonflon des





violons et le pincement des guitares?... N'avez-vous jamais envie de les revoir, les masques d'autrefois?

Il avait repris la bride de son vieux cheval et, d'un geste, désignait sa carriole fermée de rideaux de serge :

— Voyons, signore Ascanio, laissez-moi entrer chez vous. Vous me donnerez quelques tonneaux, des vieilles planches et quelques bouts de chandelles et je vous montrerai Pantalon et Brighella, Truffaldin et Tartaglia, et Arlequin! Tenez, l'occasion est bonne, profitez-en, je les ai là, dans ma voiture, non pas comme vous les admiriez jadis, mais réduits à la mesure du souvenir, minuscules et rapetissés. Ah! seigneur Ascanio, les laisserez-vous donc partir, sans leur dire un dernier adieu!

Il avait tiré le rideau et tous les beaux masques étaient bien là, pendus à une tringle. Ils s'alignaient, côte à côte, en leurs costumes funambulesques, mais leurs attitudes étaient si tristes, si disloquées, si piteuses, leurs pauvres mines de pantins étaient si lugubres que je me sentis envie de pleurer et que je fis signe au montreur de marionnettes de passer son chemin en lui lançant un sequin d'or qu'il ramassa avec un rire ironique. Et comme il se baissait, je vis, à son dos, sous la souquenille en loques, le moignon de deux grandes ailes déplumées.

Henri de RÉGNIER.



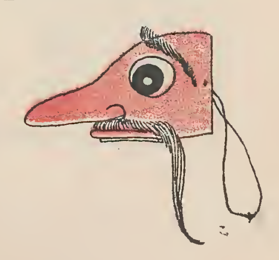
LE LOUP
LE MASQUE ET LE DOMINO

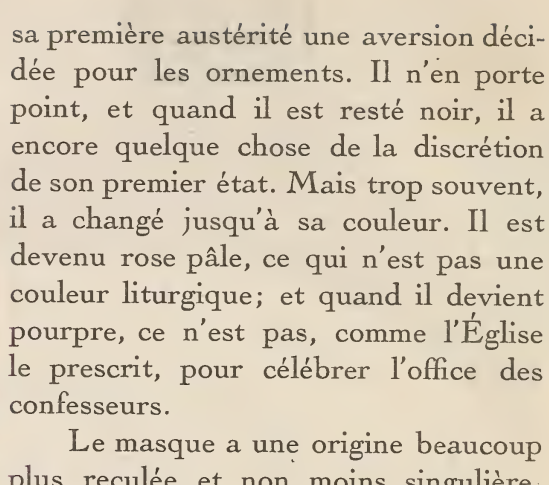
PARURE de bal masqué, sauf conduit de carnaval, le loup et le domino gardent l'incognito de celles qui ne se risqueraient pas à visage découvert. A leur abri, on ose parler et répondre, on intrigue, on jouit du plaisir d'être une mystérieuse inconnue. Manteau de satin, masque de velours noir, livrée de l'amour timide et hardi, comment en êtes vous venus à jouer un tel rôle?

Pour le domino l'aventure est surprenante. Car le domino, à l'origine, est un manteau ecclésiastique, que dis-je? un vêtement de chœur. Il se portait l'hiver pour garder du froid qui tombe des hautes voûtes. Et il s'est changé par la suite des temps en deux formes bien distinctes : le camail qui est resté ecclésiastique, et le domino qui s'est un peu laïcisé. Il



n'est que les gens pieux pour devenir badins. Le domino n'est entré dans le monde que pour aller au bal. Il a gardé de





sa première austérité une aversion décidée pour les ornements. Il n'en porte point, et quand il est resté noir, il a encore quelque chose de la discrétion de son premier état. Mais trop souvent, il a changé jusqu'à sa couleur. Il est devenu rose pâle, ce qui n'est pas une couleur liturgique; et quand il devient pourpre, ce n'est pas, comme l'Église le prescrit, pour célébrer l'office des confesseurs.

Le masque a une origine beaucoup plus reculée et non moins singulière. Il est aussi ancien que le monde. Mais chez les primitifs, il n'a pas pour dessein de cacher la personnalité. Pour des sauvages qui vont nus, il est bien superflu de dérober les traits du visage. Et pourtant, dans tous les musées ethnographiques, on voit de ces masques océaniens, où les yeux, figurés par des blancs coquillages ont une vigueur sinistre dans un teint coloré. Si l'on se déguise ainsi c'est pour se rendre plus terrible.

Ainsi ce visage de carton que les enfants mettent au carnaval nous vient de l'antiquité, et son caractère rituel n'est pas douteux. Mais en traversant la suite des âges, il a un peu changé de destination. Car s'il épouvantait les esprits, il avait aussi le mérite de dissimuler les traits, et de préserver le



teint. C'est pour ces deux raisons que non seulement il a survécu, mais qu'il est, à certaines époques, entré dans l'usage de la vie courante.

En France, il semble qu'il soit venu d'Italie, ramené par les vainqueurs de Fornoue et d'Agnadel. Les guerres ont des conséquences auxquelles les conquérants ne songent point. Nous n'avons conquis ni le Milanais, ni les Deux-Siciles, mais nous avons rapporté l'habitude de porter le masque. Et cette habitude a duré chez nous quand elle avait déjà cessé dans la péninsule. Montaigne à Rome s'étonnait de ne plus le voir aux Italiennes quand toutes les Françaises le portaient. Vers 1590, Brantôme constate qu'il est en usage chez nous depuis un siècle. Comme il servait à la fois la coquetterie et l'esprit d'intrigue, on ne sortit plus que masqué. Les contemporains de Henri III ne se montraient pas autrement; et ils tenaient le masque par un fil d'archal passé entre les dents. Les pouvoirs publics s'alarmèrent et l'interdirent, du moins aux roturiers. Mais la mode se moque des édits, et ne meurt que de sa belle mort. Celle-là arriva sous Louis XIII.



Le loup est proprement le masque vénitien. Il se portait avec barbes de dentelles en haut et en bas. Il a persisté à

Venise dans tout le XVIIIe siècle, pour une raison fort simple. Il était la parure obligée du carnaval, et le carnaval, dans cette heureuse cité, durait six mois de l'année. Les praticiens allaient masqués au Conseil, le nonce du pape, sous le masque, était arrêté par un homme qui lui demandait à genoux sa bénédiction. Le *Sior maschera* entrait partout, et cet heureux incognito servait même aux diplomates. J.-J. Rousseau, secrétaire de l'ambassadeur de Venise, pénétrait masqué chez Giustiniani pour lui réclamer un chanteur de l'Opéra. En France, le masque ne dura guère qu'au théâtre.

Les Droits de l'homme et du citoyen parurent incompatibles avec la mascarade; mais sitôt la tragédie révolutionnaire terminée, la mode revint de se couvrir le visage pour se divertir. C'est en 1799 que pour la première fois des masques furent fabriqués à Paris.

Nous sommes devenus sérieux. Le faux-nez est abandonné au peuple et aux enfants. Le loup et le domino ont à peu près disparu avec les bals masqués. Nous n'essayons plus d'inspirer de la terreur aux esprits, nous renonçons aux vêtements ecclésiastiques pour aller au bal. Nous sommes de très vieilles gens. Nous savons que notre figure même est un masque, et qui suffit à nous importuner.

Henry BIDOU.





LES MÉTAMORPHOSES DU PETIT CHAPERON ROUGE

Dans la source des fées est venu se mirer Le Petit Chaperon Rouge.

On a raconté bien des histoires, et, naturellement, bien des histoires fausses, sur le compte du Petit Chaperon Rouge.

La vérité c'est qu'il n'y a jamais eu de loup. La vérité, c'est que Le Petit Chaperon Rouge partit, un beau matin, avec un marmiton de son père, pâtissier, comme chacun sait, dans la plaine de Montrouge. Pour les voisins, le boucher, la mercière, et plus particulièrement pour l'épicier de Montrouge, cette mauvaise langue, on tenta d'accréditer la légende du loup, et de la mère grand. Infortunée mère grand!... En vérité, je vous le répète, c'est qu'en effet le marmiton, jeune gredin, graine d'apache, assassina la grand'mère, afin de lui prendre son argent, et de s'enfuir, avec cet argent et Le Petit Chaperon Rouge, vers les Amériques...

Mais Le Petit Chaperon Rouge, après ce coup, à jamais dégoûtée du marmiton refusa de partir vers les Amériques. Le marmiton assassin lui faisait horreur, et elle le laissa partir seul, — d'abord parce qu'il lui faisait horreur, ainsi que j'ai dit et qu'il se comprend de reste, — et puis aussi, il faut bien le dire, et cela se comprend également, parce qu'elle avait rencontré dans la forêt le Fils du Roi.

Car les fils de Roi chassent toujours dans la forêt à point nommé pour que les jolies filles les rencontrent. Et le Fils du Roi avait invité tout de suite Le Petit Chaperon Rouge à venir le retrouver dans le palais du Roi son père.

Mais Le Petit Chaperon Rouge a songé que le pâtissier de Montrouge avait dû donner son signalement à la police du palais, et que la police du palais, si aveugle et distraite fût-elle, ne pourrait manquer de reconnaître son ajustement notoire et singulièrement son petit chaperon rouge. Est-ce que déjà les grenouilles de la source des fées ne sont pas accourues aussitôt, coassant :

— Tiens, tiens, voilà Le Petit Chaperon Rouge!..

Car on sait que le rouge attire les grenouilles.

Et, dans la source, mirant son image, Le Petit Chaperon Rouge enviait les chapeaux des fleurs penchées près d'elle, les chapeaux aux mille couleurs, au lieu du rouge insolent et si malencontreusement révélateur de son chaperon.

Une noisette tomba :

— Chaperon, Petit Chaperon, tu seras donc cette noisette!..

Mais, dans le bois, Le Petit Chaperon Rouge pensa que le Marmiton était encore là, le Marmiton grand croqueur de noisettes...

— Chaperon, veux-tu être cet épi de blé?

Mais Le Petit Chaperon Rouge avait une chevelure noire, dont elle était très fière, et que pour rien au monde elle n'eût consenti à laisser teindre; et comment, avec des cheveux noirs participer aux moissons blondes?

Sans compter qu'avec le blé se fait la farine, et les galettes avec la farine, et ce n'eût pas été la peine, pour y revenir farine, que Le Chaperon Rouge se donnât tant de mal à éviter la patisserie de Montrouge...

— Chaperon, Chaperon, tu seras la Fleur des Pois!

Çà, c'était assez flatteur; être la Fleur des Pois, c'est un compliment; et qui donc, sinon la Fleur des Pois, le Fils du Roi épouserait-il?...

— Mais déjà la guêpe jalouse s'est précipitée sur la Fleur des Pois et la pique affreusement:

— Qui me délivrera de cette piqûre?

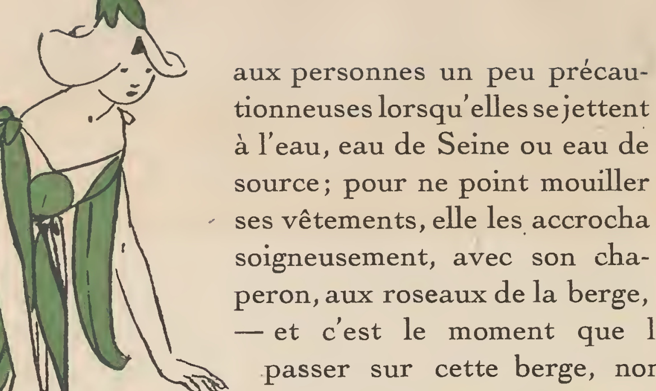
— Moi, dit la Flamme, que l'on emploie communément pour détruire les nids de guêpes.

Seulement, il n'est pas beaucoup plus agréable d'être la proie des flammes que des guêpes:

— Qui me délivrera de cette brûlure?

— Moi, dit, cette fois, la Source elle-même.

Seulement, il arriva au Chaperon Rouge ce qui arrive




aux personnes un peu précautionneuses lorsqu'elles se jettent à l'eau, eau de Seine ou eau de source; pour ne point mouiller ses vêtements, elle les accrocha soigneusement, avec son chaperon, aux roseaux de la berge, — et c'est le moment que le Roi vint à passer sur cette berge, non plus le fils du Roi, mais, le Roi son père.

Le Roi ne put donc savoir qu'elle avait un chaperon rouge, puisqu'elle était nue.

Mais parce qu'il l'avait vue nue, et qu'il avait des principes, ce bon Roi estima que c'était lui-même, et non pas son fils qui devait épouser, — et il l'épousa en effet, — Le Petit Chaperon Rouge.

FRANC-NOHAIN.





MASCARADES



LES déguisements à mon avis sont de trois sortes, — les déguisements utilitaires, les déguisements historiques auxquels je joins les ethnographiques ; et les autres.

Les premiers n'ont que faire ici dans le Bon Ton, j'entends les travestis revêtus selon les âges par les malfaiteurs dans le but de tromper sur leur qualité, à commencer par le démon et son habit de serpent. Les historiques, les voici : — Tandis que tourbillonnent sur un air de boston mousquetaires et suissesses, bohémiens et bretonnes aux costumes authentiques, François premier, la jambe avantageuse conte comme il sait faire, fleurette à une belle ; — il est bien près d'avoir conquis le cœur de la Pompadour car c'est elle ; on le connaît à sa coiffure poudrée, aux guirlandes de roses "mousse" rampant sur son corsage à taille interminable ; son bras que prolonge l'éventail peint en miniature embrasse négligemment le col de cygne de la causeuse Empire et notre hôtesse s'écrie : "Quel charmant tableau". Et je lui crierais moi, s'il existait des termes galants pour



contredire en ville : "Non Madame, ce n'est pas un joli tableau". Mais ici, sur un terrain plus neutre, je lui dirai ce que j'ai au cœur : "Comment avez-vous pu tomber, Madame dans cette erreur de donner en 1913 un bal où se heurtent d'aussi choquants contrastes. Vous avez, je n'en disconviens pas, satisfait à certains désirs secrets de vos convives en leur donnant occasion d'incarner pour une heure une figure enviable ; peut-être aurez-vous même marié le roi galant du seizième à la royale et Louis XV concubine, ce dont on ne saurait à la lettre vous blâmer, mais ce faisant, vous avez péché contre le goût pur et, ce qui est plus grave, contre la mode. N'eut-il pas été bien plus glorieux de réconcilier Scharriar avec Schéhérazade ou de rapprocher Aladin de Badroulboudour ? — Pourquoi cela ? dites-vous ? Madame ! — une semblable question !! ignorez vous donc les tentatives récentes des croisés de la mode ? partis là-bas, en Perse et en Alger, non pour convertir cette fois mais pour être convertis. — A l'Islamisme ? — il n'en est pas question, mais





aux modes bigarrées, aux turbans, aux aigrettes et aux bouffantes culottes; c'est être mécréant à la façon nouvelle que de l'avoir méconnu.

Mais à ce propos, puisque vous semblez ignorer Madame tout cela, à moi de ne pas vous mal initier à ce qui se doit faire et vous induire en erreur. Vous saurez donc que nos croisés n'ont pas rempli cette année la mission orientale que l'on attendait d'eux, pareils à certains de leurs pieux devanciers détournés de leur but par d'imprévues délices, ils se sont arrêtés en chemin; leurs vaisseaux ont mouillé dans les eaux de Venise, leurs ancres ont grippé le fond de la lagune. Nouveau Villehardouin j'ai couché par écrit dans ma chronique leurs travaux.

Permettez-moi, puisque j'ai commencé, de vous garder Madame pour interlocuteur, je ne vous accablerai plus, j'en fais le serment, de mes reproches. — Ainsi donc, votre prochain bal sera plus chrétien qu'il n'eut été l'an passé, quoique plus masqué; le masque en effet y aura la plus large place, mais, ô subtilité, je me fais scrupule ici de décrire et de préconiser les habits véni-



tiens qui d'abord viennent à toutes les mémoires. Certes, nous serons reconnaissants de voir à ce bal Arlequin, Pulcinella et la Signora Lucretia, Fracasse, Fritello et tant d'autres de la Comédie, mais, c'est l'Esprit même de Venise qu'il me plairait de voir régner ici, avec le masque rendu à sa mission primitive : favoriser l'incognito. — Ceci est le point important, mais qui voudra se résoudre à ne point être reconnu, à passer peut-être, horreur !... pour un autre ? les vénitiens pourtant le faisaient, il vous faudra donc en passer par là. Ils en avaient une grande coutume, j'en conviens, eux dont le simple habit de promenade était pour le moins un domino. Sans pousser aussi loin qu'eux l'horreur de se montrer tel qu'on est, ayons confiance en leur don périmé d'invention pour se travestir. Ils ne fuyaient pas, certes, les costumes consacrés aux allégories traditionnelles, mais choisissaient parmi eux ceux qui répondaient à leur caractère ; un Gille au cœur tendre ne se mettait point en polichinelle. En conséquence, mais je crains d'encombrer de mêmes masques tout le Carnaval, je dirais, si vous avez de l'esprit, mettez-vous en bossu.

Jean BESNARD.





SOURIANTE, au seuil du bal enfantin, Lady Clare nous accueille : « J'étais lassée, dit-elle, des légendes persanes; du poète à l'œillet, de la mystérieuse Péri. Leur langueur sied mal à nos alertes bonshommes. J'ai préféré renouveler les jours pim-



pants de la Régence; voyez! de mon salon, j'ai fait le Pont-Neuf! »

Les boiseries ont disparu. A leur place, un décor en grisaille étend un ciel fin au dessus des toits. Entre deux rangées de boutiques, un peuple menu badaude et s'admire. Ce sont petites gens (de cinq à douze ans) venues à la promenade et aux emplettes. Il semble que les saisons et l'usage aient caressé leurs vêtements aux tons doux. N'est-ce pas la pluie qui rouilla la houppelande cannelle du mendiant? la lessive qui pâlit tendrement le jupon ardoise de la pour-



voyeuse ? Et la chape grise du preneur de rats garde-t-elle pas en ses plis un peu d'ombre ?

Tous sont si naturels, que chacun de leurs gestes éveille une image oubliée. Bleus crayeux, gris d'argent, roses mûrs de Lancret : devant l'échoppe de l'herboriste s'arrête une compagnie. Une dame de qualité fait bouffer sa jupe "ébaubie"; le maître de bon ton, la marchande de modes choisissent de l'origan et de la nonpareille. Rouges tannés, bistres sourds, noirs profonds de Van Troost: aux pieds du montreur d'images, le porteur d'eau, le gagne-petit, l'écaillère et le chaudronnier s'interpellent. Cartouche, un emplâtre sur l'œil, feint de s'intéresser au débat.



Mais voici poindre le justaucorps bleu et les bas écarlates d'un Garde-Française. Le bandit s'efface...

De grands laquais, en livrée gris de lin, passent sur des plateaux les sorbets fruités et les crêpes d'or du mardi-gras. Aussitôt des rondes gourmandes les encerclent.

Les flammes des bougies brasillent dans l'air chaud; un halo de poussière enveloppe le bal bourdonnant. Surgit une silhouette d'une sveltesse fragile. Un jeune garçon en costume d'étudiant. Son regard suit un rêve, sa bouche sourit. Et je tressaille de voir, par dessus les siècles, cheminant, solitaire dans la foule du Pont-Neuf, le pensif, le divin Watteau, que ses songes invitent à l'amoureux voyage.

MAGGIE.



LA MODE ET LE BON TON



LE Carnaval! Évocateur et troublant ce mot fait rêver aux Tiepolo, aux Souvenirs du Président De Brosses, à Casanove, à Longhi, à Goldoni! Nice et Cannes, avec leurs cavalcades burlesques, comprises suivant la tradition, donnent le long de leurs routes embaumées et fleuries, sous le bleu lumineux du ciel méridional, l'impression très nette et très juste de ce que doit être le carnaval : une folie, la métamorphose complète d'un jour qu'on désavouera peut-être demain, mais qui donnera à l'esprit et aux sens, la vie d'heures intenses, invraisemblables et fugaces... le carnaval c'était cela à Venise.

A Paris, c'est le bal costumé dans le cadre plus ou moins restreint d'un hôtel ou d'un appartement moderne; l'intrigue n'y a plus cours, l'audace du masque y est interdite... Alors?

ALORS, ô toi, qui dois, demain, faire figure au bal Louis XIII, Persan ou Grec de la Duchesse de XXX... cherche à remplacer la fantaisie et la folie par une reconstitution scrupuleuse et si j'ose dire, fantomatique. N'arrange pas une coiffure à ton minois, ni un costume à ta taille, ton effet serait raté et tu n'aurais l'air que d'une bourgeoise; mais cherche au plus profond de l'époque qui t'intéresse un personnage saisissant et coloré.

Etudies-en l'âme et le caractère, fais le revivre pour un soir, fût-il féroce, inattendu ou laid.

NE cherche pas "l'agréable" nous n'y tenons pas plus, que nous ne tenons à une jolie femme aujourd'hui; il est des laides, étranges et pleines de caractères, qui savent nous captiver bien davantage.

Pourquoi?

Parceque nous avons évolué, parcequ'une personnalité est plus pour nous que la beauté conventionnelle; parceque notre époque est par excellence celle des contradictions, des paradoxes et de l'inattendu; parceque c'est ainsi et pas autrement, voilà tout.

SI le bal où l'on te convie ne comprend aucun style spécifié, cherche dans les objets, et non plus dans les personnages, une figure amusante : un de mes amis souhaite une invitation de ce genre pour arriver en "poire" ce pour quoi nous lui prédisons un succès fou, car, en homme spirituel qu'il est, cette personnification du fruit idiot ne sera pas sans créer du piquant à sa conversation.

CERTAIN couple charmant rêve de se faire annoncer en "œufs de Pâques": l'œuf en sucre et l'œuf en chocolat.

Que dirais-tu d'une potiche, japonaise d'où ta tête émergerait étudiée et étrange?

Le poussin *"just out"* inspiré de l'affiche célèbre, serait une reconstitution charmante comme l'évocation d'un monument très connu, d'un tableau *trop* vu!

LA caricature d'un style est une des choses les plus curieuses, qui soient non par la beauté, mais par le cocasse de sa réalisation. Demande, en ce cas à un peintre son avis et son conseil; lui comme aucun autre, saura trouver du grotesque... réussi.

Il me souvient d'un certain Louis XIV, en personne, dont les canons étaient faits de centimètres multicolores et la perruque d'écheveaux de soie jaune; dont la culotte était composée de son pantalon retroussé, et son habit, d'une veste de femme en piqué blanc; celui-là, les joues peintes au ripolin, la canne faite d'un manche à balai; un chapeau de paille de cinq sous troussé en tricorne sur la tête; celui-là dis-je, restera comme une des impressions les plus comiques que j'ai eues.

Vois-tu la caricature de Catherine de Médicis, de Mme de Maintenon ou de Cléopâtre; celle de Mme Vigée le Brun? Elles pourraient être chacune dans son genre, le clou d'une soirée, si tu te sens prête à la riposte burlesque, à l'assaut imprévu que suscitera une pareille fantaisie.

Si tu es contemplative et lente d'esprit, si tu aimes par dessus tout à regarder, et si tu dois être décontenancée à la moindre attaque, alors porte le domino, magnifique et éclatant sous la lumière des lustres. Accroche le masque de velours qui dissimulera ton visage et ce sera encore très beau, d'avoir sur ton passage, l'évocation des belles princesses de Venise qui sous les arcades des Procuraties promenaient leurs voluptés et leur dilettantisme en ce joli temps de licence qu'était le XVIIIe siècle.

En tous cas, tout ce que je te demande, c'est de ne pas t'habiller en arlequine et en folie pour t'en aller mélancoliquement bâiller dans l'embrasure d'une porte ou souffrir le pauvre martyr d'une belle dame habillée en ruche à abeilles, à laquelle il advint l'aventure suivante : meurtrie et fourbue, les pieds à l'étroit dans des souliers minuscules, elle voulait s'asseoir, mais dans l'impossibilité de le faire, à cause de sa jupe : une véritable ruche, raide et sans souplesse comme de juste, elle cherchait en vain un soutien au chambranle des portes, contre les cheminées, partout... à demi morte, on la trouva à cinq heures du matin le *dos assis* sur le coussin d'une bergère, le reste du corps raide et effleurant le sol comme un parapluie oublié là...

Encore un conseil pour finir : va au bal costumé, pour t'amuser, seulement dans ce but, sinon mieux vaut prendre un bon livre et t'asseoir au coin de ton feu, car rien ne peut concourir davantage au raté d'une fête que la présence de masques tristes qui se regardent en se demandant ce qu'ils sont venus faire là.

Le Bon Ton.

P. S. Quelque soit le costume choisi n'emploie comme sortie de bal qu'un vêtement exotique ou de pure fantaisie : gandourahs égyptiennes, manteaux indiens, robes japonaises fourrés ou ouatés, capes espagnoles, manteaux de papes ou vêtements russes, mais ne mets jamais un manteau d'opéra si tu es une femme, ni un mac farlan si tu es un homme.

L. B. T.





Un chapeau de Maria-Guy

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *Costume d'homme en gros satin borde de cygne. Le maillot, la doublure du manteau et le turban sont en velours.*

⚜

Pl. II. — *Elle est vêtue d'une iupe plissée en gaze d'or sous une autre jupe laitonnée en tissu persan broché. La culotte et la blouse à manches longues sont en mousseline de soie plissée avec des bracelets d'or aux poignets, aux chevilles et au cou.*

⚜

Pl. III. — *Robe princesse en gaze lamée d'argent. Les feuilles de nénuphars bordant le décollete sont en velours ainsi que la coiffure où se mêlent des roseaux.*

⚜

Pl. IV. — *La robe de Paquin est en charmeuse blanche peinte de petits oiseaux verts et rouges et garnie dans le bas de larges volants plissés rouges. La cage, de mousseline de soie transparente à barreaux d'or, est garnie de glands, de fleurs et de fruits de laine.*

⚜

Pl. V. — *Le costume de Paul Poiret est en soie plissé. Les boulingrins en mousse de laine sont piqués de petites fleurs de laine également. Des stalactites de cristal et de strass garnissent la coiffure en velours marbré.*

⚜

Pl. VI. — *La robe princesse de Redfern en velours frappé incrusté de paillettes d'argent s'ouvre sur le devant et laisse voir un dessous de mousseline de soie.*

⚜

Pl. VII. — *La "Maya" habillée par Worth est vêtue d'une robe à panier de taffetas changeant bordé de ruche, sur une jupe de Tarlatane blanche à girandole de roses de velours. Elle est coiffée d'une mantille noire sur ses cheveux poudrés où est piquée une rose.*

⚜

Pl. VIII. — *La Bergère de Cheruit est vêtue d'une jupe panier en velours prunelle. La casaque décolletée, en carré et découpée en larges pans, est taillée dans une grosse peau de soie.*

⚜

Pl. IX. *Le manteau chinois rouge et noir de Dœuillet est doublé de soie et couvre un panier de satin sur une jupe de soie brodée d'une guirlande. La robe de dessous est en crêpe de Chine.*

⚜

Pl. X. — *Le costume de Doucet est un panier d'organdi "aurore" sur du quinze-seize "nuage". Le nègre est habillé de soie.*

⚜ ⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



LA PANTOUFLE DE VAIR

Danseur Louis XIV



Georges Lepape
1913

LA FEMME ET LES PANTINS

Marionnettes



LA RIVIÈRE

Costume de fantaisie



LA VOLIÈRE

Costume de Fantaisie par Paquin



LES JARDINS DE VERSAILLES

Costume de Paul Poiret dans le goût Louis XIV



DE LA POMME AUX LÈVRES

Travesti de Redfern



UN LOUP EN CAGE

Costume de "Maya" par Worth



"RENTREZ VOS BLANCS MOUTONS"

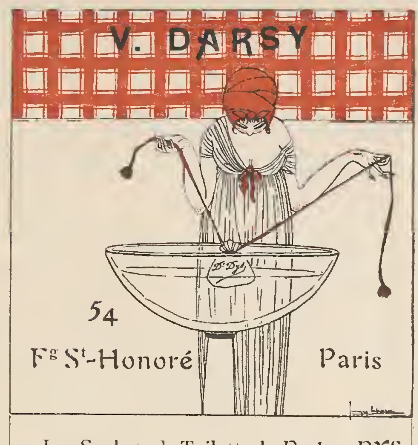
Une bergère par Chéruit



UNE CHINOISE

Costume de Divertissement par Dœuillet





Les Sachets de Toilette du *Docteur DYS* affinent le grain de la peau, donnent au teint, naturellement et sans artifice, toute la fraîcheur de la jeunesse.

Demandez la brochure explicative

Mademoiselle E. HARBOË, Médecin Gymnaste (diplômé de Stockholm),
vous prie de lui faire l'honneur de visiter sa **Nouvelle Installation** de

l'Institut Suédois HARBOË

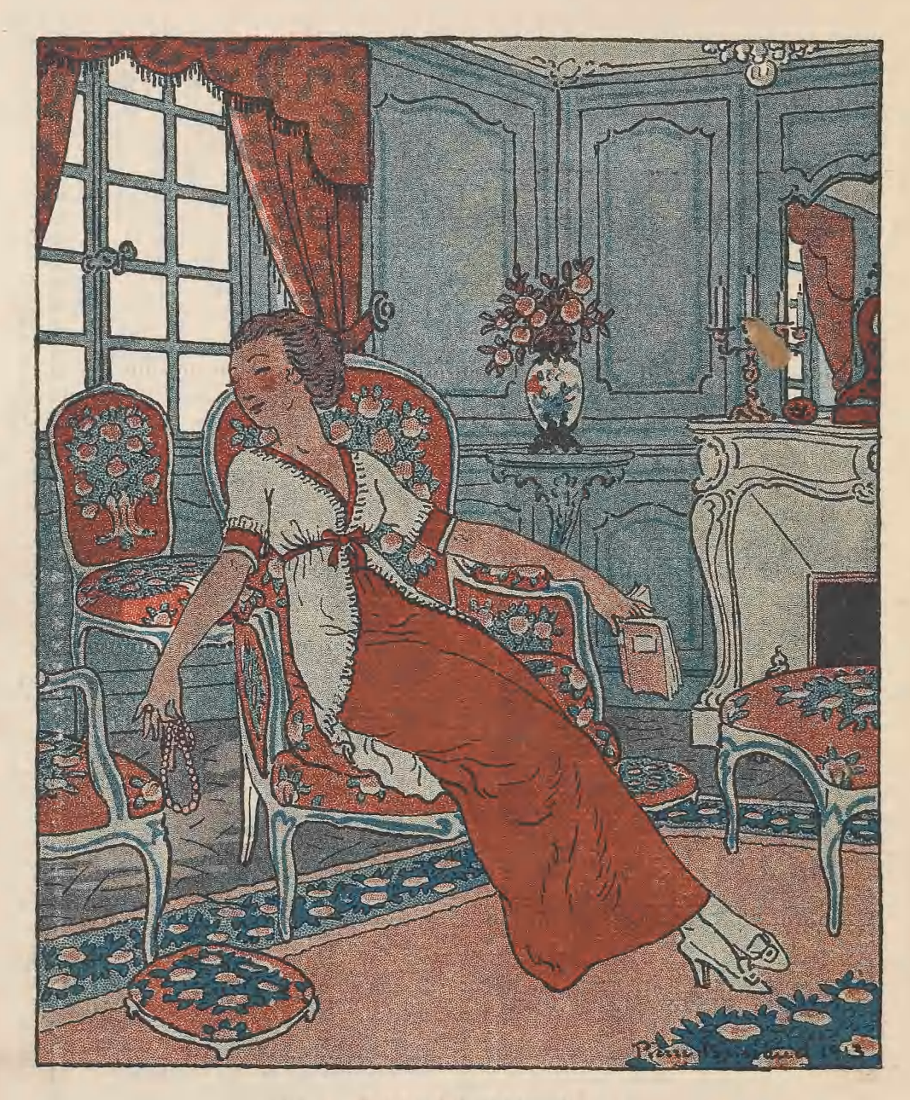
en son Hôtel particulier, **67, rue de Frony** (Plaine Monceau), **Paris,** Mardis et Vendredis, de 5 à 6 h.



Métro Wagram ; Monceau.

GYMNASTIQUE RATIONNELLE
MASSAGE VIBRATOIRE
COURS
pour Dames, Jeunes Filles et Enfants.
GYMNASTIQUE SPÉCIALE
en particulier ou en cours contre l'Obésité et la Neurasthénie.
REDRESSEMENT
de toute difformité chez l'Enfant.


LA
1re MARQUE
DU MONDE
JUMELLES
FLAMMARION
A PRISMES
construites sous le Patronage
DE L'ILLUSTRE ASTRONOME
Dépôt de la Fabrique :
Maison FISCHER
12, Boulevard des Capucines PARIS





ISABELLE

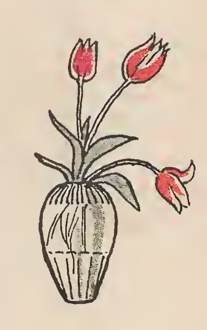
Costumes du XVIIIe Siècle par Doucet

LETTRE A UNE PROVINCIALE

Paris, 1er Février.

En cette mi-février, chère Agathe, c'est, à Paris, le printemps ! Depuis une semaine le plus doux soleil n'a pas cessé de briller, invitant les arbres à fleurir et à verdoyer. Les arbres ont vite cédé à cette hâtive invitation ; il y a, à côté du champ de courses, à Auteuil, un marronnier qui porte toutes ses feuilles : des feuilles d'un vert tendre, cru comme une salade, et, dans les taillis du Bois, un peu partout, les cerisiers, les troènes, les épines sont étoilés de rose et de blanc. Ce pavoisement végétal, au lieu de réjouir, attriste et fait peur. Pauvre et





imprudente saison! Ce soir, demain peut-être, l'hiver va revenir, les giboulées de mars meurtriront ces faibles et fragiles richesses, et lorsqu'il s'agira du véritable printemps, les bourgeons et les boutons payeront chèrement l'empressement qu'ils mettent à s'ouvrir aujourd'hui.

En attendant, sans les souhaiter, ces jours moroses, on accepte les jeunes fleurs, et l'on fait des bouquets. Agathe, vous en souvenez-vous? la première fois que je vous vis, c'était dans le salon de madame votre mère. J'y causais cérémonieusement avec celle-ci, lorsque la porte fut poussée devant vous, qui entrâtes, à pas lents, droite et précautionneuse. Vous teniez un vase entre vos mains, un vase de cristal rempli d'eau. Vous ressembliez à quelque prêtresse adolescente, à quelque vestale dans ses débuts, et je songeais, en vous voyant ainsi, portant ce beau morceau de cristal liquide, à ces iris noirs, à ces pâles jonquilles qui fleurissent sur le Forum, au pied des colonnes brisées qui entouraient, à Rome, le temple de Vesta.



Mais il ne s'agissait point de jonquilles et d'iris romains. Vous aviez reçu du Midi un grand panier de fleurs, et vous alliez vous donner le plaisir de « faire des bouquets ». Il y a dix ans de cela, et vous faisiez déjà les

plus jolis bouquets du monde. Sport délicat, art difficile, auxquels bien peu excellent! Connaissez-vous rien de plus triste que des fleurs mal arrangées, placées au hasard, dans un salon, sur un guéridon, sur la cheminée, le jour où on reçoit, parcequ'il faut avoir des fleurs? Bouquets stupides et cossus, que torture un fil de fer, et sur lesquels parfois (horreur!) voltige et palpite, au bout d'un laiton rose, un papillon ou un petit étendard de soie qui porte sans modestie le nom en or d'un fleuriste réputé.

Ces bouquets-là, Agathe, vous les méprisez comme moi. Ce que vous aimez, ce sont les fleurs libres et heureuses, trempant dans une eau pure leurs vertes jambes d'hamadryades. Et d'abord, avant de choisir les fleurs, il s'agit de choisir les vases. Vous n'employez jamais, je gage, ces vases dont la décoration est faite de fleurs: rien de plus chétif, de plus lamentable que ces fleurs peintes en trompe-l'œil (et qui ne trompent personne) sous la retombée des fleurs vraies. Pour les grands bouquets, les vases de cristal sont les seuls que l'on puisse admettre, avec, il est vrai, les hauts et sombres tubes de bronze japonais. Pour les petits bouquets, les porcelaines et les grès unis, et le verre, le cristal encore. Quant aux fleurs elles-mêmes, j'étais l'autre

soir, chère amie, dans un salon où triomphait l'odeur de la jacinthe. Je sais que vous aimez ces riches et graves fleurs qui donnent à l'odorat une sensation analogue à celle qu'une bonne crème, qu'une glace réussie donnent au goût. Et dans ce salon fort confortable, tandis que les jacinthes répandaient leur puissant arôme, une belle cantatrice chantait voluptueusement. La langoureuse voix s'emmêlait aux invisibles rubans de parfums. Je ne sais pourquoi une belle voix de femme, lorsqu'elle exprime des sentiments à la fois tristes et passionnés, évoque devant moi les couleurs et l'atmosphère des plus beaux tableaux vénitiens. Ce qu'il y a d'attachant, d'enivrant dans une toile de Palma ou du Titien, il me semble que la musique seule le peut traduire, et mieux encore lorsque cette musique s'exprime par le moyen d'un grand soprano dramatique et chaleureux.

Je vous ai bien regrettée, tandis que je goûtais cette luxueuse et noble gourmandise. A vrai dire, une demi-heure après, je m'apercevais que tant de jacinthes m'avaient donné un peu mal à la tête, mais, aujourd'hui, je ne me souviens plus que de l'agrément de cette heure trop rare, et qui eût fort heureusement rompu, chère Agathe, la solitude champêtre où vous vous confinez.

Jean-Louis VAUDOYER.



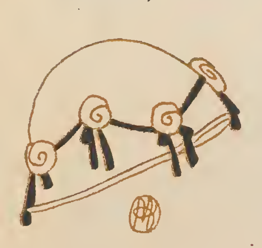


PETITS CHAPEAUX

Pour Aristote.

QUELQUE humoriste un peu pressé, émit naguère cet aphorisme : le chapeau, c'est l'homme. — Le tour était bon, mais la vérité bien hâtive. J'y contredis. Le chapeau, dirons-nous, c'est la femme. Je le prouve.

C'est par le chapeau qu'elles commencent à s'habiller, au sortir du lit. La chemise vient ensuite ; et les soins du coiffeur, après, — car ce n'est pas vrai qu'une femme naît coiffée, et encore moins qu'elle se réveille telle. C'est par le chapeau qu'elles finissent, le soir, de se dévêtir. Et l'on a vu mainte honnête personne, qui n'avait plus rien à refuser pourtant à son ami, s'obstiner à rester couverte. Elle avait, ma foi, bien raison : je ne vois pas pourquoi si les grands de son





pays restent chapeautés devant le roi d'Espagne, une jolie femme ne garderait point son *bibi* ou sa toque devant l'amour, qui n'est en somme qu'un petit garçon.

Rien de plus joli qu'un petit chapeau, — si ce n'est ce qu'on met dessous. Et il faut bien reconnaître qu'un joli chapeau est une jolie chose en soi, rien que par sa joliesse, sa commodité étant nulle. A-t-on jamais vu que les dames se couvrent le chef pour le protéger des courants d'air, de la pluie ou du gros soleil ? Non pas. Elles se chapeautent pour faire bien. Le chapeau est, pour le sexe, une parure — et fort inutile. C'est pourquoi on la doit soigner du mieux que l'on peut, beaucoup plus qu'une robe — chose qui s'enlève — et voire même, que des dessous, dont on change.



Aussi bien s'agit-il d'adapter au temps, à l'heure, à son cœur, aux saisons, des chapeaux adéquats et particuliers. Point de salut, n'est-ce pas ? hors des plus petits.

Vos chapeaux seront donc petits, tout petits, petits — comme il est chanté du cœur de ma mie. Ridiculement petits de tonnage ; mais de jaugeage plus considérable, si je puis dire : car il s'agit d'y entrer votre tête en entier, par dessus les oreilles, et jusqu'aux sourcils — non compris. La calotte large, et le bord étroit. Cela donne l'air crâne, et vous l'êtes, n'est-il pas vrai? Ornez ce modeste objet d'appendices variés, mais de style : aigrettes, pompons, houppettes, verre filé, colibris, plumages. Je laisse la chose à votre gré. S'il vous plaît même de nouer d'un ruban







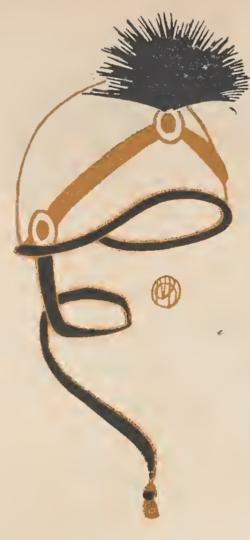
sous votre menton ce paradoxe de chapeau, j'y consens, encore qu'avec peine. Mais, pour l'amour de Dieu et par le dieu de l'amour, renoncez, ah! renoncez, Madame, à ces épingles meurtrières dont vous eûtes la manie assassine de perforer vos plus sensibles coiffures! Enfoncez désormais votre chapeau sur votre tête, et l'y maintenez. Qu'il tienne tout seul, et qu'au besoin, si quelque malappris vous rencontre au Bois et néglige de vous saluer, vous puissiez, d'une main experte, le saluer vous même la première d'un coup de votre très joli chapeau. La leçon sera salutaire — et le geste aura du piquant... Auriez-vous peur de paraître excentrique? Laissez ces terreurs à celles qui ne sauraient jamais l'être. Il y a, là comme ailleurs, la manière; et vous l'avez.

Il faut encore que je vous dise quelque chose. Vous possédez une nuque exquise. Quelques frisons y jouent. C'est charmant. Cacheriez-vous cette merveille? — Point. J'admets que l'oreille et le front soient masqués : il n'y a pas de mystère à cela. Mais la nuque, Madame, montrez votre nuque, ou du moins qu'il soit loisible d'en voir quelque chose. Vous consentez? Votre petit chapeau s'arrêtera donc net, sur le derrière de votre tête. Quelques cheveux dépasseront son bord extrême. Merci.





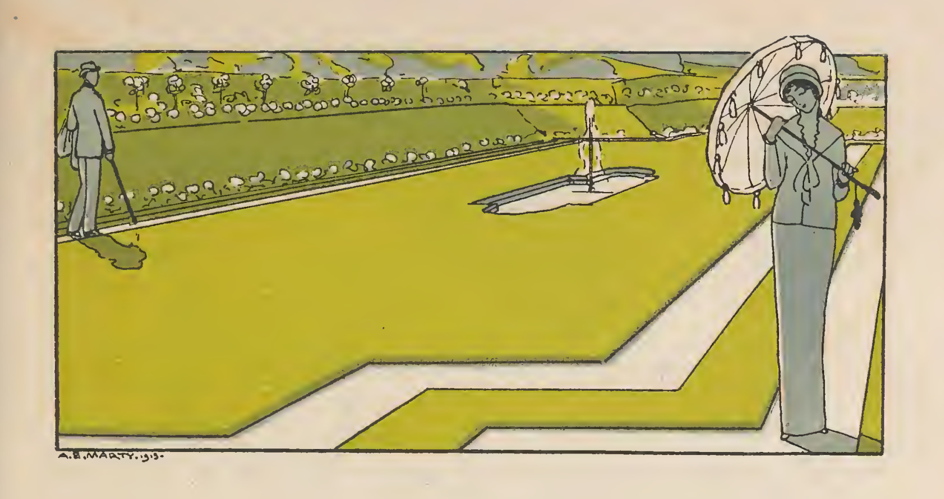
Vous retiendrai-je encore



par mes conseils — pour que vous ne les suiviez pas et que j'aie un air ridicule ? Non, Madame, non. Je vous ai dit des choses définitives, mais vous serez tout à fait libre : vous choisirez les formes de vos petits chapeaux vous-même : le pétase de Mercure, la toque russe, le bonnet persan, le turban, jusqu'à la salade et au morion de nos guerriers d'autrefois, voilà ce qui vous convient. Vous avez du goût : je vous laisse.

Emile HENRIOT.





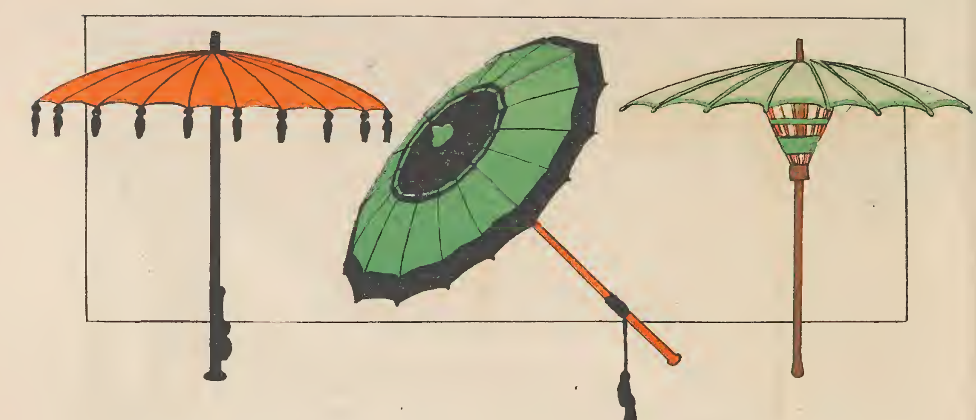
L'OMBRELLE

« Un autre travail, qui me demanda beaucoup de temps et beaucoup de peines, fut la fabrication d'un parasol... »

C'est ainsi que parle Robinson, racontant ses aventures.

Vous faut-il autant de temps, autant de peines, madame, pour choisir la plus belle ombrelle, la plus digne de vous ?

En réalité, vous craignez moins le soleil que le craignaient votre mère et votre sœur aînée. Le hâle ne vous déplaît pas, et vous préférez, pour votre teint, la nuance des pêches, et presque des brugnons, à celle du papier de riz et du camélia. Mais, méfiez-vous ! la mode des joues colorées peut fort bien ne plus durer longtemps, et vous serez prise au dépourvu s'il faut que, cet été, votre visage abandonne les chaudes teintes de l'ambre pour adopter des pâleurs diaphanes semblables à celles que les maraîchers souhaitent donner

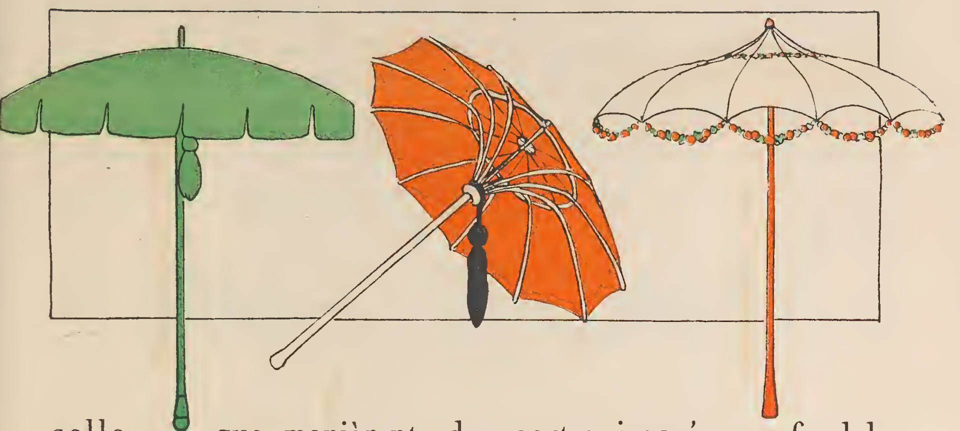


ner aux cœurs des salades en liant celles-ci, dès leur jeune âge, et fort étroitement.

Il y a quelques années, vous avez été tentée, pour vous amuser, d'adopter ces minuscules ombrelles, à peine plus grandes que l'armet de Membrin, dont usaient, avec un sérieux attendrissant, pour descendre l'avenue de l'Impératrice et faire le Tour-du-Lac, vos grands-mères à crinolines, héroïnes de Balzac et d'Alfred de Musset.

Mais vous cessâtes vite de trouver dans de tels archaïsmes, plus curieux que jolis, un divertissement capable de vous suffire, et, aujourd'hui, la seule ombrelle qui puisse convenir à vos toilettes à sobres lignes, c'est





celle que manièrent, des portes jusqu'au fond de l'Orient, vos pareilles de Grèce, de Perse et du Japon.

Vous mépriserez donc, madame, l'ombrelle importante et surbombée de jadis, et vous aimerez passionnément ces parasols nets et minces, dont nous vous dirons bientôt les couleurs presque plats, dans le goût des chapeaux dont se coiffaient les filles de Tanagre, dans le goût aussi de ces instruments cérémonieux, parasols d'honneur que le roi de Siam accorde aux vénérés Sancrats.

Et, pour les beaux matins de Bagatelle, au cours d'une oisive promenade, trouverez-vous rien de mieux, contre le regard indiscret d'un promeneur séduit, que la muraille obéissante et brusque en quoi se métamorphosera cette ombrelle : elle porte, à l'extrémité de chacune de ses



baleines, un petit gland de couleur vive, son manche est fait d'un bois rare et nu, et, toute entière, elle est copiée idéalement sur l'ombrelle que tenait dans sa main pointue, au moment de paraître devant Salomon, la Reine de Saba, l'amie de vos rêves, celle à qui vous ressemblez tant, lorsque, sous les arbres, vous attendez votre « flirt », ou même (Madame, excusez-moi) l'unique Bien-Aimé.

Mais lorsqu'il sera là, ce Bien-Aimé, croyez-moi, renoncez, quelle que soit la violence du jour, à vous servir encore de votre ombrelle, et méditez la vérité de ces quatre vers galants :

... Laisse ton parasol, nymphe, prends d'autres armes,
Si tu veux te sauver de la plus vive ardeur,
Des rayons du soleil tu garantis tes charmes,
Mais les feux de l'amour s'allument dans ton cœur...

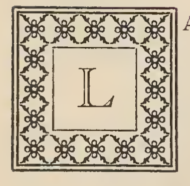
que je trouve enfin (et un peu laborieusement), Madame, le moyen de vous citer.

GALAOR.





LE MANTELET



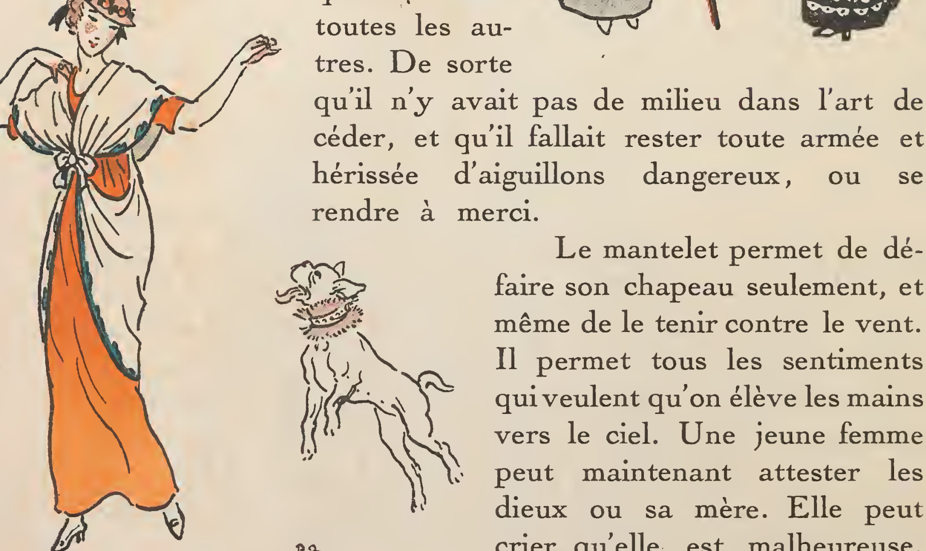
A mode qui change toujours mais toujours recommence, a remis en vogue le mantelet. Nos mères l'avaient connu, et aussi les grand'-mères de nos grand'mères. Marie Lecsinska, dans le pastel de La Tour, en porte un qui est noir.

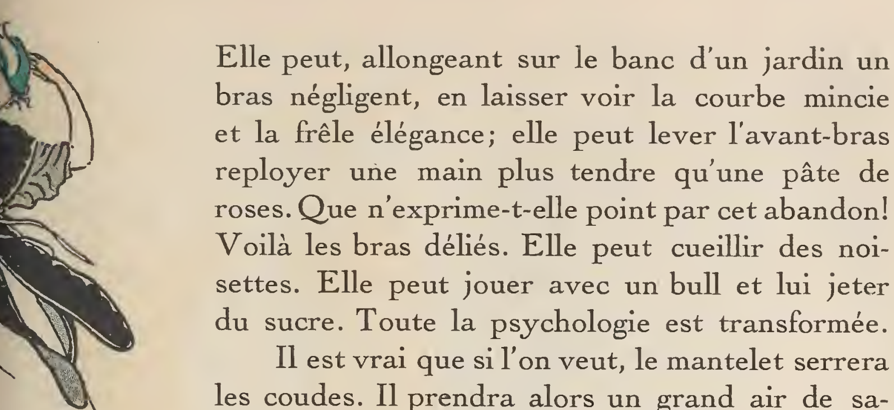
Il se drape, et sa grâce vient de là. Il recouvre mollement l'épaule, — se joint à la ceinture et retombe en flottant. Il y avait autrefois tout un art de porter le châle, et l'on jugeait une femme à la courbe qu'il faisait. Il y avait un certain pli, une façon de revenir sur le bras, et de glisser par dessous, qui était inimitable. Le mantelet ne sera pas moins heureux. Le geste qui l'attache est celui de la petite Diane du Louvre, qu'on appelle la Diane de Gabies; et que cette déesse l'ait porté à la chasse, c'est assez dire son agrément léger.

Voilà l'épaule libre sous ces plis qui ne la serrent point. C'est un événement, et de conséquence. Une femme peut lever les bras. Jugez-vous que ce ne soit rien? Cette facilité était entièrement sortie de nos mœurs, et l'on sait qu'on ne pouvait mettre son chapeau qu'à la condition d'être en chemise. Il en résultait que retirer seulement une des longues épingles qui le tiennent était la plus compromettante des faveurs, et qui entraînait toutes les autres. De sorte qu'il n'y avait pas de milieu dans l'art de céder, et qu'il fallait rester toute armée et hérissée d'aiguillons dangereux, ou se rendre à merci.



Le mantelet permet de défaire son chapeau seulement, et même de le tenir contre le vent. Il permet tous les sentiments qui veulent qu'on élève les mains vers le ciel. Une jeune femme peut maintenant attester les dieux ou sa mère. Elle peut crier qu'elle est malheureuse.





Elle peut, allongeant sur le banc d'un jardin un bras négligent, en laisser voir la courbe mincie et la frêle élégance; elle peut lever l'avant-bras replover une main plus tendre qu'une pâte de roses. Que n'exprime-t-elle point par cet abandon! Voilà les bras déliés. Elle peut cueillir des noisettes. Elle peut jouer avec un bull et lui jeter du sucre. Toute la psychologie est transformée.

Il est vrai que si l'on veut, le mantelet serrera les coudes. Il prendra alors un grand air de sagesse et de sérieux. Il sera propre à la confidence et à la réflexion. Négligent ou réservé, tantôt fait pour le loisir paresseux d'un parc, tantôt pour la prompte promenade, libre et ajusté, gracieux, changeant et animé variant avec l'état d'esprit, il répond à tous les besoins d'une sensibilité distinguée.



Les formes des vêtements s'engendrent les uns les autres avec autant de sérieux que les espèces vivantes évoluent. Et il y a un darwinisme de la toilette où l'on regrette que l'Académie des sciences ne



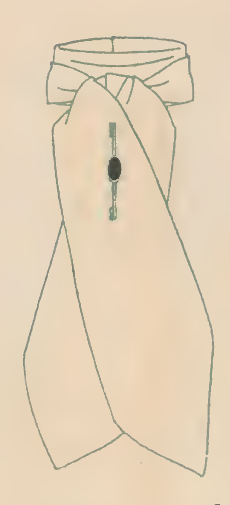
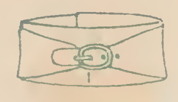
s'applique point davantage. Les corsages croisés en pointe que l'on vient de porter, avec leurs manches largement ouvertes, sont assurément l'origine physique du mantelet. Il a suffi qu'il se fit à ces corsages, une de ces variations brusques qui apparaissent pour des causes encore mystérieuses dans la nature, et que les physiologistes nomment des mutations. Cette mutation s'est produite aux premiers jours du printemps : il a poussé une queue aux corsages. Ces choses-là se sont vues dans beaucoup de genres d'animaux. Le mantelet était né. Cet allongement a pris lui-même toutes sortes de formes. Il est resté flottant comme le bout d'une écharpe, ou il s'est appliqué avec conscience. Mais le moindre naturaliste démêlerait aisément son origine. Le costume est le plus libre agencement de la fantaisie ; il est aussi le produit le plus rigoureux de la logique. Le petit manteau était déterminé de tous temps dans l'ordre universel et la sagesse des choses.

Henry BIDOU.



DE LA CRAVATE

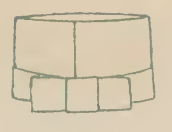
On a beaucoup écrit sur ce chapitre et, j'en conviens, l'embarras est immense quand après tant d'auteurs illustres on se hasarde à vouloir traiter un sujet de ce poids. Qu'on y songe, M. de Gramont-Caderousse a dit en propres termes : "L'art de mettre sa cravate est à l'homme du monde ce que l'art de donner à dîner est à l'homme d'état." Au surplus quelle abondance en la matière ! Parlerons-nous des cravates à la Colin ou des cravates à la Bergami, des cravates à la paresseuse ou à la gastronome, des cravates en coquille, en cascade, en valise ! Évidemment la sagesse veut que nous nous bornions, que de préférence nous


insistions sur les modes les plus en faveur, enfin que nous procédions par ordre.

Aussi bien est-il logique de toucher d'abord un mot des cravates qu'on porte le jour et pour commencer du nœud dit nœud marin ou, si vous préférez, nœud régate. C'est à coup sûr le plus simple et le plus répandu, le nœud classique entre tous. Mais encore là faudrait-il s'entendre et la marge est grande entre une cravate nouée au petit bonheur dont la nuance, fruit d'un choix hasardeux, jure pitoyablement avec celle de l'habit et la cravate ainsi qu'elle doit être, c'est à dire ni trop serrée, ni trop lâche, ni trop étroite ni trop large, à rayures ou à pois et noire ou bleu foncé plutôt que vert-pomme ou jaune-serein. Affaire de tact, évidemment. Mais pour dieu ! évitez les arabesques saugrenues, les dessins trop ingénieux, enfin si vous y tenez absolument, gardez les couleurs audacieuses pour les tenues d'été, les complets de chasse ou de voyage.

Je le répète, on ne saurait trop s'attacher à ce grand principe que la cravate marine est par excellence la cravate correcte, l'attribut naturel de la redingote et du chapeau de soie. Par contre il me semble que je réserverais le nœud papillon — ce terme même n'indique-t-il pas dès l'abord un caractère, comment m'exprimerai-je... plus frivole, plus




fantaisiste ? — je le réserverais, dis-je, pour un complet veston, un chapeau de feutre ou de paille. Mais cette fois encore, à votre place, je me garderais d'adopter le rose vif ou la couleur de feu.

Le plastron eut jadis la vogue, j'entends vers 1872, à l'époque de Paupaul et de l'amant d'Amanda, quand celui-ci promenait autour du lac ses manches pagodes et ses pantalons en pattes d'éléphant. L'on a si je ne m'abuse, renoncé aux manches pagodes non moins qu'aux pattes d'éléphant; mais le plastron est rentré quelque peu en faveur et, muni d'une perle de cent louis, c'est, il faut en convenir, une belle chose qu'un beau plastron. Il est vrai que pour le bien porter un maintien élégant, beaucoup de prestance naturelle sont choses indispensables et si par la noblesse de ses manières, l'autorité de sa démarche, le volume de son torse, M. le baron de Grandmaison, par exemple, a droit d'arborer à sa guise le plastron, la même cravate aurait, n'en doutez pas, un aspect tout autre sur tel ou tel des intimes de M. Fallières.

J'en dirais autant de la cravate flottante laquelle est essentiellement l'attribut de ce que nous appellerons le Monsieur de la rive gauche. Le Monsieur de la rive gauche ne quitte jamais sa rive excepté pour gagner le Jockey. Il porte un haut

de forme, avec son haut de forme un veston, avec son veston une fleur à la boutonnière, enfin autour du col son éternelle cravate, dite cravate Lavallière, le tout fortement usagé. Soyez seulement de l'Épatant au lieu d'être du Jockey, habillez-vous à la mode du jour, ayez trente ans au lieu de soixante, si par surcroît vous avez l'idée malchanceuse d'adopter la cravate flottante, alors, autant le dire de suite, vous serez grotesque.

Voilà comment par un lien d'idées facile à saisir j'en arrive tout naturellement à parler des cravates de soirée. Elles sont de deux sortes, la noire pour le smoking qu'il faut, — je dis il faut — porter avec un col à cornes, la blanche pour l'habit que par contre je n'admets qu'avec le col manchette. A cela vous m'objecterez que le col manchette est gênant, — Monsieur, ça m'est égal, — qu'il n'est pas toujours facile de réussir un nœud de cravate, — Monsieur, exercez-vous, travaillez. Je n'ajoute que ces quelques mots. Si par malheur... comprenez-moi bien, si par malheur on s'apercevait que vous portez un nœud tout fait, en ce cas, mon cher, dites vous une fois pour toutes qu'il ne vous resterait qu'à plier bagages et à disparaître au plus vite de la scène parisienne.

R. B. DE MONVEL.





LE GOUT AU THÉATRE

QU'IL s'agisse des idées, des sentiments ou des chapeaux, il arrive parfois que le théâtre précède la mode. Mais le plus souvent, il la suit, ou plutôt il la résume, la met au point et la consacre. Ce que nous enseigne une pièce nouvelle, ce n'est pas le goût qui naît, c'est le goût qui s'achève, le goût de l'année, du mois qui va finir...

LE rideau se lève sur le dernier acte des *"Éclaireuses"*. Voici, fixée pour l'avenir, l'image de nos maisons et la nôtre propre en l'année 1912. Dans une grande pièce de campagne ouvrant sur une colline normande, M. Garry et Mlle Dorziat parlent d'amour. Mlle Dorziat a ôté son manteau, mollement drapé de ratine verte ; elle a soigneusement laissé voir la doublure de peluche, vert plus pâle ; elle s'est assise avec sa jupe courte, de laine douce, verte aussi, et taillée dans une teinte intermédiaire entre celles de la ratine et de la peluche ; son chapeau plat, gris vert, ombre son visage. Et rien n'est plus d'hier que cette grande jeune femme parlant à son ami, habillé, lui aussi, d'une laine verte et guêtré de jaune. Tous deux sont assis sur un ca-



napé Louis XVI, ayant à côté d'eux quelque table Louis-Philippe, un fauteuil Directoire ; au mur une toile perse à personnages ; des oiseaux empaillés sur les bibliothèques ; de hauts candélabres maigres entourant sur la cheminée une pendule basse. — Nous sommes bien en Décembre 1912.

Avant l'engagement d'amour à la campagne, c'était la lutte et la bataille à la ville. Et les petites "Éclaireuses", réunies dans un atelier décoré par M. Groux dans les teintes vives et inattendues qu'il affectionne, exhibaient les silhouettes nettes, fines et provocantes qu'il convient de montrer dans la rue en marchant vite. Toutes ces petites "Éclaireuses" alertes deviendront, à l'acte suivant, de petites Madames réunies pour prendre le thé ou pour écouter une poètesse. Et dans la soirée nous les aurons vues, à toutes les heures, les petites dames d'aujourd'hui : costume de marche ou de bataillè, costume de snobisme, costume de sentimentalité tendre. Il y aura un point commun entre elles toutes : elles sont — et nous avons été — menues, très menues, de plus en plus menues à mesure que le regard descend de la nuque jusqu'aux talons.

ENTRONS maintenant au Théâtre des Arts pendant une de ces exécutions de musique qu'on y renouvelle chaque mois. On donne un opéra de style pompéien et un ballet de

"fêtes galantes". Mais un courant de goût moderne, de goût neuf et créateur, vivifie la reconstitution romaine et l'évocation pastorale. Dans le *Couronnement de Poppée*, l'œuvre admirable de Monteverdi, nous verrons pleurer Octavie devant un petit lac impressionniste aux collines basses. Un page et une demoiselle se rencontreront dans un palais impérial, dont les jardins semblent arrangés par Corot et éclairés par Claude Monet. Dans l'*Amoureuse Leçon*, le charmant ballet de M. Alfred Bruneau, des couples Watteau, un peu rehaussés de ton, dansent devant des arceaux et des colonnes d'un vert et d'un violet inattendus et satisfaisants. Danseuses en robes blanches, agrémentées de roses cerise ou cerclées de bleu vif; danseurs à culottes blanches, à veste cerise ou bleue;... tout cela pare, et sans fausse note, une œuvre ancienne; pourtant un couturier, un couturier d'audace, pourrait s'en inspirer pour ses modèles les plus aventureux de demain.

Au Théâtre Français, dans la pièce de M. Henry Kistemaeckers, un défilé de silhouettes élégantes traverse le décor le plus banal: jardins au bord de la Méditerranée qui semblent copiés d'après quelque affiche de chemin de fer; problématiques décombres en carton trop mince. Mlle Cerny y promène son al-



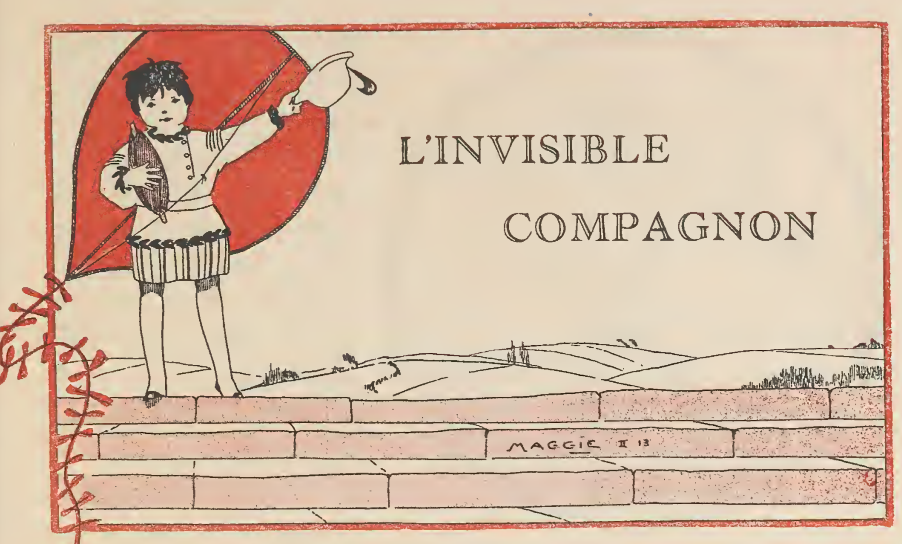
lure altière et féminine; Mlle Robinne sa grâce impersonnelle et sa blondeur lumineuse; Mlle Faber, sa fraicheur agressive; Mlle Bovy, sa gaminerie fluette et piquante.

Mais admirez comme les costumes s'accommodent justement aux situations ! Pour un dénouement mélancolique, dans le décor qui représente l'usine en ruines, sous un éclairage lamentable de petit jour, Mlle Robinne apparaît fastueusement drapée dans un manteau de dentelle et d'argent lamé, tandis qu'à côté d'elle, et pour mieux accuser l'invraisemblance, Mlle Cerny, en manteau sombre et la tête serrée dans son écharpe, a l'air d'une pénitente pitoyable cherchant le confessionnal?

A l'Odéon, on se soucie davantage d'assurer l'harmonie réciproque des costumes et leur adaptation réelle à l'action. Tout l'appareil extérieur du spectacle est calculé pour créer autour des personnages une atmosphère moralement juste. Même dans des spectacles hâtivement montés, comme ceux des matinées inédites, cette préocupation est sensible. Au troisième acte de la *Maison Divisée* de M. André Fernet, une tenture bleu toile, des meubles bas en bois sombre, quelques photographies au mur, la table de travail éclairée par une lampe à abat-jour sombre, suffisent à former autour d'une action pathétique et sérieuse un cadre exact et évocateur. De tels effets n'exigent pas beaucoup de dépense ni même beaucoup de peine. Mais il faut quelque chose de plus rare, l'intelligence et le vrai goût.


Lise-Léon Blum.


Mlle Dorziat.



L'INVISIBLE COMPAGNON

Il sommeillait depuis les vacances dernières. Nous l'avons retrouvé à Pâques, avec la vieille maison. C'est lui qui, le matin, frôle notre fenêtre et appelle les petits au dehors ; il est dans la brume des coteaux, dans les branchages humides, dans l'azur vif qui bleuit la campagne ; il est irrésistible.

Janot court le rejoindre, avec son cerf-volant. Aussitôt le jeu commence. L'oiseau de toile jaune hésite, fléchit et soudain, l'Invisible aidant, s'enlève. Janot haletant, en veste de laine brune et *kilt* strié de blanc s'immobilise et semble ne faire qu'un avec la terre nue des champs tandis qu'il suit des yeux, là haut, son rêve et son oiseau qui tournoient au soleil.

Avec Claude, l'Invisible fait



une partie de chasse. Dûment équipé, ayant revêtu pour la circonstance un ample sarreau chamois, Claude — Petit qui porte encore la robe, enjambe ambitieusement des lieues imaginaires en quête de gibier; il s'en prend, faute de mieux aux pigeons du verger.

Mais le singulier Compagnon, aux allures fugitives mène toujours le jeu. Isette le suit au fond du ravin, et se grise de joie et de parfum à cueillir la jacinthe. Elle serre ses trésors sur sa cotte bleue. On dirait à la voir debout sur une roche quelque berger échappé de Walter Crane.



Parfois l'Invisible s'éloigne de nos jeux. Une visite le met en fuite, ou l'apparition détestée de nos voisins, les Enfants Sages, en gilets de velours et bonnets de crépon gaufré.

Le soleil cuisant blémit, et les flèches de l'averse tombent par

myriades, si froides et si drues que nous rentrons transpercés.



Il est là, l'Espiègle qui rit dans la flambée tandis que les petits changent leurs vêtements détrempés contre de moelleuses capuches. Il flotte par la maison dans l'odeur des perses fanées, et du goûter qui s'apprête...

Lorsque le soir tranquille descend sur les champs, Claude est assis à la turque devant l'âtre et ramène ses pieds nus chaussés de babouches sous sa douillette mamelouke. Il médite. Son ombre esquisse sur le mur une danse guerrière. N'est-ce pas toi, Invisible, qui te glisses près de lui, effleures doucement ses paupières? Le feu crépite, Claude sursaute, cherche à tâtons sa lumière et s'en va poursuivre en rêve les jeux et les immenses projets qui tiennent en une journée.



Maggie.



Robe de petit dîner

Modèle Buzenet

LA MODE ET LE BON TON

CE que sera la mode de l'été ? Elle sera ce que chaque femme voudra, laide et jolie suivant le goût et l'audace des unes et des autres ; cependant la caractéristique, c'est-à-dire ce qu'un peu tout le monde adoptera c'est le costume trotteur fait de pièces et de morceaux, commencé Dieu sait où, fini... on l'ignore davantage encore.

LES cover-coat, les côtelés, les serges, les draps légers et croisés, serviront à ce genre de costume dont les jupes ne laisseront presque plus la possibilité de marcher. Certaines, (puisqu'on ne peut plus relever sa robe) seront ironiquement retroussées du bas, comme le pantalon du business-man. Sur la hauteur de l'ourlet, en bordure, ce relevé adoptera des allures de garnitures. Comme on voit là que notre goût " lassé de tout " comme le cœur du poète... Mais passons !

JUPES montées avec ampleur que resserre une patte à boucle, tout comme la culotte de Foottit ; jupe à poches à revolver (signe des temps !) ; jupes lacées sur les côtés, froncées en store au milieu des devants avec gros gland de tapissier retombant dans l'espace libre, nous aurons des imprévus de jupes, à l'infini. Toutes sont heureusement ou drôlement troussées, ce qui occasionne plus d'une fois le joli mouvement de faire sauter en l'air les basques de sa jaquette, pour dire en se retournant : " O regardez, chère, l'amour de jupe que j'ai choisie. "

Il est vrai qu'à part quelques réminiscences d'habits Louis XV, assez longs, elles ne seront pas gênantes à faire sauter, les basques " pour rire " de nos jaquettes dont quelques-unes ont l'air de l'habit de " Chocolat ", court devant à l'excès, et finissant en petite queue de morue par derrière.

AVEC ses apparences de démence, la mode a sa raison, et si elle voulait nos devants de jaquettes si courts, c'est qu'elle tenait à imposer les gilets, mais oui, les fameux gilets qui se pressent en foule, tous si jolis, que nous en aurons désormais des centaines, variés, clairs, sombres, anciens, paysans, grands seigneurs et Dandys.

LE plus chic pour le moment c'est le gilet d'habit, des hommes, en satin blanc, s'ouvrant en vol d'hirondelle sur la jupe, un peu plus bas que la taille.

Quelques-uns ont la partie du dos assortie et se conservent sur la blouse, une fois la jaquette retirée.

POUR les après-midi de danses ou de goûter au Bois, nous aurons des taffetas clairs, sans ornements ni broderies qui donneront sur les pelouses immenses, des réminiscences de Trianon, mais un Trianon retouché par Lepape, modernisé, simplifié, exquis, où la draperie jouera le rôle principal. Taffetas puce, rose vif, noir ou taupe, c'est pour l'été l'étoffe remise en honneur que piquera au corsage ou dans

un retroussé de la jupe, une ou plusieurs fleurs de laine tricotée ou de satin froissé.

LES transparences, au corsage, n'auront jamais été plus voulues à l'instar de Dorine, et c'est infiniment joli, contrastant avec la partie du dos très montante, que complète le plus souvent, une ruche de tulle, raidie par un laiton.

QUANT aux ceintures des robes habillées, elles varieront presque autant que nos gilets, mais la préférence va surtout à la ceinture de Cléopâtre, ceignant les reins et enroulée par deux fois, avant que de venir se nouer derrière, à hauteur des genoux. Souples et fournies pour se froisser en plis nombreux, il les faut de crêpe de Chine, de satin Liberty ou de voile Ninon, toujours alourdies de franges ou de glands à leurs pans.

On parle beaucoup des robes longues, sinon à traîne, du moins retombant en tulipe sur le sol; j'en ai vu non pas dehors, mais dans les réunions de l'après-midi, balayant nonchalamment les lames miroitantes du parquet. C'était joli là, mais que sera-ce à la mer ou sur champ de courses... C'est l'avenir, pas très lointain au reste! qui va nous l'apprendre.

NOS chapeaux seront étroits et hauts, quelques-uns adorablement ébouriffés de coques de tulle ou de dentelle, d'autres ridicules et laids sous le hérissement d'une famille d'aigrettes en fureur, qui communique au visage un air agressif.

Le retour aux petites formes qu'affectionnèrent les impressionnistes, semble séduire les originales, mais l'inquiétant, c'est que ce sont les moins jeunes qui s'en parent, alors que pareille audace ne conviendrait guère qu'aux adolescentes... Quand donc les femmes apprendront-elles à se connaître? Il existe pourtant, le miroir Malin... dans les yeux des bonnes amies. Moins compliqué à atteindre que celui du fond de notre sac, il mérite que nous le consultions, aussi souvent que possible; celui-là ne trompe jamais, croyez-moi.

Le Bon Ton.





Mantelet d'après-midi

Modèle Zimmermann

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *Robe de soirée en marquisette lamée d'argent. Manteau de soie brochée à grands dessins.*

✤

Pl. II. — *Ce costume tailleur est composé d'une jaquette en forme de blouse serrée à la taille par une ceinture fermant derrière. La jupe est étroite et garnie dans le haut d'un drapé en forme de pannier.*

✤

Pl. III. — *Habit d'homme en épinglé. La cape est de drap noir à grand col. Doublure de soie noire.*

✤

Pl. IV. — *Robe de printemps de Paul Poiret, en crépon blanc. La tunique est en linon; le chapeau de paille de riz est garni de satin noir et de petites fleurs également en linon.*

✤

Pl. V. — *Robe d'après-midi de Redfern en drap du Pôle à impressions. Jaquette enveloppante, fermée par un seul gros bouton d'où pend une écharpe; des manches pendent deux glands.*

✤

Pl. VI. — *Robe de soirée de Worth en satin ondoyant doublé de liberty et garni de chantilly. Écharpe de mousseline noire retombant sur la robe.*

✤

Pl. VII. — *Robe de Cheruit pour la promenade, en serge à carreaux Écossais verts et noirs avec petit saute-en-barque de satin noir bordé de petits biais en ruban picot.*

✤

Pl. VIII. — *Robe de Dœuillet en côte de cheval. Les revers du corsage sont de moire brodée de métal or et acier. Ceinture en pareil.*

✤

Pl. IX. *Robe de dîner de Doucet en taffetas glacé à dessin de petites roses à l'ancienne.*

✤

Pl. X. — *Ces deux tailleurs sont: l'un en "creed" l'autre en "corscrew". Les deux jaquettes sont ornées de piqûres.*

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



LE CONSEILLER DES DAMES

Robe et Manteau pour le Théâtre



LES PREMIÈRES ROSES

Costume Tailleur pour le matin





LA CAPE NOIRE

Habit et Pèlerine de soirée





Georges Lepape

L'ARBRE EN FLEURS

Robe d'été de Paul Poiret





VOUS DITES... CANCAN II

Robe pour les courses de Redfern



NOCTURNE

Robe du soir de Worth



REGARDE LA-HAUT... TOTO

Costume de promenade de Cheruit



DIANE

Robe d'après-midi de Dœuillet



LA CHAINE FLEURIE

Robe de dîner de Doucet



NEZ A NEZ

Costumes Tailleur pour la Promenade

Paris



HOTEL WESTMINSTER

13, rue de la Paix

Hôtel de famille de tout 1er rang

· Directeur L. GANDOLFO



Paris

Paris

HOTEL ASTORIA

Champs-Élysées

Confort, tranquillité

Prix modérés.

Strasbourg

Grand Hôtel Ville de Paris

Hôtel de famille de 1er ordre

E. HAMPELE, propriétaire et directeur

Biskra

Hôtel = Victoria =

Hôtel de 1er ordre

Directeur : **Aug. OSER**

Venise

:: Excelsior :: Palace Hôtel

Ouvert d'Avril à fin Octobre

Tir au pigeon - Grand Kursaal - Casino

---

annes

Park-Hôtel

Situation Splendide

Confort moderne

Direction : ELLMER

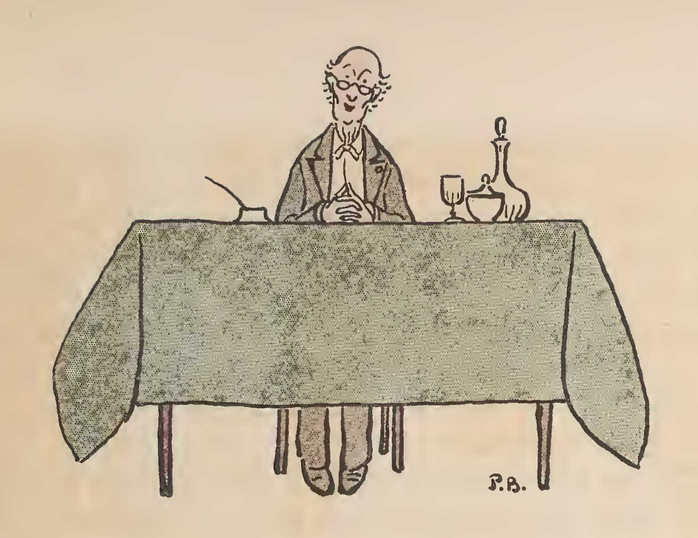
Vichy

Hôtel du Parc Majestic Palace

Maisons de tout premier ordre

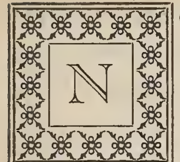
J. ALETTI, *directeur*





LETTRE A UNE PROVINCIALE

Paris, mars 1913.

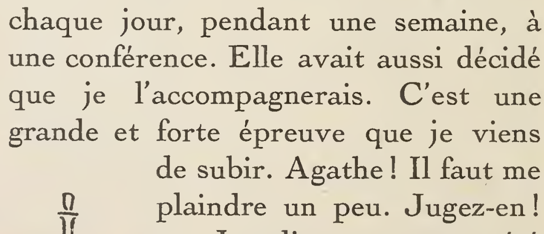
OTRE belle amie Patricia, chère Agathe, est venue de Londres passer quelque temps à Paris. Elle ne change pas. Elle est toujours cette grande personne à moitié fée, à moitié déesse, à la fois Titania et Hébé ; vraiment les personnages de certaines tragédies de Shakespeare, Hélène ou Portia, telles que nous les montrent les peintres anglais dans les Keepsakes de 1840, hardies et bien membrées, tenant le glaive ou le rameau.

Ses toilettes sont plus que jamais intrépides et singulières. Cependant elles n'ont pas des couleurs ni des formes plus baroques et plus audacieuses que les toilettes qui sont « à la mode » en ce moment chez nous. Les robes de Patricia, néanmoins, seront toujours voyantes. C'est qu'elle est seule à en porter de semblables. Elle le fait avec une sorte de gravité enfantine, de noble gaucherie qui lui donne

un « style » extraordinaire. Pas une française ne résisterait à de pareils attiffements ; elle aurait aussitôt l'air d'une « déguisée ». Les françaises veulent bien braver le ridicule, mais en corps ; et, quand il s'agit d'adopter une forme de manche ou de jupe, elles ne font pas de différence avec leur goût et leur devoir. Patricia ignore de pareils héroïsmes. Elle a des opinions très personnelles sur la façon dont elle doit et veut se vêtir ; et elle obéit sans fraude aucune à ses opinions.

Elle est venue à Paris pour « rafraîchir son français », qu'elle prétendait ne plus savoir parler. Vous savez que, au contraire, elle le parle avec une pureté presque livresque ; elle a appris notre langue en lisant Renan et M. France ; aussi, parlant si bien, mais avec tant d'accent, a-t-elle toujours l'air de se moquer un peu de vous.

Cette cure, Patricia avait décidé de la faire en assistant chaque jour, pendant une semaine, à une conférence. Elle avait aussi décidé que je l'accompagnerais. C'est une grande et forte épreuve que je viens de subir. Agathe ! Il faut me plaindre un peu. Jugez-en !





Lundi, nous avons été au vénérable collège de France, dans une petite salle qu'emplissait l'odeur du rhume. Un extrêmement petit et délicat vieillard, à peine discernable derrière sa chaire, nous a entretenu



de certains épisodes peu connus de la vie de saint Papoul et de celle de saint Saturnin. « Quel bizarre accent a ce monsieur ! Je ne connais pas cet accent là! » disait Patricia. Ce professeur n'avait pas d'accent, mais il n'avait plus une seule dent, et cela lui donnait en effet une façon de parler particulière, assez confuse. — Mardi, je pensais me dédommager. C'était dans une salle élégante. — Un très célèbre couturier devait exposer ses idées sur la mode. Il l'a fait avec une gravité déconcertante. Ah! par comparaison, le professeur du collège de France nous a paru bien futile ! Ce couturier a cité deux fois saint Augustin, une fois Porphyre, et le passage qu'il nous a lu, pris dans M. de Sacy était interminable.

Mercredi, une comédienne fastueuse, qui, sur les scènes des boulevards, joue des rôles auxquels rien ne résiste, est venue nous dire ce qu'il fallait penser du renouveau patriotique qui fait battre le cœur de tout bon français. Elle avait une robe tricolore, la narine frémissante, le geste ému. Elle nous a lu, pour finir, quelques centaines de vers d'Hugo, une dépêche de M. Déroulède et une œuvre de M. Gustave Hervé — Le jeudi, un journaliste réputé pour son esprit et un jeune chirurgien



réputé pour son adresse ont fait le diable et le bon dieu, c'est-à-dire, une conférence contradictoire, sur un sujet que j'ai oublié.

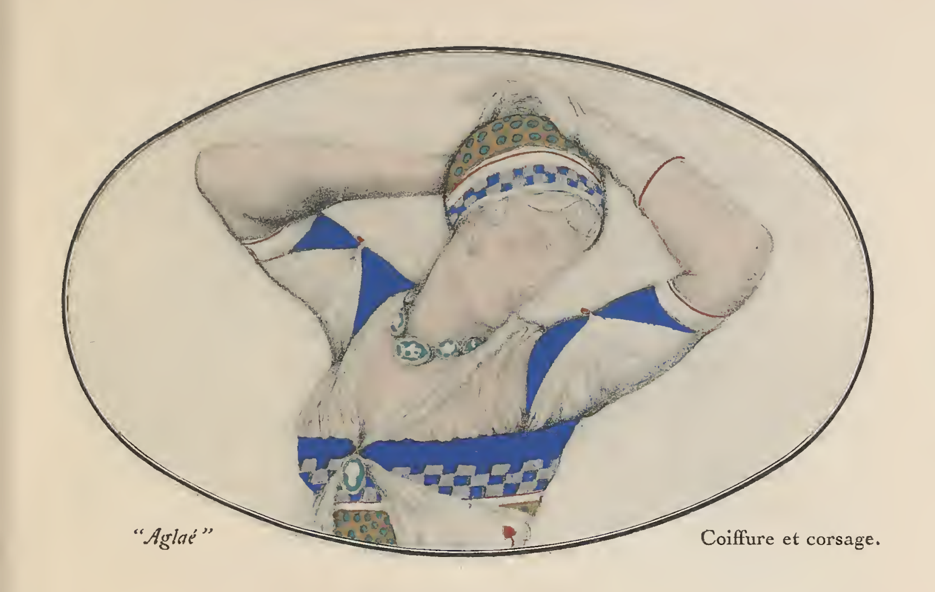
Vendredi « une très grande dame », à la silhouette de tambour-major a su nous apitoyer, son face à main lui chevauchant le nez, sur un sort particulièrement cruel. Il s'agit de malheureux poissons vivants que l'on emporte dans des viviers, sur les transatlantiques, pour nourrir les passagers. Ces infortunés poissons, parait-il, entendent le bruit des vagues et de la liberté à l'heure même de leur mort. C'est contre ce raffinement sadique qu'on nous a demandé de nous élever.

Enfin, samedi, une conférence. Un petit garçon, (costume de velours, col de dentelle) qui a fait deux fois le tour du monde. Il en a rapporté des cornes de rhinocéros, des morceaux de minerai, des échantillons de graines oléagineuses, et un certificat qui prouve qu'il a été embrassé par le président Kruger.

Après cela, Patricia devait rentrer à Londres. Mais elle a voulu se rendre au fameux bal des pyjamas et des chemises de nuit. On n'a pas voulu nous laisser entrer. Jamais on n'a consenti à croire que la chemise de nuit de Patricia en était vraiment une. Ce qui était cependant vrai. Ah ! Agathe, que je vous envie d'être aux champs. Mille choses aux lilas, je vous prie.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

P.B.



"Aglaé" Coiffure et corsage.

LES ROBES DE BAKST

DANS les salons et les ateliers d'artistes, dans les maisons de thé et les théâtres, dans les halls des grands hôtels et des paquebots transatlantiques, dans les wagons des trains de luxe, partout, en ce moment, partout l'on ne parle que des robes dessinées par Bakst, réalisées par Mme Paquin et M. Joire.

Mais l'on n'en parle pas de la façon que l'on parle ordinairement de ces sortes de choses : l'on en parle comme de choses vivantes, d'êtres animés. Elles ont, en effet, chacune, leur vie propre, leur individualité, la vie et l'individualité que leur ont données les deux artistes de l'imagination et des mains de qui elles sont nées à la lumière.

Et puis, elles portent des noms exquis, délicieusement

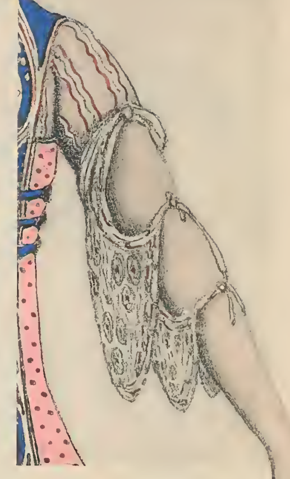
évocateurs, des noms de déesses et de nymphes. Vous les avez vues, n'est-ce pas?

— Sans doute, sans doute.

— Je les aime toutes. *Atalante* m'enchante et *Alcyone* me ravit. L'harmonie de noirs et de blancs rehaussés de rouge d'*Atalante*, l'harmonie de bleus intenses, de blancs et d'argent d'*Alcyone* a pour moi un charme irrésistible. Cela est si imprévu, si différent de tout ce qui se fait et de tout ce qui se voit.

— Trop différent peut-être...

— Ah! que non. Je raffolle, moi, d'*Aglaé*. Rappelez-vous cette tunique blanche dont le bas est brodé de perles cerise et qui se détache et s'ouvre, retenue à mi-jambe par un gros camée bleu, sur un fourreau noir doublé de satin blanc et liseré de rose... ce corselet en damier bleu et argent serré à la taille par un autre camée plus petit, également bleu.



La manche d'*"Hébé"*.

— Et *Deauville!* Toute blanche, en dentelle et satin blancs, la jupe ornée de petits volants de dentelle d'un dessin si original, fraîche vision de printemps dans l'entrebaillement de la jaquette de charmeuse noire qui la complète.

— Et *Niké! Niké!* ma chère! Ah! qu'elle porte bien son nom! Une vraie toilette de Victoire, cette robe de satin rose chair aux manches flottantes et au corsage ornés de larges jours, ceinturée de soie émeraude, sous l'étonnant et fastueux manteau de soie émeraude qui ressemble, avec ses amples draperies et sa riche bordure noire et blanche, au manteau triomphal d'une impératrice d'Asie!

— Oui, oui ! Mais que dire, alors, d'*Hébé*, de ce peplum bleu charron sur un fond noir...

— Elle me séduit moins et je lui ai préféré infiniment *Isis* où les blancs, les bleus et les verts intenses s'accordent de si étrange et si plaisante manière...

— Avez-vous remarqué les bottines blanches d'*Isis;* elles ont des bouts bleus et leur talon est liseré de bleu. D'ailleurs, pour chaque robe Bakst a composé et dessiné les chaussures et la coiffure qui lui conviennent.

— Je dis que tout cela est d'une fantaisie, d'une audace, d'une nouveauté rares et que M. Bakst est un artiste du plus précieux talent, qui a des idées à en revendre, une imagination du détail presque trop riche, un sens de la couleur exceptionnellement aiguisé et que je comprends et partage l'enthousiasme que provoquent ses créations. Mais je dis aussi que je trouve parfois excessif l'usage que fait M. Bakst des ornements géométriques et

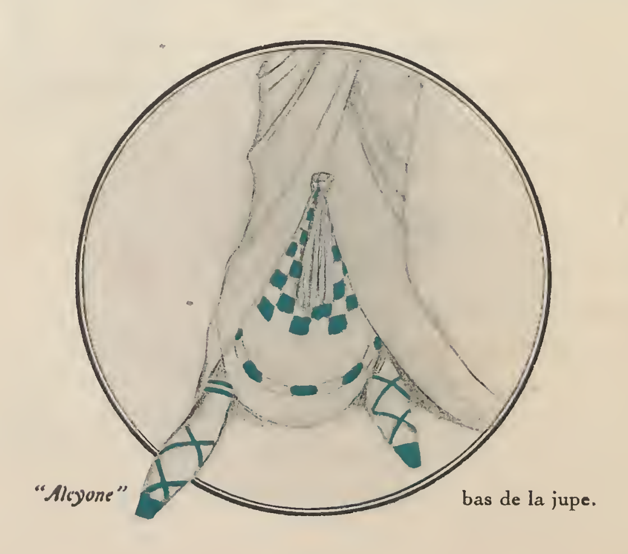


“ Deauville ”.

des couleurs tranchées et que je regrette de le voir parfois se laisser entraîner par son goût du « jamais vu » à des recherches un peu trop étranges, comme les applications d'étoffes ou d'autre matières épaisses et pesantes sur des tissus légers...

Je dis enfin qu'il faut, malgré tout, louer sans réserve la largeur de vue et l'audace d'une maison comme la maison Paquin qui n'a pas hésité à mettre à la disposition d'un artiste de la valeur et de l'originalité de Bakst les trésors de son expérience et la sûreté de sa technique, et que cette étroite collaboration leur fait à tous deux le plus grand honneur, et que le succès de curiosité qui a accueilli cette tentative est parfaitement légitime et doit réjouir tous ceux et toutes celles qui aiment l'art, de quelque façon qu'il se manifeste.

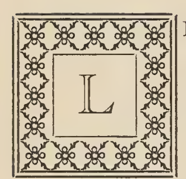
Gabriel MOUREY.



"Alcyone" bas de la jupe.



CHAPEAUX ET PETITS THÉÂTRES

E petit théâtre est une invention toute fraîche. La Bodinière fut à la mode il y a une vingtaine d'années. Le théâtre Michel, il y a quelque douze ans, joua *"Qui trop embrasse"*. Mais le théâtre Michel est une arène immense si on le compare aux Capucines. Cette scène de poupée parut dans son temps une merveille. Les loges, d'une couleur d'oranger, sont ornées d'un feston de roses au naturel, et la commère des revues, du bout du pied, ferait aisément choir le lorgnon des premiers spectateurs. Cette disposition donne un vif sentiment d'intimité. Les auteurs l'ont compris et ils n'ont pas hésité, deux fois sur trois, à faire jouer les comédiennes en chemise. Ce costume ne serait pas de mise sur une grande scène. A la Porte Saint-Martin, une académie grelotterait,



mais dans une bonbonnière pimpante comme un boudoir, il semble bien naturel d'ôter son corset.

A mesure que les comédiennes sont moins vêtues, les spectatrices, par un effet inverse sont plus parées. Comparez le misérable public du Théâtre Français à l'assemblée serrée et brillante qui vient applaudir trois petites pièces exécrables devant une petite scène, où des acteur de dixième ordre donnent la réplique à des petites personnes totalement dépourvues de talent. Les gens de peu qui vont voir jouer *Le Misanthrope* n'ont pas, à eux tous, dix mille francs de perles, et les fameux mardis semblent une assemblée de vieilles parentes de province. Mais parlez-moi d'une belle ineptie dans une petite boîte. Là, toutes les robes sont signées, toutes les étoffes chatoient, toutes les épaules sont nues, toutes les gorges sont poudrées de poudre mauve, et



les bijoux scintillent comme le gîvre sur un jardin.

Cette élégance s'accroît toujours ; le plus récent de ces petits théâtres, le Théâtre Impérial de la rue du Colisée est tout rose. Les fauteuils sont tendus de toile de Jouy blanche et carmin et le rebord des loges couvert de cristal s'éclairant soudain par une lampe cachée, farde d'un feu rose, pareil à celui de la rampe, les joues des spectatrices. Ces spectatrices peuvent-t-elles faire moins que d'être décolletées, parées, jolies et entourées de soupirants.

Seulement, dès qu'une femme se pare, une question se pose. Que mettra-t-elle dans ses cheveux? Peuvent-ils rester sans ornement? La nature ne l'a pas voulu, elle qui a paré la huppe. On a réussi avec peine a obtenir que les femmes viennent au théâtre sans chapeau. Mais c'est une victoire précaire et sans cesse menacée. La chevelure d'une jolie femme est merveilleusement fertile en parures, toutes petites d'abord et qui s'accroissent, qui



s'accroissent... Le chapeau supprimé, l'aigrette a poussé à sa place. D'abord, elle était couchée sur l'épaule, peu à peu elle s'est redressée et maintenant, c'est un haut nuage blanc qui s'élève... ou bien c'est une toute mince et longue et diabolique plume verte qui danse devant vos yeux comme un méchant esprit. Et sous ces plumes, voici que tout-à-coup pousse à son tour un petit chapeau, si petit, si petit... Ce n'est qu'une minuscule coiffe plate en soie noire qui couvre un coin des cheveux, qui les aplatit, qui donne de la vue aux spectateurs d'arrière ; et déjà les petits théâtres, miséricordieux parce qu'ils sont élégants, permettent l'entrée de la salle à ces petits chapeaux. Et le petit chapeau à son tour gonflera ; il lui poussera des bords épanouis, un fond haut et creux : la croissance en est toujours imprévue mais certaine. Déjà de certains petits tulles le recouvrent ; ils multiplient leurs plis. Je vois dans l'avenir des rideaux entiers se froncer autour des têtes, et ces innocentes fleurettes qu'on y voit, primevères, roses de mai, vont par incitation brusque se changer en grappes, en branches, en buissons, en citrouilles.

Henry BIDOU.



ALENTOURS

POURTOURS & DESSOUS

Aux alentours de 1820, le surintendant des Beaux-Arts, M. le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld — en l'occurence beaucoup plus Sosthène que La Rochefoucauld



— imagina que la décence exigeait des pantalons des ballerines de l'Opéra qu'ils leur descendissent plus bas que le tutu, jusqu'aux chevilles. Il convient de se remettre en mémoire l'horreur de ce sacrilège,





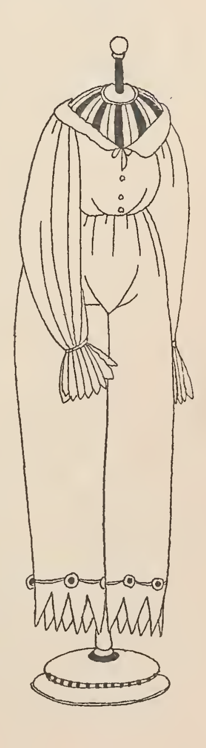
au moment où — au risque de friser l'outrecuidance — nous nous proposons de traiter ici des dessous.

Le sujet mérite la considération. Il est, en outre, délicat. Rien de plus mobile, de plus variable que les dessous. Il faut qu'ils se plient aux lois de la mode; et c'est très joli, de passer en un tournemain du goût de la robe entravée à celui de la robe à paniers, des robes bouffantes et à queue, aux robes courtes, voire culottes. Encore faut-il adapter à ces diverses façons extérieures de se vêtir des préparations qui soient logiques et adéquates. Le dessous, de qui le contenu dépend, doit être en fonction du dessus; cela va de soi. Puisque donc le goût du jour est que les formes apparaissent sous les souples étoffes qui les recouvrent en les moulant, le dessous sera, pour l'instant, d'une consistance légère. Point de ces jupons indiscrets, dont la soie froufroute et par son crissement décèle une armature intime trop volumineuse. Voyez-vous le jupon à volants de nos grands mères sous la mince tunique de nos contemporaines les moins majeures? J'entends qu'on me souffle: la chemise, le pantalon, le jupon doivent pouvoir passer

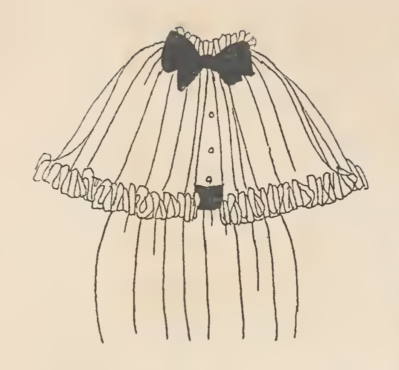


en entier dans le diamètre d'une bague. Et d'un point. Sous ces étroites lingeries, vous paraissez nue dans votre robe — et vous ne l'êtes pas : c'est là le piquant.

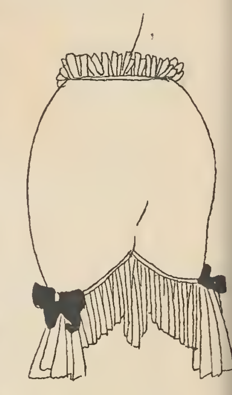
Le pantalon mérite un examen particulier. Je le veux court ; et s'il le faut, qu'il s'orne d'un bavolet de dentelles. Mais c'est gentil, ce pantalon qui s'arrête net à la hauteur du genou... Sur sa blancheur, la couleur du bas doit trancher joliment. Sa coupe arrondie, les nœuds qui le serrent, le dessin de ses ornements corrigeront la sècheresse un peu masculine de cet appareil dont il ne faut point médire. Mais de grâce ! Quittez, madame, cette mode ridicule des culottes de soie où vous vous enfermez. N'invoquez pas les courants d'air : nous savons tous que les femmes n'ont jamais froid. Serait-ce alors que vous n'êtes point brave ? — A d'autres ! La culotte est laide ; elle est puritaine ; avec elle, Fragonard n'eût jamais peint les *Hasards heureux de l'Escarpolette*. Convenez que c'était dommage...



Autre chose. Répudiez le cache-corset bon pour Tartufe. Remplacez-le par une de ces combinaisons ravissantes qui protège les épaules, couvre à demi la gorge, épouse la taille et tombe à la façon d'une tunique aux mille plis jusqu'aux genoux ; si vous voulez, la tunique peut former culotte, dans sa partie inférieure ;



mais qu'elle bouffe autour des nœuds qui enserrent les cuisses. Et joignez à ces divers retranchements de la pudeur, si j'ose dire, le mystère qui sied — si j'ose encore dire — au sein des seins ; compliquez à souhait le jeu des boutonnières, le lacis des rubans, l'hostilité des agrafes. Ariane goûtait un secret plaisir, j'en suis sûr, à voir s'égarer dans le Labyrinthe celui qu'elle pouvait conduire. Ce plaisir sera le vôtre, lorsque... Mais ceci touche à la psychologie.





Minora canamus...

Délicats linons, batistes légères, toiles arachnéennes, enveloppez les fragiles et secrets charmes que l'on vous confie! Voilez de vos transparentes gazes les trésors qui vous sont connus... Nous n'irons pas plus loin : pour le moraliste, les dessous se limitent à eux-mêmes. Quant au reste, il vous appartient madame, d'y veiller; c'est à vous de remplir la coupe. Ce distique vous l'apprend :



Ce ne sont pas les pots, ce n'est pas la faïence,
C'est ce qu'on met dedans qui fait la différence...

Emile Henriot.



DU PRESTIGE DE LA MODE AUX ÉTATS-UNIS

Ma mission en me rendant aux États-Unis était de faire mieux connaître encore la France héroïque, artistique et littéraire !

A mon départ, en effet, plusieurs journaux m'avaient décerné le titre d'"ambassadeur des modes". Peut-être certains ne le faisaient-ils point sans quelque ironie et je fus tout d'abord surpris de constater, dès mon arrivée, que les Américains prenaient ce titre au sérieux. Mais, depuis, j'ai compris qu'un tel rôle, en apparence frivole, valait d'être joué. La mode est la seule industrie française qui soit prépondérante aux États-Unis. Et quelle source de fortune ne représente-t-elle pas ? Nulle part, il n'est possible de voir une telle folie du luxe, une telle émulation dans la lutte pour l'élégance, *un tel respect* des fantaisies de la mode. Jamais une américaine ne transforme au goût du jour une robe de l'autre saison, elle n'admet et ne porte que le *neuf*. Elle observe avec minutie les moindres transformations inventées par nos couturiers et l'originalité les effraie si peu que c'est à New-York que les "Maîtres" de la rue de la Paix adressent

leurs plus audacieuses créations. Des sommes formidables sont réservées chaque année à la toilette féminine et nombreuses sont les maisons françaises qui doivent au faste yankee beaucoup de leur prospérité.

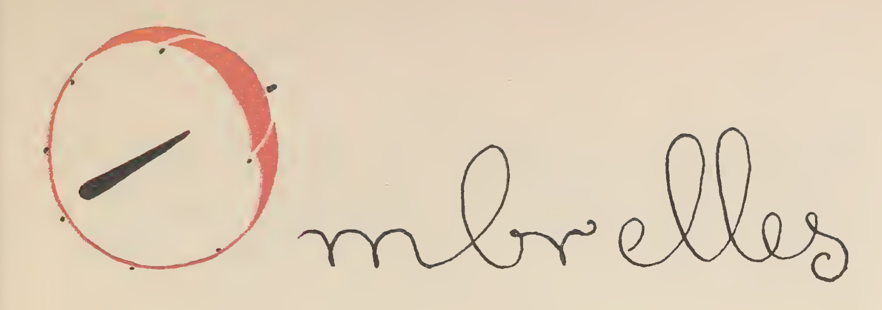
Mais nous ne saurions nous endormir car nous avons à craindre non seulement la concurrence étrangère, mais encore un nouvel état d'esprit.

Parlons d'abord de la concurrence : elle est terrible. Elle vient surtout de l'Allemagne qui compte aux États-Unis 400.000 représentants pour 30.000 Français. Les Allemands étant sur place prennent aisément position.

A vrai dire les fameux "quatre-cents" dont le cercle est étroitement fermé, et les nouveaux millionnaires, les puissants industriels qui forment une société neuve à côté de cette élite, ont trop le souci d'imiter les arbitres du "smart set" pour s'adresser à d'autres couturiers que les nôtres. Mais la petite bourgeoisie commence à se laisser persuader par les catalogues alléchants, les journaux de mode qui annoncent les nouveautés parisiennes et sont édités par des maisons étrangères. La vente de nos soies diminue; nos modistes ont moins de commandes. L'article de Paris se fabrique à meilleur compte à Boston ou à Baltimore. Il serait souhaitable que nos gazettes de mode fussent plus répandues en Amérique; aussi m'est-il très agréable aujourd'hui de louer l'œuvre si particulièrement utile de la "Gazette du Bon Ton".

Les couturiers français doivent donc redoubler d'efforts pour maintenir le prestige de notre élégance chez un peuple admirateur de toutes les traditions et qui estime en nous le culte du bon ton et des belles manières, symbole, à ses yeux, du plus glorieux passé.

André de Fouquières.



DANS le ruban de soleil que dessine la route, encadrée des tapis de pelouse, *Elle* vient vers moi, grand lys vivant, que sa robe dessine comme de transparents pétales renversés.

Balançant au-dessus de sa tête le pare-à-soleil, cette marque de dignité des peuples anciens, elle a savamment choisi pour cette heure lumineuse et matinale un négligé *tordant*, comme elle dit, qui a tout l'air d'un chiffon fleuri, noué au bout d'un bâton, à la dernière minute, pour dérober son nez aux attaques de Phébus. Et, cet insigne de sa majesté de Bacchus, de Cérès et de Minerve, elle tient à en renouveler la fête chaque Printemps comme le faisaient les grecs qui célébraient solennellement la fête des parasols.

Elle baptisera, pour la reconnaître,cette soie vieillotte, montée en forme de minaret, où les jours de rencontre sentimentale, son visage troublé pourra se voiler des longs effilés pâlis. Elle saura d'un mot drôle nommer cette manière d'ombrelle-béret.

Précieuse et mièvre un peu, harmonieuse aux traditionnels rites mondains, cette pagode de soie blanche enguirlandée Pompadour, *fera* grande dame au Garden Party des Ambassades.

Un jour de solitude et de désœuvrement, errant pensive, dans les allées du Bois, elle abritera sa moue charmante sous les bords irréguliers, tombants à l'excès comme son état d'âme, de ces zébrures de soie, vagues moutonnantes annonciatrices de l'orage...(?) Mais, après la pluie, le beau temps, et dans l'envollement d'une toilette légère — le visage

rayonnant d'espérance, c'est sous ce grand dahlia de batiste festonnée qu'elle nous sourira.

Lointaine et coquette, dépitée d'une apparence d'abandon c'est cette prétentieuse et charmante fantaisie de soie à fleurs et de dentelle qu'elle balancera nerveusement dans le tête à tête du goûter.

Mais demain, pour le thé pris à Ritz elle montrera cette ombrelle de soie bleue retroussée de « cerise » avec frisson de plumes ombrées rouge et bleu. Ça, une ombrelle? Allons donc c'est un chapeau.

« Du tout, c'est l'ombrelle imprévue et savante de la coquette moderne qui mettra partout ou elle passera, roses comme les primevères, jaune comme la fleur d'acacia, mauves comme le colchique, vert comme la large feuille du tabac, les milles fleurs de ses ombrelles épanouies à l'été ressuscité!

NADA.





Mlle ADAMINE, MODISTE

A Passy. Une troisième cour qui a bien l'air d'un jardin avec ses lauriers en bacs, ses lilas rouges, et la glycine qui frissonne sur le mur. C'est ici que demeure Mlle Adamine, modiste ; et je lui mène ce matin cinq bons diables, cinq sauvageons, retour d'un lointain consulat, et qui (les malheureux !) n'ont pas encore leurs chapeaux de printemps. Entrons.

Mlle Adamine, les pieds sur sa chaufferette, travaille dans une mousse de tulle blanc.

« Justement je viens d'achever « dit-elle en présentant sur son poing un bonnichon ruché, soufflé, léger comme une chandelle-des-prés. » C'est pour S. A. la Princesse de R... Elle aura demain cinq mois. Que vous faut-il? »

— « Tout » Tandis que je lui explique le dénûment de mes sauvages, elle leur passe à la ronde une coupe de pralines. « Prenez, mignons, et voyons un peu ces physionomies? » Regard rapide de conquérant. « Je sais ! » Mlle Adamine court à sa grosse armoire



brune, luisante comme un marron d'Inde. Merveille ! Le marron s'ouvre et voici le Printemps dans la chambre, du brun rouge des branches, à l'ambre du soleil, voici les bleus, les roses, les verts et les lilas façonnés en bonnets, en toques, en capelines. Parmi ces trésors Adamine choisit, se retourne et dicte : Pour le matin, ce chapeau de shantung vert à huppe de faisan conviendra à la brunette ; cet autre en crêpe froncé ourlé de sorbes à sa sœur. Aux jumeaux des bonnets d'étamine rayée à rubans picots. » Fascinés par ce ton d'autorité les enfants se laissent faire ; l'un d'eux joue sous la table avec un chaton. — Pour le tantôt et les cérémonies, continue l'impérieuse modiste, que direz-vous de ce bonnet de faille bleue effrangée, de ce calot à brides emperlées de coquillages ? »

Je n'en dirai rien car l'incorrigible Luce tendant des mains impies vers une grandissime forme violette, s'en était coiffée résolument : tels on voit au bas des fresques italiennes des amours soulever le casque et l'armure de Mars. Mlle Adamine eut un tendre sourire... C'est qu'elle ignore l'emploi, l'usage inattendu des chapeaux lorsqu'ils « servent pour les charades » ou qu'ils ont, effarant, cessé de plaire.

« Pour les garçons, je vais consulter l'Ate-



lier. « L'Atelier parut : une petite boiteuse à tignasse flamboyante et voix de basse-taille. Michel serra son chaton contre lui. Colloque entre les deux augures. « Pour les garçons » résuma la modiste, « ces chapeaux de piqué, ces canotiers de paille à glands de soie floche, ces casquettes de velours à queues de coq ardoisé. »

Pour le canotier, la paille en était épaisse, et tressée à la façon de ces gros paillassons où l'on s'essuie les pieds, les jours de boue. La calotte très haute, cerclée d'une ganse de couleur très voyante, outre-mer, vermillon, cinabre; le bord, épais et très étroit. Il faut qu'un chapeau tienne sur la tête, n'est-ce pas, car un garçon, ça court, ça remue, ça fait des bonds et des gambades, — et quel ennui, d'être obligé de maintenir de la main sa coiffure lorsque l'on saute et joue aux balles? La casquette en velours a du ton. Joignez-y une jugulaire : voilà ce jeune homme tout semblable à un jeune lord anglais prêt pour la chasse, tel que Reynolds ou Laurence le pourraient peindre.

Nous nous inclinâmes. Et comme je m'émerveillais de la variété des formes, des étoffes, des couleurs : « Vous sortez beaucoup, Mlle Adamine « demandai-je » pour renouveler tant de modèles? » — « Presque jamais » répondit-elle. On m'envoie des liasses de tissus. J'y rêve. De loin en loin je me promène vers midi dans les jardins du



Roy, à Versailles. » Ses voisins disent de Mlle Adamine que c'est « *une originale* ». Ne serait-ce pas plutôt une artiste ?

Mais ce que j'aurais voulu voir, et que Mlle Adamine ne m'a pas montré, c'est ce chapeau dont, il faudra, madame, que vous couvriez quelque jour le chef de monsieur votre fils. Tel je que l'imagine et le soir, c'est, pour les jours d'été, un haut de forme en paille fine, évasé dans sa partie supérieure à la manière d'un tromblon, et pincé à sa base, d'un très mince filet de soie noire, avec une petite boucle. Le bord, très roulant et très cavalier, se courbera dans une ligne élégante. La paille en sera jaune ou d'un blanc bis. Et campé hardiment sur l'oreille, il donnera un petit air de dandy en herbe qui ne messiera pas à ce jeune homme. On ne saurait trop fort encourager le goût des élégances dans nos rejetons. Veillez-y, jeune et charmante madame qui joignez à tant d'autres ce paradoxe d'être la mère de ces aimables garnements, dont vous semblez n'être tout au plus que la petite sœur aînée...



MAGGIE.



LE GOUT AU THÉATRE

PROCLAMONS à nouveau cette vérité banale : le costume classique a fait son temps. Une parisienne — quand un bal travesti l'appelle — ne songe plus à choisir, chez ce spécialiste accidentel, le manteau Renaissance ou la robe Louis XIV. C'est le couturier, le couturier de tous les jours, qui combine pour chaque femme un costume spécial se rattachant sans doute, par l'allure générale, à l'époque que l'on voulut évoquer, mais adapté à la ligne personnelle, ou même en un sens, à la mode du jour. Les comédiennes ont suivi les parisiennes.

Devant jouer la Roxane de *Cyrano*, Mme Mégard, au lieu de choisir dans le répertoire classé des costumes Louis XIII, comme l'eût fait à coup sûr telle ou telle de ses aînées, s'est adressée simplement à Redfern, son couturier habituel. Mme Mégard et M. Redfern ont créé. Ils ont eu le tact de mêler justement l'appropriation à la personne et le petit respect qu'il faut cependant garder à l'histoire. Au 3e acte de



Le Minaret
Mlle Mireille Corbé

Cyrano, la nouvelle Roxane paraît en long manteau de velours bleu de roi, col Médicis et longue traîne,et nous pouvons situer la scène dans le temps. Mais à l'heure de la tendresse, le manteau tombe, l'héroïne romanesque n'est plus vêtue que d'une robe blanche très souple, très simple, qu'elle aurait pu porter la veille dans sa maison, et dont les basques crénelées sont la seule concession à l'époque.

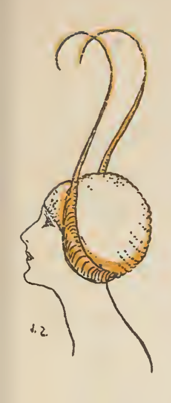
Au 5e acte, dans le décor émouvant et tranquille du jardin des Nonnes, son costume de demi-religieuse — noir avec la coiffe blanche, les manchettes et le col blancs — est encore d'une parfaite intelligence dans son- imprécision équivoque. C'est d'autrefois et d'aujourd'hui, c'est Roxane retirée d'un monde dont les nouvelles l'intéressent encore; Roxane au souvenir fidèle qui se penche sur son métier de tapisserie en relisant ses lettres d'amour.

Plus respectueux de la coutume les comédiens limitent la recherche personnelle aux petits détails de l'ajustement. Ce sont les gros nœuds, d'un gris délicieux, qu'attache M. Magnier au bas de sa culotte de velours brun; c'est le col de dentelle que M. Desjardins pose sur sa cuirasse; c'est le passepoil bleu et le col de linge plat dont M. Jean Coquelin agrémente un costume de velours gris.



Le Minaret
Mlle Cora Laparcerie

Pour le surplus, tableaux d'histoire, dont



les décors confirment l'exactitude. La patisserie de Raguenau est un Téniers plus spacieux; le camp, avec son fond de nuages roses, l'ampleur de la plaine, ses beaux groupements de soldats fait penser à un Wouwerman. Le jardin du couvent où circulent les nonnes blanches a la mélancolie solitaire d'un coin du grand Trianon.

*
* *

L'origine de tous ces raffinements est certaine. Images persanes et décors russes ont rendu nos yeux exigeants de nouveauté, de couleurs savoureuses et de mouvements originaux. Peut-être y aurait-il danger à ce que ces modes nous absorbent trop longtemps. Mais en attendant la réaction inévitable, le modernisme oriental vient de trouver son expression suprême dans la pièce de la Renaissance. M. Ronsin, l'auteur des décors du *Minaret,* M. Paul Poiret, l'auteur des costumes, ont rivalisé d'imagination et d'audace. Peut-être les décors rappellent-ils *Sumurun* et l'école munichoise, avec leurs plans unis, lavés qu'animent le mouvement décoratif des frises et l'opposition brutale des couleurs. Mais si les costumes s'inspirent des miniatures persanes et des estampes japonaises, c'est avec une interprétation si violemment moderne qu'ils frappent assurément par l'excès de la nouveauté plutôt que par l'archaïsme ou par l'exotisme.



Le Minaret
M. Jean Worms

Au 1er acte, dans un intérieur de harem

blanc, bleu indigo, vert cru, que surmonte une frise de palmes, les femmes sont vêtues de bleu, de vert, de noir et d'or. Au 3e acte, dans un décor blanc et noir, elles défilent en procession toutes blanches et noires, sans qu'une seule pourtant soit pareille à sa compagne. Des tuniques à cerceaux, ballottant autour du corps, surplombent les culottes fendues; des jupes à trois paliers, et qui semblent faites d'abat-jour superposés, s'évasent audessous de corselets bas serrant le torse comme des bandelettes. De petits casques de perles emboîtent la tête en cachant les cheveux et les oreilles, Toutes les matières sont employées: perles, fourrures, gazes lamées, brochés et brocarts, et jusqu'à ces tissus raidis par le métal qui donnent à M. Jean Worms l'aspect d'un prince de laque.

*
* *

Pour compléter l'illusion, Mme P., dans la salle, semble habillée pour entrer en scène, avec son lourd casque d'argent voilant les cheveux, au centre duquel viennent se ficher d'invraisemblables plumes noires.

Lise-Léon Blum.





LA MODE ET LE BON TON





PARIS ! le Paris lumineux et vibrant, le Paris de l'Hippique et des Courses, des déjeûners au cabaret et des expositions multiples, le Paris de Paris enfin, celui qu'on n'imitera jamais en aucun pays du monde, celui-là est celui que nous venons de retrouver après la fugue de Pâques et qui nous promet plus de divertissements et de plaisirs en trois mois que nous n'en vivrions ailleurs durant toute une année.

NOUS venons d'avoir, désuet et charmant, le concours Hippique où l'élégance provinciale fleurissait. Ce n'était que rarement le rendez-vous des professionnelles élégantes, mais bien plutôt l'épanouissement de l'élégance *malgré tout*, où le chapeau qui veut être chic et la robe copiée sur la dernière mode du journal avec patron coupé, nous donnaient la vague illusion d'une sortie de messe à X... ou K...



— Par-ci, par-là, comme une reine visitant ses sujets, apparaissait une vraie « Beauté », de celles qui sont *nos* beautés et dont nous sommes férocement jaloux. Combien elle était exquise sous son minuscule chapeau, avec sa robe trop courte et trop étroite, de tissu clair, promenant sur l'assemblée un regard étonné de tant de laideur monotonne !

ON chuchottait en la voyant, on commentait le bridé de sa jupe qui dessinait ses jambes, le décollé de sa veste dont les basques, absentes par devant, laissaient par trop voir le mouvement libre de la ceinture !... Et son décolleté, accentué encore par le transparent insidieux et charmant de sa blouse, est-il assez révolutionnaire! Faut-il être assez sûre de soi pour mettre ainsi sous le nez des gens, en plein jour, un cou riche, pas plus, de ses perles et du collier de Vénus !



C'EST pourtant telle, qu'est la femme à la mode, en ce moment, telle qu'à Ritz, à l'heure de déjeûner, elle arrive de son petit pas sautillant, son ombrelle à la main, son portefeuille sous le bras (puisque son sac n'est plus), grignotant un mutton-shop et des fruits cuits d'un air distrait, en souriant à droite et à gauche.

La main droite éclairée de la pierre Néronienne, la gauche hérissée de perles rares, que dissimule à demi le volant d'Alençon de sa manche.

A cinq heures, si je la retrouve à une leçon de Tango ou à un thé prié, la silhouette est plus rare encore, sous les draperies fleuries de mousseline bleu sombre



ou violette qui se mêlent à une partie unie, non moins transparente et souple et toujours écourtée, jusqu'à l'invraisemblance.

Le mouvement de rattrappé de l'étoffe d'arrière en avant, à hauteur des genoux, sous un motif de broderie ou une cocarde, se signale sur beaucoup de robes, avec effet de jupe d'un tissu différent ; je ne vois plus une robe faite d'un seul tissu ni d'une seule couleur.

DES grenadines et des mousselines de soie, disposées en longues draperies séparées, se rejoignant dans le bas pour se nouer et brider la robe, ne sont-elles pas d'une nouveauté valable, surtout si je vous dis qu'elles sont posées sur un fond de foulard à larges fleurs, se laissant voir en tablier, le long des devants.

SOUS le rayon de soleil qui daigne parfois carresser le paddok de Longchamp, je n'ai rien vu de plus joli, qu'une mousseline « citron », suave et compliquée à l'excès, échancrée sous des tulles anciens, véritable robe de « tralala » démocratisée tout-à-coup, et de la façon la plus comique, par une ceinture de distribution de prix, en mousseline à carreaux bleus et blancs !... Vous comprendrez qu'avec cette fantaisie, la grande capeline en paille naturelle, fleurie de roses « niel », était seule possible.

A l'inauguration du Théâtre des Champs-Élysées, nous avons vu quelques belles dames au plumage abondant et aux décolletés savants. La coiffure de paradis marron de Mlle Chenal m'a paru séduisante et s'harmoniser délicieusement avec sa robe « corail », devinée plutôt que vue, sous un nuage de tulle assorti.

La coiffure Sioux de Mme Edwards était assez amusante, faite de plumes défrisées du même ton que les paradis de Mlle Chenal, s'ouvrant en éventail au-dessus du front.

Trop de femmes encore se corsètent vieux jeu, et présentent le soir, des bustes guindés, où les bijoux semblent disposés en vitrine. Nous ne voulons plus voir ça, pas plus que la coiffure *bien* faite, échafaudée et tirée à cent épingles, d'où fuse, haute et raide, distinguée, ô combien ! l'aigrette abondante, chère aux élégantes d'il y a vingt ans !

DE la souplesse, de la grâce avant tout, c'est la devise de l'heure. Nous ne devons plus grossir, étant donné les admirables procédés mis à la portée de tous par les hygiénistes et les professeurs d'esthétique. Alors ? —

Que doivent faire les femmes fortunées et admirées ? Ce que faisait Candide pour son jardin : cultiver... leur Beauté.

Le Bon Ton.





" Le Confort joint à l'Élégance "

La Malle de Voyage SORMANI

Envoi franco du Catalogue illustré

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *Robe d'après-midi de Bakst réalisée par Paquin en côte de cheval; tablier de satin blanc et ceinture de peau; le manteau est assorti et le chapeau est en paille garni d'une aile de dentelle.*

⚜

Pl. II. — *Matinée en crépon de soie; la casaque en crêpe de Chine imprimé est garnie d'un large volant.*

⚜

Pl. III. — *Ombrelles à la mode.*

⚜

Pl. IV. — *Robe de garden-party de Redfern en voile araignée garnie de dentelle à l'aiguille.*

⚜

Pl. V. — *Robe de dîner de Worth en soie Eolienne garnie de tulle sur une double jupe de velours souple.*

⚜

Pl. VI. — *Robe de promenade par Chéruit en petit crépon; gilet de piqué anglais.*

⚜

Pl. VII. — *Robes d'après-midi de Dœuillet. La première est en crépon de soie turquoise; ceinture d'étamine d'argent et de tulle noir plissé. La seconde robe est en broché de soie garni de dentelle Malines.*

⚜

Pl. VIII. — *Robe de maison de Doucet en mousseline de laine à petites côtes; corsage brodé de petites roses; manches et volants de mousseline galonnés de rubans.*

⚜

Pl. IX. *Robe du soir de Paquin en satin broché; mantelet de tulle brodé de strass et de diamants.*

⚜

Pl. X. — *Robe du soir de Paul Poiret en crêpe satin avec une large ceinture en broderies de perles.*

⚜ ⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



PHILOMÈLE

Robe de Bakst réalisée par Paquin



LA BELLE ET LA BÊTE

Matinée



DES· OMBRELLES



UNE ROSE PARMI LES ROSES

Robe de Garden-party de Redfern



APRÈS L'ONDÉE

Robe de dîner de Worth



ZUT !. IL PLEUT !!...

Petite robe de promenade de Cheruit



GIBOULÉE

Robes d'après midi de Dœuillet



AH! MON BEAU CHATEAU...!!

Robe de maison par Doucet



L'ADIEU DANS LA NUIT

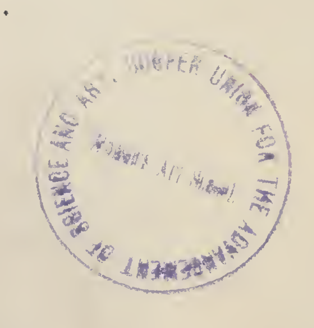
Robe du soir de Paquin





LE JALOUX

Robe du soir de Paul Poiret


UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND